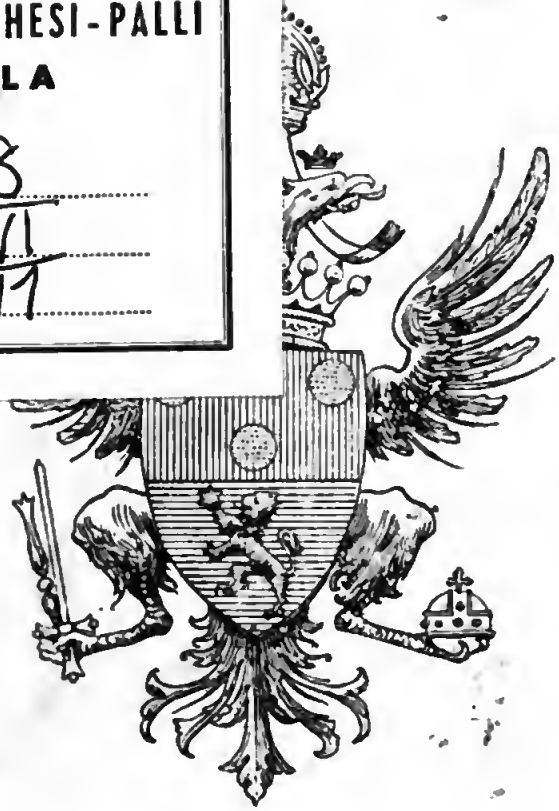
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 8
PLUTEO VI
N.° CATENA 11

TECA ·
I · PALLI ·



II
Prima Sala 8 · VI · 11

Digitized by Google

Giovanni Battista Sodesa

Salita S. Antonio al Piano N.

Monte alle case delle Monache

delle Franegne P.P. N. 2°

Piano.

Jean Chopin

REGI

COLLECTION

DE

TRAGÉDIES ET COMÉDIES,

CHOISIES

DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS ANCIENS.

TOME QUATRIEME.

Real Casa Borbonica NAPOLI

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

A LIVOURNE 1775.

Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,
Éditeurs & Imprimeurs-Libraires.

Avec Approbation.

8180

ATRÉE
ET
THYESTE,
TRAGÉDIE.

Par Monsieur DE CREBILLON.

ACTEURS.

ATRE'E, *Roi d'Argos.*

THYESTE, *Roi de Mycènes, frere d'Atrée.*

PLISTHENE, *Fils d'Ærope & de Thyeſte, cru fils d'Atrée.*

THE'ODAMIE, *Fille de Thyeſte.*

EURISTHENE, *Confident d'Atrée.*

ALCYME'DON, *Officier de la Flotte.*

THESSANDRE, *Confident de Pliſthene.*

LE'ONIDE, *Confidente de Théodamie.*

SUITE D'ATRE'E.

GARDES.

La Scene eſt à Chalcis, Capitale de l'Isle d'Eubée, dans le Palais d'Atrée.

ATRÉE
ET
THYESTE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ATRÉE, EURISTHENE, ALCYMEDON, GARDES.

ATRÉE.

Avec l'éclat du jour, je vois enfin renaître
L'eſpoir & la douceur de me venger d'un traître.
Les vents, qu'un Dieu contraire enchaînoit loin de nous,
Semblent avec les flots exciter mon courroux.

Le calme, ſi long-temps fatal à ma vengeance,
Avec mes ennemis n'eſt plus d'intelligence.
Le ſoldat ne craint plus qu'un indigne repos
Aviliſſe l'honneur de ſes derniers travaux.
Allez, Alcymédon: que la Flotte d'Atrée
Se prépare à voguer loin de l'Isle d'Eubée.
Puiſque les Dieux jaloux ne l'y retiennent plus;
Portez à tous ſes Chefs mes ordres abſolus.
(à ſes Gardes.)
Que tout ſoit prêt. Et vous, que l'on cherche Pliſthène:
Je l'attends en ces lieux. Toi, demeure, Euryſthène.

SCENE II.

ATRE'E, EURISTHENE.

ATRE'E.

ENfin ce jour heureux, ce jour tant ſouhaité
Ranime dans mon cœur l'eſpoir & la fierté:
Athenes, trop long-temps l'aſylé de Thyeſte,
Eprouvera bientôt le ſort le plus funeſte.
Mon fils, prêt à ſervir un ſi juſte tranſport,
Va porter dans ſes murs & la flamme & la mort.

EURISTHENE.

Ainſi, loin d'épargner l'infortuné Thyeſte,
Vous détruiſez encor l'aſyle qui lui reſte.
Ah! Seigneur, ſi le ſang qui vous unit tous deux,
N'eſt plus qu'un titre vain pour ce Roi malheureux,
Songez que rien ne peut mieux remplir votre envie,

Que le barbare ſoin de prolonger ſa vie.
Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
Le laiſſer vivre encor, c'eſt ſe venger de lui.

ATRE'E.

Que je l'épargne ? moi ! laſſé de le pourſuivre,
Pour me venger de lui que je le laiſſe vivre !
Ah ! quels que ſoient les maux que Thyeſte ait ſoufferts,
Il n'aura contre moi d'aſyle qu'aux Enfers :
Mon implacable cœur l'y pourſuivroit encore,
S'il pouvoit ſe venger d'un traitre que j'abhorre,
Après l'indigne affront que m'a fait ſon amour,
Je ſerai ſans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offenſe,
Ou manque de courage, ou manque de puiſſance.
Rien ne peut arrêter mes tranſports furieux.
Je voudrois me venger, fut-ce même des Dieux.
Du plus puiſſant de tous j'ai reçu la naiſſance:
Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance.
Enfin, mon cœur ſe plaît dans cette inimitié;
Et s'il a des vertus, ce n'eſt pas la pitié.
Ne m'oppoſe donc plus un ſang que je déteſte :
Ma raiſon m'abandonne au ſeul nom de Thyeſte ;
Inſtruit par ſes fureurs à ne rien ménager,
Dans les flots de ſon ſang je voudrois le plonger.
Qu'il n'accuſe que lui du malheur qui l'accable.
Le ſang qui nous unit me rend-t-il ſeul coupable ?
D'un criminel amour le perfide enivré,
A-t-il eu quelque égard pour un nœud ſi ſacré ?
Mon cœur, qui ſans pitié lui déclare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

EURISTHENE.

Depuis vingt ans entiers ce courroux affoibli
Sembloit pourtant laiſſer Thyeſte dans l'oubli.

ATRE'E.

Dis plutôt qu'à punir, mon ame ingénieuſe
Méditoit dès ce temps une vengeance affreuſe.
Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler.
C'eſt un projet enfin à te faire trembler.
Inſtruit des noirs tranſports où mon ame eſt livrée,
Lis mieux dans le ſecret & dans le cœur d'Atrée.
Je ne veux découvrir l'un & l'autre qu'à toi;
Et je te les cachois ſans ſoupçonner ta foi.
Ecoute. Il te ſouvient de ce triſte hyménée
Qui d'Ærope à mon ſort unit la deſtinée:
Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux;
Mais à peine aux Autels j'en eus formé les nœuds,
Qu'à ces mêmes Autels, & par la main d'un frere,
Je me vis enlever une épouſe ſi chere.
Tes yeux furent témoins des tranſports de mon cœur:
A peine mon amour égaloit ma fureur:
Jamais amant trahi ne l'a plus ſignalée.
Mycenes, tu le ſçais, ſans pitié déſolée,
Par le fer & le feu vit déchirer ſon ſein.
Mon amour outragé me rendit inhumain.
Enfin, par ma valeur Ærope recouvrée
Revint après un an entre les mains d'Atrée;
Quoique déjà l'hymen, ou plutôt le dépit
Euſſent depuis ce temps mis un autre en mon lit;
Malgré tous les appas d'une épouſe nouvelle,
Ærope à mes regards n'en parut que plus belle:
Mais envain mon amour brilloit de nouveaux feux:

Elle avoit à Thyeſte engagé tous ſes vœux :
Et liée à l'ingrat d une ſecrette chaîne,
Ærope, le dirai-je? en eut pour fruit Pliſthène.

EURISTHENE.

Dieux ! qu'eſt ce que j'entends ? quoi ! Pliſthène,
Seigneur,
Reconnu dans Argos pour votre ſucceſſeur !
Pour votre fils enfin !

ATRÉE.

C'eſt lui-même, Euriſthène.
C'eſt ce même Guerrier, c'eſt ce même Pliſthène,
Que ma Cour aujourd'hui croit encor ſous ce nom
Frere de Ménélas, frere d'Agamemnon.
Tu ſçais, pour me venger de ma perfide Mere,
A quel excès fatal me porta ma colere :
Heureux, ſi le poiſon, qui ſervit ma fureur,
De mon indigne amour eut étouffé l'ardeur !
Celui de l'infidele éclatoit pour Thyeſte,
Au milieu des horreurs du ſort le plus funeſte :
Je ne puis, ſans frémir, y penſer aujourd'hui :
Ærope, en expirant, brûloit encor pour lui.
Voilà ce qu'en un mot ſurprit ma vigilance
A ceux qui de l'ingrat avoient la confidence.

Il lui montre en ce moment une Lettre d'Ærope.

LETTRE D'ÆROPE.

D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux,
Cher Thyeſte, & je meurs ſans regretter la vie ;
Puiſque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,
Je ne murmure point qu'elle me ſoit ravie.
Pliſthène fut le fruit de nos triſtes amours :
S'il paſſe juſqu'à vous, prenez ſoin de ſes jours !
Qu'il faſſe quelquefois reſſouvenir ſon pere,

Du malheureux amour qu'avoit pour lui ſa mere.
Juge de quel ſuccès ſes ſoins furent ſuivis.
Je retins à la fois ſon billet & ſon fils :
Je voulus étouffer ce monſtre en ſa naiſſance ;
Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance :
Et méditant dès lors le plus affreux projet,
Je le fis au Palais apporter en ſecret.
Un fils venoit de naître à la nouvelle Reine :
Pour remplir mes projets je le nommai Pliſthène,
Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils,
Dont depuis m'ont privé les deſtins ennemis.
C'eſt ſous un nom ſi cher qu'Argos l'a vu paroître.
Je fis périr tous ceux qui pouvoient le connoître :
Et laiſſant ce ſecret entre les Dieux & moi,
Je ne l'ai juſqu'ici confié qu'à ta foi.
Après ce que tu ſçais, ſans que je te l'apprenne,
Tu vois à quel deſſein j'ai conſervé Pliſthène ;
Et puiſque la pitié n'a point ſauvé ſes jours,
A quel uſage enfin j'en deſtine le cours.

EURISTHENE.

Quoi, Seigneur! ſans frémir du tranſport qui vous guide,
Vous pourriez réſerver Pliſthène au parricide!

ATRÉE.

Oui, je veux que ce fruit d'un amour odieux,
Signale quelque jour ma fureur en ces lieux ;
Sous le nom de mon fils, utile à ma colere,
Qu'il porte le poignard dans le ſein de ſon pere ;
Que Thyeſte en mourant, de ſon malheur inſtruit,
De ſes lâches amours reconnoiſſe le fruit.
Oui, je veux que baigné dans le ſang de ce traître,

Pliſthène verſe un jour le ſang qui l'a fait naître ;
Et que le ſien après par mes mains répandu,
Dans ſa ſource à l'inſtant ſe trouve confondu.
Contre Thyeſte enfin tout paroît légitime.
Je n'arme contre lui que le fruit de ſon crime:
Son forfait mit au jour un Prince malheureux ;
Il faut par un forfait les en priver tous deux.
Thyeſte eſt ſans ſoupçons, & ſon ame abuſée
Ne me croit occupé que de l'Isle d'Eubée.
Je ne ſuis en effet deſcendu dans ces lieux,
Que pour mieux dérober mon ſecret à ſes yeux.
Athenes diſpoſée à ſervir ma vengeance,
Avec moi dès long-temps agit d'intelligence ;
Et ſon Roi, craignant tout de ma juſte fureur,
De ſon nom ſeulement cherche à couvrir l'honneur.
Du jour que mes vaiſſeaux menaceront Athenes,
De ce jour tu verras Thyeſte dans mes chaînes.
Ma Flotte me répond de ce qu'on m'a promis ;
Je répondrai bientôt & du pere & du fils.

EURISTHENE.

Eh bien! ſur votre frere épuiſez votre haine :
Mais du moins épargnez les vertus de Pliſthène.

ATRÉE.

Pliſthène, né d'un ſang au crime accoutumé,
Ne démentira point le ſang qui l'a formé,
Et comme il a déjà tous les traits de ſa mere,
Il auroit quelque jour les vices de ſon pere.
Quel peut être le fruit d'un couple inceſtueux ?
Moi même j'avois cru Thyeſte vertueux ;
Il m'a trompé: ſon fils me tromperoit de même.
D'ailleurs, il lui faudroit laiſſer mon diadême:

Le titre de mon fils l'assure de ce rang;
En faudra-t'il pour lui priver mon propre sang?
Que dis-je? pour venger l'affront le plus funeste,
En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeste?
C'est ma seule fureur qui prolonge ses jours;
Il est temps désormais qu'elle en tranche le cours:
Je veux par les forfaits où ma haine me livre,
Me payer des momens que je l'ai laissé vivre.
Que l'on approuve ou non un dessein si fatal,
Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival.
Mais Plisthène paroît, songe que ma vengeance,
Renferme des secrets consacrés au silence.

SCENE III.

ATRÉE, PLISTHENE, EURISTHENE, THESSANDRE, GARDES.

ATRÉE.

PRince, cet heureux jour, mais si lent à mon gré,
Presse enfin un départ trop long temps différé:
Tout semble en ce moment proscrire un infidele.
La mer mugit au loin, & le vent vous appelle:
Le soldat, dont ce bruit a réveillé l'ardeur,
Au seul nom de son Chef se croit déjà vainqueur;
Et n'en attend pas moins de sa valeur suprême,
Que ce qu'en vit Elis, Rhodes, cette Isle même;
Et moi, que ce Héros ne sert point à demi,
J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi.

Je connois de ce Chef la valeur & le zele;
Je ſçai que je n'ai point de ſujet plus fidele.
Aujourd'hui cependant ſouffrez ſans murmurer,
Que votre pere encor cherche à s'en aſſurer;
L'affront eſt grand, l'ardeur de s'en venger extrême:
Jurez-moi donc, mon fils, par les Dieux, par moi-même,
(Si le Deſtin pour nous ſe déclare jamais)
Que vous me vengerez au gré de mes ſouhaits:
Oui, je puis m'en flatter, je connois trop Pliſthène.
Plus ardent que moi-même, il ſervira ma haine.
A peine mon courroux égale ſon grand cœur.
Il vengera ſon pere.

PLISTHENE.

En doutez-vous, Seigneur?
Eh! depuis quand ma foi vous eſt-elle ſuſpecte?
Avez-vous des deſſeins que mon cœur ne reſpecte?
Ah! ſi vous en doutiez, de mon ſang le plus pur...

ATRÉE.

Mon fils, ſans en douter, je veux en être ſûr.
Jurez-moi qu'à mes loix votre main aſſervie
Vengera mes affronts au gré de mon envie.

PLISTHENE.

Seigneur, je n'ai point cru que pour ſervir mon Roi
Il falloit exciter ni ma main, ni ma foi..
Faut-il par des ſermens que mon cœur vous raſſure?
Le ſoupçonner, Seigneur, c'eſt lui faire une injure.
Vous me verrez toûjours contre vos ennemis

Remplir tous les devoirs de ſujet & de fils.
Oui, j'atteſte des Dieux la majeſté ſacrée,
Que je ſerai ſoumis aux volontés d'Atrée;
Que par moi ſeul enfin ſon courroux aſſouvi
Fera voir à quel point je lui ſuis aſſervi.

ATRÉE.

Ainſi, prêt de punir l'ennemi qui m'offenſe,
Je puis tout eſpérer de votre obéiſſance;
Et le lâche, à mes yeux par vos mains égorgé,
Ne triomphera plus de m'avoir outragé.
Allez: que votre bras, à l'Attique funeſte,
S'apprête à m'immoler le perfide Thyeſte.

PLISTHENE.

Moi, Seigneur!

ATRÉE.

Oui, mon fils. D'où naît ce changement?
Quel repentir ſuccéde à votre empreſſement?
Quelle étoit donc l'ardeur que vous faiſiez paroître?
Tremblez-vous lorſqu'il faut me délivrer d'un traître?

PLISTHENE.

Non. Mais daignez m'armer pour un emploi plus beau,
Je ſerai ſon vainqueur, & non pas ſon bourreau.
Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un & l'autre?
En répandant ſon ſang je répandrois le vôtre.
Ah! Seigneur, eſt-ce ainſi que l'on ſurprend ma foi?

ATRÉE.

Les Dieux m'en ſont garans: c'en eſt aſſez pour moi.

PLISTHENE.

Juſte Ciel!

ATRÉE.

J'entrevois dans votre ame interdite
De ſecrets ſentimens dont la mienne s'irrite.
Etouffez des regrets déſormais ſuperflus:
Partez, obéiſſez & ne répliquez plus.
Des bords Athéniens j'attends quelque nouvelle.
Vous cependant volez où l'honneur vous appelle.
Que ma flotte avec vous ſe diſpoſe à partir;
Et quand tout ſera prêt, venez m'en avertir:
Je veux de ce départ être témoin moi-même.

SCENE IV.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE.

QU'ai-je fait, malheureux? quelle imprudence extrême!
Je ne ſçai quel effroi s'empare de mon cœur:
Mais tout mon ſang ſe glace, & je frémis d'horreur.
Dieux! que dans mes ſermens, malgré moi j'intéreſſe,
Perdez le ſouvenir d'une indigne promeſſe,
Ou recevez ici le ſerment que je fais,
En duſſai je périr, de n'obéir jamais.
Mais pourquoi m'allarmer d'un ſerment ſi funeſte?
Que peut craindre un grand cœur quand ſa vertu lui reſte?

Athenes me répond d'un trépas glorieux ;
Et j'y cours m'affranchir d'un ſerment odieux.
Survivre aux maux cruels dont le deſtin m'accable ;
Ce ſeroit plus que lui m en rendre un jour coupable :
Haï, perſécuté, chargé d'un crime affreux,
Dévoré ſans eſpoir d'un amour malheureux,
Malgré tant de mépris que je chéris encore,
La mort eſt déſormais le ſeul Dieu que j'implore ;
Trop heureux de pouvoir arracher en un jour
Ma gloire à mes ſermens, mon cœur à ſon amour.

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur ? Quoi, pour une inconnue...

PLISTHENE.

Peux-tu me condamner, Theſſandre ? Tu l'as vue.
Non, jamais plus de grace, & plus de majeſté
N'ont diſtingué les traits de la divinité.
Sa beauté, tout enfin, juſqu'à ſon malheur même,
N'offre en elle qu'un front digne du diadême :
De ſuperbes débris, cette noble fierté,
Tout en elle du ſang marque la dignité.
Je te dirai bien plus : cette même inconnue
Voit mon ame à regret dans ſes fers retenue ;
Et qui peut dédaigner mon amour & mon rang
Ne peut être formé que d'un illuſtre ſang.
Quoi qu'il en ſoit, mon cœur charmé de ce qu'il aime,
N'examine plus rien dans ſon amour extrême.
Quel cœur n'eut-elle pas attendri, juſtes Dieux !
Dans l'état où le ſort vint l'offrir à mes yeux ?
Déplorable jouet des vents & de l'orage,

Qui

Qui même, en l'y pouſſant, l'envoyoient au rivage;
Roulant parmi les flots les morts, & les débris,
Des horreurs du trépas les traits déjà flétris,
Mourante entre les bras de ſon malheureux pere,
Tout prêt lui-même à ſuivre une fille ſi chere...
J'entends du bruit, on vient: peut-être c'eſt le Roi;
Mais non, c'eſt l'Etrangere. Ah! qu'eſt-ce que je vois?
Theſſandre, un ſoin preſſant ſemble occuper ſon ame.

SCENE V.

THEODAMIE, PLISTHENE, THESSANDRE, LEONIDE.

PLISTHENE.

OU' portez-vous vos pas? me cherchez-vous, Madame?
Du trouble où je vous vois ne puis-je être éclairci?

THEODAMIE.

C'eſt vous même, Seigneur, que je cherchois ici.
D'Athenes, dès long-tems, embraſſant la conquête,
On dit qu'à s'éloigner votre Flotte s'apprête,
Que chaque inſtant d'Atrée excitant le courroux,
Pour ſortir de Chalcis elle n'attend que vous:
Si ce n'eſt pour vous faire une injuſte priere,
Je viens vous demander un vaiſſeau pour mon pere.

Le ſien, vous le ſçavez, périt preſqu'à vos yeux;
Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux.
Vous ſauvates des flots & le pere & la fille:
Achevez de ſauver une triſte famille.

PLISTHENE.

Voyez ce que je puis, voyez ce que je dois.
D'Atrée, en ces climats tout reſpecte les loix;
Il n'eſt que trop jaloux de ſon pouvoir ſuprême,
Je ne puis rien ici, ſi ce n'eſt par lui-même:
Il reverra bientôt ſes vaiſſeaux avec ſoin,
Et du départ lui-même il doit être témoin.
Voyez-le. Il vous ſouvient comme il vous a reçue,
Le jour que ce Palais vous offrit à ſa vue;
Il plaignit vos malheurs, vous offrit ſon appui:
Son cœur ne ſera pas moins ſenſible aujourd'hui.
Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile.
Mais qui peut vous forcer à quitter cet aſyle?
Quel déplaiſir ſecret vous chaſſe de ces lieux?
Mon amour vous rend-t-il ce ſéjour odieux?
Ces bords ſont-ils pour vous une terre étrangere?
N'y reverra-t-on plus ni vous ni votre pere?
Quel eſt ſon nom, le vôtre, où portez-vous vos pas?
Ne connoîtrai-je enfin de vous que vos appas?

THEODAMIE.

Seigneur, trop de bonté pour nous vous intéreſſe.
Mon nom eſt peu connu, ma patrie eſt la Grece;
Et j'ignore en quels lieux, ſortant de ces climats,
Mon Pere infortuné doit adreſſer ſes pas.

PLISTHENE.

Je ne vous preſſe point d'éclaircir ce myſtere:
Je ſouſcris au ſecret que vous voulez m'en faire.

Abandonnez ces lieux, ôtez-moi pour jamais
Le dangereux eſpoir de revoir vos attraits.
Fuyez un malheureux, puniſſez-le, Madame,
D'oſer brûler pour vous de la plus vive flamme.
Et moi, prêt d'adorer juſqu'à votre rigueur,
J'attendrai que la mort vous chaſſe de mon cœur.
C'eſt dans mon ſort cruel mon unique eſpérance.
Mon amour cependant n'a rien qui vous offenſe:
Le Ciel m'en eſt témoin, & jamais vos beaux yeux
N'ont peut-être allumé de moins coupables feux:
Ce cœur, à qui le vôtre eſt toûjours ſi ſévere,
N'offrit jamais aux Dieux d'hommage plus ſincere.
Inutiles reſpects, reproches ſuperflus!
Tout va nous ſéparer: je ne vous verrai plus.
Adieu, Madame, adieu: prompt à vous ſatisfaire,
Je reviendrai pour vous, m'employer près d'un pere.
Quelqu'en ſoit le ſuccès, je vous réponds du moins,
Malgré votre rigueur, de mes plus tendres ſoins.

SCENE VI.

THEODAMIE, LEONIDE.

THEODAMIE.

OU ſommes-nous? hélas! ma chere Léonide,
Quel aſtre injurieux en ces climats nous guide?
O vous, qui nous jettez ſur ces bords odieux,
Cachez-nous au tyran qui regne dans ces lieux:
Dieux puiſſans! ſauvez-nous d'une main ennemie.

Quel ſéjour pour Thyeſte & pour Théodamie!
Du ſort qui nous pourſuit vois quelle eſt la rigueur.
Atrée, après vingt ans rallumant ſa fureur,
Sous d'autres intérêts déguiſant ce myſtere,
Arme pour déſoler l'aſyle de ſon frere;
L'infortuné Thyeſte, inſtruit de ce danger,
A ſon tour en ſecret arme pour ſe venger;
Flatté du vain eſpoir de rentrer dans Mycenes,
Tandis que l'ennemi vogueroit vers Athenes,
Ou pendant que Chalcis, par de puiſſans efforts,
Retiendroit le tyran ſur ces funeſtes bords.
Inutiles projets, inutile eſpérance!
L'Euripe a tout détruit: plus d'eſpoir de vengeance;
Et c'eſt ce même amant, ce Prince généreux,
Sans qui nous périſſions ſur ce rivage affreux;
Ce Prince, à qui je dois le ſalut de mon pere,
Qui la foudre à la main va combler ſa miſere.
Athenes va tomber, ſi, pour comble de maux,
Thyeſte dans ces murs n'accable ce héros:
Trop heureux cependant, ſi de l'Isle d'Eubée
Il pouvoit s'éloigner ſans le ſecours d'Atrée.
Sauvez-l'en, s'il ſe peut, grands Dieux! votre courroux
Pourſuit-il des mortels ſi ſemblables à vous?
Ciel! puiſqu'il faut punir, venge-toi ſur ſon frere.
Atrée eſt un objet digne de ta colere.
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux.
Hélas! Thyeſte envain s'y cache à tous les yeux:
Quoiqu'abſent dès long-temps, on peut le reconnoître;
Heureux que ſa langueur l'empêche d'y paroître.

LEONIDE.

Eſpérez du deſtin un traitement plus doux ;
Que craindre du Tyran quand ſon fils eſt pour vous ?
Attendez tout d'un cœur & généreux & tendre :
La main qui vous ſauva peut encor vous défendre.
Tout n'eſt pas contre vous dans ce fatal ſéjour,
Puiſque déjà vos yeux y donnent de l'amour.

THEODAMIE.

Ne comptes-tu pour rien un amour ſi funeſte ?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeſte !
Hélas ! ſi cet amour eſt un crime pour lui,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui ?
Car enfin ne crois pas que j'y ſois moins livrée ;
La fille de Thyeſte aime le fils d'Atrée.
Contre tant de vertus mon cœur mal affermi
Craint plus en lui l'Amant qu'il ne craint l'ennemi.
Mais mon pere m'attend : allons lui faire entendre,
Pour un départ ſi prompt, le parti qu'il faut prendre.
Heureuſe cependant, ſi ce funeſte jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour !

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THYESTE, THEODAMIE, LEONIDE.

THYESTE.

CE n'eſt plus pour tenter une grace incertaine;
Mais avant ſon départ je voudrois voir Pliſthène:
Léonide, ſçachez s'il n'eſt point de retour.
Ma fille, il faut ſonger à fuir de ce ſéjour.
Tout menace à la fois l'aſyle de Thyeſte;
Défendons, s'il ſe peut, le ſeul bien qui nous reſte.
D'un pere infortuné que prétendent vos pleurs?
Voulez-vous dans ces lieux voir combler mes malheurs?
Pourquoi ſur mes deſirs cherchant à me contraindre,
Ne point voir le Tyran? qu'en avez-vous à craindre?
Sans lui, ſans ſon ſecours, quel ſera mon eſpoir?
Vous voyez que Pliſthène eſt ici ſans pouvoir,
Qu'il va bientôt voguer vers le Port de Pyrée;
Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée?
Le voile ſe déploye, & flotte au gré des vents;
Laiſſez-moi profiter de ces heureux inſtans.
Voyez, puiſqu'il le faut, l'inexorable Atrée:
Si ſa Flotte une fois abandonne l'Eubée,
Par quel autre moyen me ſera-t-il permis

De ſortir déſormais de ces lieux ennemis?

THEODAMIE.

Ne précipitez rien: quel intérêt vous preſſe?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi vous expoſer ſans ceſſe?
A peine enfin ſauvé de la fureur des eaux,
Ne vous rejettez point dans des périls nouveaux.
A partir de Chalcis le Tyran ſe prépare,
Les vents vont de cette Isle éloigner ce barbare:
D'un ſecours dangereux ſans tenter le hazard,
Cachez-vous avec ſoin juſques à ſon départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conſeil! Eh quoi! vous pouvez croire
Que je veuille à mes jours ſacrifier ma gloire?
Non, non, je ne puis voir déſoler ſans ſecours
Des Etats ſi long temps l'aſyle de mes jours.
Moi qui ne prétendois m'emparer de Mycenes
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athenes,
Je l'abandonnerois lorſqu'elle va périr!
Non, je cours dans ſes murs la défendre ou mourir.
Vous m'oppoſez envain l'impitoyable Atrée.
Peut-il me ſoupçonner d'être en cette contrée?
Sans appui, ſans ſecours, ſans ſuite dans ces lieux,
Sans éclat qui ſur moi puiſſe attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colère céleſte,
Hélas! & qui pourroit reconnoître Thyeſte?
Voyez donc le Tyran; quel que ſoit ſon courroux,
C'eſt aſſez que mon cœur n'en craigne rien pour vous:
Ma fille, vous ſçavez que ſa main meurtriere
Ne pourſuit point ſur vous le crime d'une mere.
C'eſt moi ſeul, c'eſt Ærope enlevée à ſes vœux:

Et vous ne ſortez point de ce ſang malheureux.
Allez: votre frayeur, qui dans ces lieux m'arrête,
Eſt le plus grand péril qui menace ma tête.
Demandez un vaiſſeau, quel qu'en ſoit le danger,
Mon cœur au déſeſpoir n'a rien à ménager.

THEODAMIE.

Ah! périſſe plutôt l'aſyle qui nous reſte,
Que de tenter, Seigneur, un ſecours ſi funeſte.

THYESTE.

En duſſai-je périr, ſongez que je le veux.
Sauvez-moi par pitié de ces bords dangereux.
Du ſoleil à regret j'y revois la lumiere.
Malgré moi le ſommeil y ferme ma paupiere.
De mes ennuis ſecrets rien n'arrête le cours:
Tout à de triſtes nuits joint de plus triſtes jours.
Une voix, dont enfin je cherche à me défendre,
Juſqu'au fond de mon cœur ſemble ſe faire entendre:
J'en ſuis épouvanté, les ſonges de la nuit,
Ne ſe diſſipent point par le jour qui la ſuit:
Malgré ma fermeté, d'infortunés préſages
Aſſerviſſent mon ame à ces vaines images.
Cette nuit même encor j'ai ſenti dans mon cœur
Tout ce que peut un ſonge inſpirer de terreur.
Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette Isle fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi les cris affreux
Que des Mânes plaintifs pouſſoient juſques aux Cieux.
Parmi ces triſtes voix, ſur ce rivage ſombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer juſqu'à moi;

Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.
» Quoi! tu peux t'arrêter dans ce ſéjour funeſte?
» Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeſte.
Le Spectre, à la lueur d'un triſte & noir flambeau,
A ces mots m'a traîné juſques ſur ſon tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geſte menaçant, & la vue égarée,
Plus terrible pour moi dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le ſpectre, & ſes gémiſſemens.
J'ai cru voir le barbare entouré de Furies:
Un glaive encor fumant armoit ſes mains impies;
Et ſans être attendri de ſes cris douloureux,
Il ſembloit dans ſon ſang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aſpect plaintive & déſolée,
De ſes lambeaux ſanglans à mes yeux s'eſt voilée:
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuiſſans;
L'horreur a ſuſpendu l'uſage de mes ſens.
A mille affreux objets l'ame entiere livrée,
Ma frayeur m'a jetté ſans force aux pieds d'Atrée:
Le cruel d'une main ſembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs traits m'abreuver de ſon ſang:
Le flambeau s'eſt éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le ſonge a fini par un coup de tonnerre.

THEODAMIE.

D'un ſonge ſi cruel quelle que ſoit l'horreur,
Ce phantôme peut-il troubler votre grand cœur?
C'eſt une illuſion...

THYESTE.

J'en croirois moins un ſonge,
Sans les ennuis ſecrets où ma douleur me plonge.
J'en crains plus du Tyran qui regne dans ces lieux,
Que d'un ſonge ſi triſte, & peut-être des Dieux;

Je ne connoîs que trop la fureur qui l'entraîne.

THEODAMIE.

Vous connoiſſez auſſi les vertus de Pliſthène...

THYESTE.

Quoiqu'il ſoit né d'un ſang que je ne puis aimer,
Sa généroſité me force à l'eſtimer,
Ma fille, à ſes vertus je ſçai rendre juſtice.
Des fureurs du Tyran ſon fils n'eſt point complice.
Je ſens bien quelquefois que je dois le haïr:
Mais mon cœur ſur ce point a peine à m'obéir:
Hélas! & plus je vois ce généreux Pliſthène,
Plus je trouve des traits qui déſarment ma haine.
Mon cœur, qui cependant craint de lui trop devoir,
Ni ne veut, ni ne doit compter ſur ſon pouvoir.
Quoique ſur ſa vertu vous ſoyez raſſurée,
Je ſuis toûjours Thyeſte, & lui le fils d'Atrée.
Je crois voir le Tyran: je vous laiſſe avec lui;
Ma fille, devenez vous même notre appui:
Tentez tout ſur le cœur de mon barbare frere;
Songez qu'il faut ſauver & vous & votre pere.

SCENE II.

ATRÉE, THEODAMIE, EURISTHENE, ALCYMEDON, LEONIDE, GARDES.

ALCYMEDON.

VOus tenteriez, Seigneur, un inutile effort:
Je le ſçai d'un vaiſſeau qui vient d'entrer au Port.
On ne ſçait s'il a pris la route de Mycenes:

Mais depuis près d'un mois il n'eſt plus dans Athenes.
Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci :
Le Chef de ce vaiſſeau ſera bientôt ici.

ATRÉE.

Qu'il vienne, Alcymédon : allez, qu'on me l'amene :
Je l'attends : avec lui faites venir Pliſthène :
Il doit être déjà de retour en ces lieux :
[*à Théodamie.*]
Madame, quel deſſein vous préſente à mes yeux ?

THEODAMIE.

Prête à tenter, Seigneur, la route du Boſphore,
Souffrez qu'une Etrangere aujourd'hui vous implore.
J'éprouve dès long-temps qu'un Roi ſi généreux
Ne voit point ſans pitié le ſort des malheureux.
Sur ces bords échappée au plus cruel naufrage,
Les flots de mes débris ont couvert ce rivage.
Sans appui, ſans ſecours, dans ces lieux écartés,
J'attends tout déſormais de vos ſeules bontés.
Vous parutes ſenſible au deſtin qui m'accable ;
Puis-je eſpérer, Seigneur, qu'un Roi ſi redoutable
Daigne, de mes malheurs plus touché que les Dieux,
M'accorder un vaiſſeau pour ſortir de ces lieux.

ATRE'E.

Puiſque la mer vous laiſſe une libre retraite,
Ordonnez, & bientôt vous ſerez ſatisfaite.
Diſpoſez de ma flotte avec autorité.
Un vaiſſeau ſuffit-il pour votre ſûreté ?
Prête à ſortir des lieux qui ſont ſous ma puiſſance,
Où vous conduira-t-il ?

THEODAMIE.

Seigneur, c'eſt à Bizance,
Où je prétends bientôt, aux pieds de nos Autels,
Du prix de vos bienfaits charger les immortels.

ATRÉE.

Mais Bizance, Madame, eſt-ce votre patrie?

THEODAMIE.

Non, j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

ATRÉE.

Par quel étrange ſort, ſi loin de ces climats,
Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux États ?
Ce vaiſſeau que les vents jetterent dans l'Eubée,
Sortoit-il de Bizance, ou du Port de Pyrée ?
En vous ſauvant des flots, mon fils, je m'en ſouviens,
Ne trouva ſur ces bords que des Athéniens.

THEODAMIE.

Peut-être, comme nous le jouet de l'orage,
Ils furent comme nous pouſſés ſur ce rivage:
Mais ceux qu'en ce Palais a ſauvé votre fils,
Ne ſont point nés, Seigneur, parmi vos ennemis.

ATRE'E.

Mais, Madame, parmi cette troupe étrangere,
Pliſthène ſur ces bords rencontra votre pere :
Dédaigne-t-il un Roi qui devient ſon appui ?
D'où vient que devant moi vous paroiſſez ſans lui?

THEODAMIE.

Mon pere infortuné, ſans amis, ſans patrie,
Traîne à regret, Seigneur, une importune vie,
Et n'eſt point en état de paroître à vos yeux.

ATRE'E.

Gardes, faites venir l'étranger en ces lieux.

THEODAMIE.

On doit des malheureux reſpecter la miſere.

ATRE'E.

Je veux de ſes malheurs conſoler votre pere;
Je ne veux rien de plus, mais quel eſt votre effroi?
Votre pere, Madame, eſt-il connu de moi?
A t-il quelques raiſons de redouter ma vue?
Quelle eſt donc la frayeur dont je vous vois émue?

THEODAMIE.

Seigneur, d'aucun effroi mon cœur n'eſt agité.
Mon pere peut ici paroître en ſûreté.
Hélas! à ſe cacher qui pourroit le contraindre?
Etranger dans ces lieux, eh! qu'auroit-il à craindre?
A ſes jours languiſſans le péril attaché
Le retenoit, Seigneur, ſans le tenir caché.
(Le voilà, je ſuccombe, & me ſoutiens à peine.
Dieux! cachez-le au Tyran, ou ramenez Pliſthène.)

SCENE III.

ATRE'E, THYESTE, THEODAMIE, EURISTHENE, LEONIDE, GARDES.

ATRE'E.

ETranger malheureux que le ſort en courroux,
Laſſé de te pourſuivre, a jetté parmi nous,

Quel eſt ton nom, ton rang? quels humains t'ont vu naître?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRE'E.

Et ton nom?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître?

Philoclete.

ATRE'E.

Ton rang?

THYESTE.

Noble, ſans dignité,
Et toûjours le jouet du deſtin irrité.

ATRE'E.

Où s'adreſſoient tes pas, & de quelle contrée
Revenoit ce vaiſſeau briſé loin de l'Eubée?

THYESTE.

De Seſtos; & j'allois à Delphes implorer
Des Dieux dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRE'E.

Et tu vas de ces lieux?...

THYESTE.

Seigneur, c'eſt dans l'Aſie,
Où je vais terminer ma déplorable vie;
Eſpérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le ſecours que les flots m'ont ôté.
Daignez...

ATRE'E.

Quel ſon de voix a frappé mon oreille!
Quel tranſport tout à coup dans mon cœur ſe réveille!

D'où naiſſent à la fois des troubles ſi puiſſans ?
Quelle ſoudaine horreur s'empare de mes ſens !
Toi qui pourſuis le crime avec un ſoin extrême,
Ciel ! rends vrais mes ſoupçons, & que ce ſoit lui-même.
Je ne me trompe point : j'ai reconnu ſa voix ;
Voilà ſes traits encor. Ah ! c'eſt lui que je vois.
Tout ce déguiſement n'eſt qu'une adreſſe vaine :
Je le reconnoîtrois ſeulement à ma haine.
Il fait pour ſe cacher des efforts ſuperflus.
C'eſt Thyeſte lui-même, & je n'en doute plus.

THYESTE.

Moi Thyeſte, Seigneur !

ATRE'E.

Oui, toi-même, perfide !
Je ne le ſens que trop au tranſport qui me guide ;
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux,
Pour que tu ne ſois point ce Thyeſte odieux.
Tu fais bien de nier un nom ſi mépriſable.
En eſt-il ſous le Ciel un qui ſoit plus coupable ?

THYESTE.

Eh bien ! reconnois-moi : je ſuis ce que tu veux,
Ce Thyeſte ennemi, ce frere malheureux.
Quand même tes ſoupçons & ta haine funeſte
N'euſſent point découvert l'infortuné Thyeſte,
Peut-être que la mienne, eſclave malgré moi,
Aux dépens de tes jours m'eut découvert à toi.

ATRE'E.

Ah ! traître, c'en eſt trop : le courroux qui m'anime
T'apprendra ſi je ſçai comme on punit un crime.
Je rends graces au Ciel qui te livre en mes mains.

Sans doute que les Dieux approuvent mes deſ-
ſeins ;
Puiſqu'avec mes fureurs leurs ſoins d'intelligence
T'amenent dans des lieux tous pleins de ma ven-
geance.
Perfide, tu mourras: Oui, c'eſt fait de ton ſort.
Ton nom ſeul en ces lieux eſt l'arrêt de ta mort.
Rien ne t'en peut ſauver, la foudre eſt toute prête:
J'ai ſuſpendu long-temps ſa chûte ſur ta tête.
Le temps qui t'a ſauvé d'un vainqueur irrité,
A groſſi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance ?
Attends tu de Thyeſte une nouvelle offenſe ?
Si j'ai pu quelque temps te déguiſer mon nom,
Le ſoin de me venger en fut ſeul la raiſon.
Ne crois pas que la peur des fers ou du ſupplice
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice.
Ærope par ta main a vu trancher ſes jours ;
La même main des miens doit terminer le cours :
Je n'en puis regretter la triſte deſtinée.
Précipite, inhumain, leur courſe infortunée ;
Et ſois ſûr que contr'eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

ATRE'E.

Vil rebut des mortels, il te ſied bien encore
De braver dans les fers un frere qui t'abhorre!
Holà, Gardes, à moi.

THEODAMIE.

Que faites-vous, Seigneur ?
Dieux ! ſur qui va tomber votre injuſte rigueur !
Ne ſuivrez-vous jamais qu'une aveugle colere ?
Ah !

Ah ! dans un malheureux reconnoiſſez un frere.
Que ſur ſes noirs projets votre cœur combattu
Ecoute la nature, ou plutôt la vertu.
Immolez donc, Seigneur, & le pere, & la fille;
Baignez-vous dans le ſang d'une triſte famille.
Thyeſte, par vous ſeul accablé de malheurs,
Peut-il être un objet digne de vos fureurs ?

ATRE'E.

Vous prétendez envain que mon cœur s'attendriſſe.
Qu'on lui donne la mort. Gardes, qu'on m'obéiſſe.
De ſon ſang odieux qu'on épuiſe ſon flanc ...
Mais non: une autre main doit verſer tout ſon ſang.
Oubliois-je ?... Arrêtez qu'on me cherche Pliſthène.

SCENE IV.

ATRE'E, THYESTE, PLISTHENE, EURISTHENE, THEODAMIE, THESSANDRE, LEONIDE, GARDES.

PLISTHENE.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ! quelle fureur ſoudaine
De votre voix, Seigneur, a rempli tous ces lieux ?
Qui peut cauſer ici ces tranſports furieux ?

THEODAMIE.

Ces tranſports, où l'emporte une injuſte colere,

Ne menacent, Seigneur, que mon malheureux pere.
Sauvez-le, s'il ſe peut, des plus funeſtes coups.

PLISTHENE.

Votre pere, Madame! ô Ciel! que dites-vous? (*à Atrée.*)
A l'immoler, Seigneur, quel motif vous engage?
De quoi l'accuſe t'on? quel crime, quel outrage,
De l'hoſpitalité vous fait trahir les droits?
Auroit-il a ſon tour violé ceux des Rois?
Etranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre,
A le priver du jour qui puiſſe vous contraindre?

ATRE'E.

Etranger dans ces lieux, que tu le connois mal!
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal.
C'eſt de tous les humains le ſeul que je déteſte,
Un perfide, un ingrat: en un mot, c'eſt Thyeſte.

PLISTHENE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux! lui, Thyeſte, Seigneur?
Eh bien, en doit-il moins fléchir votre rigueur?
Calmez, Seigneur, calmez cette fureur extrême.

ATRE'E.

Que vois je? quoi! mon fils armé contre moi-même?
Quoi! celui qui devroit m'en venger aujourd'hui,
Oſe à mes yeux encor s'intéreſſer pour lui?
Lâche, c'eſt donc ainſi qu'à ton devoir fidele,
Tu diſpoſes ton bras à ſervir ma querelle?

PLISTHENE.

Plutôt mourir cent fois: je n'ai point à choiſir.

Dans mon ſang, s'il le faut, baignez-vous à loiſir.
Seigneur, par ces genoux que votre fils embraſſe,
Accordez à mes vœux cette derniere grace.
Après l'avoir ſauvé des ondes en courroux,
M'en coûtera-t-il plus de le ſauver de vous?
A mes juſtes deſirs que vos tranſports ſe rendent.
Voyez quel eſt le ſang que mes pleurs vous demandent;
C'eſt le vôtre, Seigneur, non un ſang étranger.
C'eſt en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

ATRE'E.

Le perfide! ſi prêt d'éprouver ma vengeance,
Daigne-t-il ſeulement implorer ma clémence!

THYESTE.

Que pourroit me ſervir d'implorer ton ſecours,
Si ton cœur qui me hait veut me haïr toûjours?
Eh! que n'ai-je point fait pour fléchir ta colere?
Qui de nous deux, cruel, pourſuit ici ſon frere!
Depuis vingt ans entiers que n'ai je point tenté
Pour calmer les tranſports de ton cœur irrité?
Surmonte comme moi la vengeance & la haine:
Régle tes ſoins jaloux ſur les ſoins de Pliſthène;
Et tu verras bientôt, ſi j'en donne ma foi,
Que tu n'as point d'ami plus fidele que moi.

ATRE'E.

Quels ſeront tes garants, lorſque le nom de frere
N'a pu garder ton cœur d'un amour téméraire?
Quand je t'ai vu ſouiller par tes coupables feux
Les Autels où l'hymen alloit combler mes vœux?
Que peux-tu m'oppoſer qui parle en ta défenſe?
Les droits de la nature, ou bien de l'innocence?

THYESTE.

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux:
Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux.
Pour t'attendrir enfin, auteur de ma miſere,
Conſidére un moment ton déplorable frere.
Que peux-tu ſouhaiter qui te parle pour moi?
Regarde en quel état je parois devant toi.

PLISTHENE.

Ah! rendez vous, Seigneur. Je vois que la nature
Dans votre cœur ſenſible excite un doux murmure.
Ne le combattez point par des ſoins odieux.
Elle n'inſpire rien qui ne vienne des Dieux.
C'eſt votre frere enfin; que rien ne vous arrête.
De ſa fidélité je réponds ſur ma tête.

ATRE'E.

Pliſthène, c'en eſt fait, je me rends à ta voix,
Je me ſens attendri pour la premiere fois:
Je veux bien oublier une ſanglante injure.
Thyeſte, ſur ma foi, que ton cœur ſe raſſure:
De mon inimitié ne crains point les retours.
Ce jour même en verra finir le triſte cours;
J'en jure par les Dieux, j'en jure par Pliſthène.
C'eſt le ſceau d'une paix qui doit finir ma haine.
Ses ſoins & ma pitié te répondront de moi,
Et mon fils à ſon tour me répondra de toi.
Je n'en demande point de garant plus ſincere.
Prince, c'eſt donc ſur vous que s'en repoſe un pere:
Allez, & que ma Cour, témoin de mon courroux,
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.
Toi, fais-les avec ſoin obſerver, Euriſthène.
Diſperſe les ſoldats les plus chers à Pliſthène;
Ecarte les amis de cet audacieux,
Et viens ſans t'arrêter me rejoindre en ces lieux.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATRE'E, EURISTHENE.

ATRE'E.

ENfin, graces aux Dieux, je tiens en ma puiſſance
Le perfide ennemi que pourſuit ma vengeance.
On l'obſerve en ces lieux: il ne peut échapper.
La main qui l'a ſauvé ne ſert qu'à le tromper.
Vengeons-nous: il eſt temps que ma colere éclate.
Profitons avec ſoin du moment qui la flatte;
Et que l'ingrat Thyeſte éprouve dans ce jour
Tout ce que peut un cœur trahi dans ſon amour.

EURISTHENE.

Et qui vous répondra que Pliſthène obéiſſe?
Que de cette vengeance il veuille être complice?
Ne vous ſouvient-il plus que prêt à la trahir
Il n'a point balancé pour vous déſobéir?

ATRE'E.

Il eſt vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre,
Je me ſuis vu contraint de n'oſer l'entreprendre,
D'en différer enfin le moment malgré moi:
Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi?
N'avoit-il pas juré de ſervir ma colere?
Tant de ſoins redoublés pour la fille & le pere

Ne ſont-ils les effets que d'un cœur généreux?
Non, non, la ſource en eſt dans un cœur amoureux:
Tant d'ardeur à ſauver cette race ennemie,
Me dit trop que Pliſthène aime Théodamie.
Je n'en puis plus douter; il la voit chaque jour:
Il a pris dans ſes yeux ce déteſtable amour:
Et je m'étonne encor d'une ardeur ſi funeſte!
Que pouvoit il ſortir d'Ærope & de Thyeſte,
Qu'un ſang qui dût un jour aſſouvir mon courroux?
Le crime eſt fait pour lui, la vengeance pour nous.
Livrons-le aux noirs forfaits où ſon penchant le guide;
Joignons à tant d'horreurs, l'horreur du parricide.
Puis-je mieux me venger de ce ſang odieux,
Que d'armer contre lui ſon forfait & les Dieux?
Heureux qu'en ce moment le crime de Pliſthène
Me laiſſe ſans regret au courroux qui m'entraîne.
Qu'il vienne ſeul ici.

SCENE II.

ATRE'E *ſeul.*

LE ſoldat écarté
Permet à ma fureur d'agir en liberté.
De ſon amour pour lui ma vengeance allarmée
Déjà loin de Chalcis a diſperſé l'Armée.
Tout ce que ce Palais raſſemble autour de moi,
Sont autant de ſujets dévoués à leur Roi.
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puiſſance?

Son amour me répond de ſon obéiſſance.
Par un coup ſi cruel je m'en vais l'éprouver,
Et de ſi près encor je m'en vais l'obſerver,
Que malgré tous ſes ſoins ma vengeance aſſurée
Lavera par ſes mains les injures d'Atrée.
Je le vois; & pour peu qu'il oſe la trahir,
Je ſçai bien le ſecret de le faire obéir.

SCENE III.

ATRE'E, PLISTHENE.

ATRE'E.

LAſſé des ſoins divers dont mon cœur eſt la proye,
Prince, il faut à vos yeux que mon cœur ſe déploye.
Tout ſemble offrir ici l'image de la paix;
Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.
L'amour, qui bien ſouvent loin de nous nous entraîne,
N'eſt point dans ſes retours auſſi prompt que la haine.
J'avois cru par vos ſoins mon courroux étouffé:
Mais je ſens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.
Ma fureur déſormais ne peut plus ſe contraindre:
Ce n'eſt que dans le ſang qu'elle pourra s'éteindre;
Et j'attends que le bras chargé de la ſervir,
Loin d'arrêter ſon cours, ſoit prêt à l'aſſouvir.
Pliſthène, c'eſt à vous que ce diſcours s'adreſſe.
J'avois cru, ſur la foi d'une ſainte promeſſe,

Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis.
Mais Pliſthène tient mal ce qu'il m'avoit promis ;
Et bravant ſans reſpect & les Dieux & ſon pere,
Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi légere.

PLISTHENE.

Où ſont vos ennemis ? J'avois cru que la paix
Ne vous en laiſſoit point à craindre en ce Palais.
Je ne vois que des cœurs pour vous remplis de zele,
Et qu'un fils pour ſon Roi, reſpectueux, fidele,
Qui n'a point mérité ces cruels traitemens :
Où ſont vos ennemis, & quels ſont mes ſermens ?

ATRE'E

Où ſont mes ennemis ? Ciel ! que viens-je d'entendre !
Thyeſte eſt dans ces lieux, & l'on peut s'y méprendre !
Vous deviez l'immoler à mon reſſentiment :
Voilà mon ennemi, voilà votre ſerment.

PLISTHENE.

Quelle que ſoit la foi que je vous ai jurée,
J'aurois cru que la vôtre eut été plus ſacrée ;
Qu'un frere dans vos bras, à la face des Dieux,
M'eut aſſez acquité d'un ſerment odieux.
D'un pareil ſouvenir ma vertu me diſpenſe.
Je ne me ſouviens plus que de votre clémence.
Mon devoir a ſes droits : mais ma gloire a les ſiens ;
Et vos derniers ſermens m'ont dégagé des miens.

ATRE'E.

Sans vouloir dégager un ſerment par un autre,
Veux-tu que tous les deux nous rempliſſions le nôtre ?

Digitized by Google

Et tu verras bientôt, ſi j'explique le mien,
Que ce dernier ſerment ajoute encore au tien.
J'ai juré, par les Dieux, j'ai juré par Pliſthène,
Que ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haine.
Fais couler tout le ſang que j'exige de toi;
Ta main de mes ſermens aura rempli la foi.
Regarde qui de nous fait au Ciel une injure;
Qui de nous deux enfin eſt ici le parjure.

PLISTHENE.

Ah! Seigneur, puis-je voir votre cœur aujourd'hui
Deſcendre à des détours ſi peu dignes de lui?
Non, par de feints ſermens je ne crois point qu'
Atrée
Ait pu braver des Dieux la majeſté ſacrée,
Se jouer de ſa foi, des crédules humains,
Violer en un jour tous les droits les plus ſaints.
Enchanté d'une paix ſi long-tems attendue,
Je vous louois déjà de nous l'avoir rendue;
Et je m'applaudiſſois, dans des momens ſi doux,
D'avoir pu d'un héros déſarmer le courroux.
J'admirois un grand cœur au milieu de l'offenſe,
Qui maître de punir mépriſoit la vengeance:
Thyeſte eſt criminel: voulez-vous l'être auſſi?
Sont-ce-là vos ſermens? Pardonnez-vous ainſi?

ATRE'E.

Qui moi, lui pardonner? les fieres Eumenides
Du ſang des malheureux ſont cent fois moins
avides;
Et leur farouche aſpect inſpire moins d'horreur,
Que Thyeſte aujourd'hui n'en inſpire à mon cœur.
Quels que ſoient mes ſermens, trop de fureur
m'anime:

Perfide, il te ſied bien d'oſer m'en faire un crime:
Laiſſe-là ces ſermens: ſi j'ai pu les trahir,
C'eſt au Ciel d'en juger, à toi de m'obéir.
Dans un fils qui faiſoit ma plus chere eſpérance,
Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance:
Pliſthène eſt un héros, ſon pere eſt outragé;
Il a de la valeur, je ne ſuis point vengé!
Ah! ne me forces point dans ma fureur extrême,
Que ſçai-je? hélas! peut-être à t'immoler toi-même.
Car enfin, puiſqu'il faut du ſang à ma fureur,
Malheur à qui trahit les tranſports de mon cœur.

PLISTHENE.

Verſez le ſang d'un fils, s'il peut vous ſatisfaire;
Mais n'en attendez rien à ſa vertu contraire;
S'il faut voir votre affront par un crime effacé,
Je ne me ſouviens plus qu'on vous ait offenſé:
Oui, Seigneur, & ma main, loin d'être meurtriere,
Défendra contre vous les jours de votre frere.
Seconder vos fureurs ce ſeroit vous trahir;
Votre gloire m'engage à vous déſobéir.

ATRE'E.

Enfin j'ouvre les yeux: ta lâcheté, perfide,
Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide:
Tu trahis pour Thyeſte & les Dieux & ta foi.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il eſt connu de toi.
Oſe encor me jurer que pour Théodamie
Ton cœur ne brûle point d'une flamme ennemie?

PLISTHENE.

Ah! ſi c'eſt-là trahir mon devoir & ma foi,
Non, jamais on ne fut plus coupable que moi.

Oui, Seigneur, il eſt vrai, la Princeſſe m'eſt chere:
Jugez ſi c'eſt à moi d'aſſaſſiner ſon pere.
Vous connoiſſez le feu qui dévore mon ſein;
Et pour verſer ſon ſang vous choiſiſſez ma main!

ATRE'E.

Ce n'eſt pas la vertu, c'eſt donc l'amour, parjure,
Qui te force au refus de venger mon injure?
Voyons ſi cet amour, qui t'a fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéir.
Tu n'auras pas envain aimé Théodamie:
Venge-moi dès ce jour, ou c'eſt fait de ſa vie.

PLISTHENE.

Ah! Grands Dieux!

ATRE'E.

Tu frémis: je t'en laiſſe le choix,
Et te le laiſſe, ingrat, pour la derniere fois.

PLISTHENE.

Ah! mon choix eſt tout fait dans ce moment funeſte.
C'eſt mon ſang qu'il vous faut, non le ſang de Thyeſte.

ATRE'E.

Quand l'amour de mon fils ſemble avoir fait le ſien,
Il ne m'importe plus de ſon ſang ou du tien.
Obéis cependant, achéve ma vengeance.
L'inſtant fatal approche & Thyeſte s'avance:
S'il n'eſt mort, lorſqu'enfin je reverrai ces lieux,
J'immole ſans pitié ton Amante à tes yeux.
Rappelle tes eſprits, avec lui je te laiſſe.
Au ſecours de ta main appelle ta Princeſſe.
Le ſoin de la ſauver doit exciter ton bras.

PLISTHENE.

Quoi! vous l'immoleriez, je ne vous quitte pas.
Je crois voir dans Thyeſte un Dieu qui m'épouvante,
Ah! Seigneur!

ATRE'E.

Viens donc voir expirer ton Amante.
Du moindre mouvement ſa mort ſera le fruit.

PLISTHENE *ſeul.*

Dieux! plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit.
Non, cruel, n'attends pas que ma main meurtriere
Faſſe couler le ſang de ton malheureux frere.
Aſſouvis ſi tu veux ta fureur ſur le mien :
Mais, duſſai je en périr, je défendrai le ſien.

SCENE IV.

THYESTE, PLISTHENE.

THYESTE.

PRince, qu'un tendre ſoin dans mon ſort intéreſſe,
Héros dont les vertus charment toute la Grece,
Qu'il m'eſt doux de pouvoir embraſſer aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique & ſûr appui.

PLISTHENE.

Quel appui, juſte Ciel! quel cœur impitoyable
Ne ſeroit point touché du ſort qui vous accable!

Ah ! plut aux Dieux pouvoir aux dépens de mes jours,
D'une ſi chere vie éterniſer le cours !
Que je verrois couler tout mon ſang avec joie,
S'il terminoit les maux où vous êtes en proie !
Ce n'eſt point la pitié qui m'attendrit, Seigneur :
Je ſens des mouvemens inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur, ſoit amitié, ſoit raiſon qui m'inſpire,
Tout m'eſt cher d'un héros que l'univers admire.
Que ne puis-je exprimer ce que je ſens pour vous !
Non l'amitié n'a pas de ſentiment ſi doux.

PLISTHENE.

Ah ! ſi je vous ſuis cher, que mon reſpect extrême
M'acquitte bien, Seigneur, de ce bonheur ſuprême :
On n'aima jamais plus, le Ciel m'en eſt témoin :
A peine la nature iroit-elle auſſi loin ;
Et ma tendre amitié par vos maux conſacrée,
A ſemblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Vous m'aimez ; le Ciel ſçait ſi je puis vous haïr ;
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir.

THYESTE.

Seigneur, que dites-vous ? qui fait couler vos larmes ?
Que tout ce que je vois fait renaître d'allarmes !
Vous ſoupirez ; la mort eſt peinte dans vos yeux ;
Vos regards attendris ſe tournent vers les Cieux.
Quel malheur ſi terrible a pu troubler Pliſthène ?
Juſqu'au fond de mon cœur je reſſens votre peine.
Voulez-vous dérober ce ſecret à ma foi ?
Quand je ſuis tout à vous, n'êtes-vous point à moi ?

Cher Prince, ignorez-vous à quel point je vous aime ?
Ma fille ne m'eſt pas plus chere que vous-même.

PLISTHENE.

Faut-il la voir périr dans ces funeſtes lieux ?

THYESTE.

Quel étrange diſcours ! cher Prince, au nom des Dieux,
Au nom d'une amitié ſi ſincere & ſi tendre,
Daignez m'en éclaircir.

PLISTHENE.

Ah ! dois-je vous l'apprendre ?
Mais dût tomber ſur moi le plus affreux courroux,
Je ne puis plus trahir ce que je ſens pour vous.
Fuyez, Seigneur, fuyez.

THYESTE.

Quel eſt donc ce myſtere,
Cher Prince, & qu'ai-je encor à craindre de mon frere ?

PLISTHENE, *appercevant Atrée.*

Ah, Ciel !

SCENE V.

ATRE'E, THYESTE, PLISTHENE.

ATRE'E.

C'Eſt donc ainſi que fidele à ſon Roi...
Mais je ſçai de quel prix récompenſer la foi...

PLISTHENE.

Ah ! Seigneur, ſi jamais...

ATRE'E.

Que voulez-vous me dire ?
Sortez: en d'autres lieux vous pourrez m'en inſtruire.
Votre frivole excuſe exige un autre temps ;
Et mon cœur eſt rempli de ſoins plus importans.

SCENE VI.

ATRE'E, THYESTE.

THYESTE.

DE ce tranſport, Seigneur, que faut-il que je penſe ?
Qui peut vous emporter à tant de violence ?
Qu'a fait ce fils ? Qui peut vous armer contre lui ?
Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui ?
Ne m'offrez-vous la paix . . .

ATRE'E.

Quel eſt donc ce langage ?
A me l'oſer tenir quel ſoupçon vous engage ?
Quelle indigne frayeur a troublé vos eſprits ?
Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils ?
Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offenſe,
Sans aigrir de vos ſoins l'injuſte défiance ?
Allez : de mes deſſeins vous ſerez éclairci ;
Et d'autres intérêts me conduiſent ici.

SCENE VII.

ATRE'E *ſeul.*

QUoi ! même dans des lieux ſoumis à ma puiſſance,
J'aurai tenté ſans fruit une juſte vengeance;
Et le lâche, qui doit la ſervir en ce jour,
Trahit pour la tromper juſques à ſon amour!
Ah! je le punirai de l'avoir différée,
Comme fils de Thyeſte, ou comme fils d'Atrée.
Mériter ma vengeance eſt un moindre forfait,
Que d'oſer un moment en retarder l'effet:
Perfide, malgré toi, je t'en ferai complice.
Ton Roi, pour tant d'affronts n'a pas pour un ſupplice.
Je ne punirois point vos forfaits différens,
Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.
Où Thyeſte paroît, tout reſpire le crime.
Je me ſens agité de l'eſprit qui l'anime.
Je ſuis déjà coupable. Etoit-ce me venger,
Que de charger ſon fils du ſoin de l'égorger?
Qu'il vive: ce n'eſt plus ſa mort que je médite.
La mort n'eſt que la fin des tourmens qu'il mérite.
Que le perfide en proye aux horreurs de ſon ſort,
Implore comme un bien la plus affreuſe mort:
Que ma triſte vengeance, à tous les deux cruelle,
Etonne juſqu'aux Dieux qui n'ont rien fait pour elle.
Vengeons tous nos affronts; mais par un tel forfait,
Que

Que Thyeſte lui-même eut voulu l'avoir fait:
Lâche & vaine pitié, que ton murmure ceſſe:
Dans les cœurs outragés tu n'és qu'une foibleſſe.
Abandonne le mien: qu'exiges-tu d'un cœur
Qui ne reconnoît plus de Dieux que ſa fureur?
Courons tout préparer, & par un coup funeſte
Surpaſſons, s'il ſe peut, les crimes de Thyeſte.
Le Ciel, pour le punir d'avoir pu m'outrager,
A remis à ſon ſang le ſoin de m'en venger.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

OU' courez-vous, Seigneur? Qu'allez-vous entreprendre?

PLISTHENE.

D'un cœur au déſeſpoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle eſt donc la fureur dont je vous vois épris?
Ciel! dans quel trouble affreux jettez-vous mes eſprits?
D'où naît ce déſeſpoir que chaque inſtant irrite?
Pour qui préparez-vous ces vaiſſeaux, cette fuite?
Quel intérêt enfin arme ici votre bras,

Et ces amis tout prêts à marcher ſur vos pas?
Parlez, Seigneur: le Roi déſormais plus ſévere...

PLISTHENE.

Qu'avois-je fait aux Dieux pour naître d'un tel pere?
O devoir, dans mon cœur trop long-temps reſpecté,
Laiſſe un moment l'Amour agir en liberté!
Les rigoureuſes loix qu'impoſe la nature
Ne ſont plus que des droits dont la vertu murmure:
Secrets perſécuteurs des cœurs nés vertueux,
Remords, qu'exigez-vous d'un Amant malheureux?

THESSANDRE.

Que dites vous, Seigneur? quelle douleur vous preſſe?

PLISTHENE.

Theſſandre, il faut périr, ou ſauver ma Princeſſe.

THESSANDRE.

La ſauver! & de qui?

PLISTHENE.

Du Roi, dont la fureur
Va lui plonger peut-être un poignard dans le cœur:
C'eſt pour la dérober au coup qui la menace,
Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
Non, cruel, ce n'eſt point pour la voir expirer,
Que du plus tendre amour je me ſens inſpirer.
Croirois-tu que du Roi la haine ſanguinaire
A voulu me forcer d'aſſaſſiner ſon frere?
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,

De ſa fille au refus il doit verſer le ſang.
Ah! je me ſens ſaiſi d'une fureur nouvelle.
Courons pour la ſauver où mon amour m'appelle.
Mais où la rencontrer? Eh quoi! les juſtes Dieux
M'ont-ils déjà puni d'un projet odieux?
Théodamie, hélas! qu'eſt-elle devenue?
Qui peut dans ce Palais la ſouſtraire à ma vue?
Je frémis: retournons les chercher en ces lieux.
Les en ſauver, Theſſandre, ou périr à leurs yeux.
Allons; ne laiſſons point, dans l'ardeur qui l'anime,
Un cœur comme le mien réfléchir ſur un crime.
Etouffons des remords que j'avois dû prévoir,
Lorſque je n'attends rien que de mon déſeſpoir.
Suis-moi, c'eſt trop tarder, & d'un péril extrême
On doit moins balancer à ſauver ce qu'on aime:
Ce n'eſt point un forfait, c'eſt imiter les Dieux
Que de remplir ſon cœur du ſoin des malheureux.
Mais que vois-je, Theſſandre? ô Ciel! quelle eſt ma joie!

SCENE II.

PLISTHENE, THEODAMIE, THESSANDRE, LEONIDE.

PLISTHENE.

SE peut-il qu'en ces lieux Pliſthène vous revoye?
Unique objet des ſoins de mon cœur éperdu.
Hélas! par quel bonheur nous êtes-vous rendu?

Quoi! c'eſt vous, ma Princeſſe! Ah! ma fureur calmée
Fait place à la douleur dont mon ame eſt charmée.
Dieux, qu'allois-je tenter! mais quel eſt votre effroi?
Qui fait couler vos pleurs? & qu'eſt-ce que je voi?

THÉODAMIE.

Seigneur, vous me voyez les yeux baignés de larmes,
Et le cœur agité des plus vives allarmes.
Thyeſte va bientôt enſanglanter ces lieux,
Si vous ne retenez ce Prince furieux.
Trop ſûr que votre mort, que la ſienne eſt jurée,
Il veut la prévenir par la perte d'Atrée:
Il erre en ce Palais dans ce cruel deſſein,
Tout prêt de lui plonger un poignard dans le ſein.
Il eſt perdu, Seigneur, ce Prince qui vous aime,
Si vous ne le ſauvez d'Atrée, ou de lui-même.
Il voit de tous côtés qu'on obſerve ſes pas:
Le péril cependant ne l'épouvante pas.
Si la pitié pour nous peut émouvoir votre ame,
Si moi-même en ſecret j'approuvai votre flamme,
S'il eſt vrai que l'amour ait pu vous attendrir;
Au nom de cet amour daignez le ſecourir.
Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnoiſſance
D'un ſervice ſi grand ſera la récompenſe;
S'il avoit attendu que tant de ſoins pour nous
Vinſſent juſtifier ce qu'il ſentoit pour vous.

PLISTHENE.

Diſſipez vos frayeurs, & calmez vos allarmes.
Vos yeux pour m'attendrir n'ont pas beſoin de larmes:

Hélas! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs ?
Ne craignez rien, mes ſoins ont prévenu vos pleurs.
De ces funeſtes lieux votre fuite aſſurée
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Atrée ;
Et je vais s'il le faut aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent ſur moi.
Oui, croyez-en ces Dieux que mon amour atteſte ;
Croyez-en ces garants du ſalut de Thyeſte.
Il m'eſt plus cher qu'à vous : ſans me donner la mort,
Le Roi ne ſera point l'arbitre de ſon ſort.
Votre pere vivra ; vous vivrez, & Pliſthène
N'aura point eu pour vous une tendreſſe vaine.
Je ſauverai Thyeſte. Eh ! que n'ai-je point fait ?
Hélas ! ſi vous ſçaviez d'un barbare projet
A quel prix j'ai déjà tenté de le défendre...
Venez ; pour lui, pour vous je vais tout entreprendre.
Heureux ſi je pouvois en vous ſauvant tous deux,
Prêt de ne vous voir plus, expirer à vos yeux.
Mais Thyeſte paroît, quel bonheur eſt le nôtre :
Quel favorable ſort nous rejoint l'un & l'autre ?

SCENE III.

THYESTE, PLISTHENE, THEODAMIE, THESSANDRE, LEONIDE.

THYESTE, *appercevant Plisthène.*

QUe vois-je? Dieux puissans! après un si grand bien,
Non, Thyeste de vous ne demande plus rien.
Quoi, Prince, vous vivez! Eh comment d'un perfide
Avez-vous pu fléchir le courroux parricide?
Que faisiez-vous, cher Prince? & dans ces mêmes lieux
Qui pouvoit si long-temps vous cacher à nos yeux?
Effrayé des fureurs où mon ame est livrée,
Je vous croyois déjà la victime d'Atrée:
Plisthène dans ces lieux n'étoit point attendu.
Je l'avoue à mon tour, je m'en suis cru perdu:
J'allois tenter . .

PLISTHENE.

Calmez le soin qui vous dévore,
Vous n'êtes point perdu, puisque je vis encore.
Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point votre pere en ces lieux.
Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous défendre.
De ces bords cependant fuyez sans plus attendre;
Et sans vous informer d'un odieux secret,

Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.
Adieu, Seigneur, adieu : mon ame eſt ſatisfaite
D'avoir pu vous offrir une ſûre retraite.
Theſſandre doit guider, au ſortir du Palais,
Des pas que je voudrois n'abandonner jamais.

THYESTE.

Moi, fuir, Prince! qui, moi? que je vous abandonne?
Ah! ce n'eſt pas ainſi que ma gloire en ordonne.
Inſtruit par vos bontés pour un ſang malheureux,
Je ne trahirai point l'exemple généreux :
Accablé des malheurs où le deſtin me livre,
Je veux mourir en Roi, ſi je ne puis plus vivre.
Laiſſez-moi près de vous : je ne puis vous quitter.
De noirs preſſentimens viennent m'épouvanter :
Je ſens à chaque inſtant que mes craintes redoublent ;
Que pour vous en ſecret mes entrailles ſe troublent :
Je combats vainement de ſi vives douleurs ;
Un pouvoir inconnu me fait verſer des pleurs ;
Laiſſez-moi partager le ſort qui vous menace.
Au courroux du Tyran la tendreſſe a fait place.
Les noms de fils pour lui ſont des noms ſuperflus,
Et ce n'eſt pas ſon ſang qu'il reſpecte le plus.

PLISTHENE.

Ah! qu'il verſe le mien : plut au Ciel que mon pere,
Dans le ſang de ſon fils eut éteint ſa colere!
Fuyez, Seigneur, fuyez, & ne m'expoſez pas
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras.
Hélas! je ne crains point pour votre ſeule vie :

Ne fuyez pas pour vous, mais pour Théodamie.
C'eſt vous en dire aſſez, Seigneur : ſauvez du moins
L'objet de ma tendreſſe & l'objet de mes ſoins ;
Et ne m'expoſez pas à l'horreur legitime
D'avoir ſans fruit pour vous oſé tenter un crime.
Fuyez : n'abuſez point d'un moment précieux.
Cherchez-vous à périr dans ces funeſtes lieux ?
Theſſandre, conduiſez...

THESSANDRE.

Seigneur, le Roi s'avance.

PLISTHENE.

Il en eſt temps encor, évitez ſa préſence.

SCENE IV.

ATRE'E, THYESTE, PLISTHENE, THEODAMIE, EURISTHENE, THESSANDRE, LEONIDE, GARDES.

ATRE'E.

D'Où vient à mon abord le trouble où je vous vois ?
Ne craignez rien, les Dieux ont fléchi votre Roi.
Ce n'eſt plus ce cruel guidé par la vengeance ;
Et le Ciel dans ſon cœur a pris votre défenſe.
(*à Thyeſte.*)
Ne crains rien pour des jours par ma rage proſcrits.
Gardes, éloignez-vous. Raſſure tes eſprits :

D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte :
Thyeſte, chaſſes-en les ſoupçons & la crainte.
Ne redoute plus rien de mon inimitié :
Toute ma haine céde à ma juſte pitié :
Ne crains plus une main à te perdre animée :
Tes malheurs ſont ſi grands, qu'elle en eſt déſarmée ;
Et les Dieux, effrayés des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs deſſeins.
Quelle étoit ma fureur ! & que vais-je t'apprendre ?
Ton cœur déjà tremblant va frémir de l'entendre.
Je le répéte encor, tes malheurs ſont ſi grands
Qu'à peine je les crois, moi qui te les apprends.
(*Il lui montre un billet d'Ærope.*)
Ce billet ſeul contient un ſecret ſi funeſte . . .
Mais avant de l'ouvrir, écoute tout le reſte.
Tu n'a pas oublié les ſujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux :
Souviens-t-en ; c'eſt à toi d'en garder la mémoire ;
Pour moi, je les oublie ; ils bleſſent trop ma gloire.
Cependant contre toi que n'ai-je point tenté ?
J'en ſens encor frémir mon cœur épouvanté.
Envain ſur mes ſermens ton ame raſſurée,
Comptoit ſur une paix que je t'avois jurée,
Car dans l'inſtant fatal où j'atteſtois les Cieux,
Je me jurois ta mort, & j'impoſois aux Dieux !
Je n'en veux pour témoin que ce même Pliſthène,
Par de pareils ſermens qui ſçut tromper ma haine.
C'étoit lui qui devoit me venger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront rejailliſſoit ſur lui :
Et pour mieux l'engager à t'arracher la vie,

J'en devois, au refus, priver Théodamie.
De ce récit affreux ne prends aucun effroi ;
Tu dois te raſſurer en le tenant de moi.
[*à Pliſthène.*]
Et toi, dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime.
Si c'eſt un crime à toi de ne le point ſervir,
Quelle eut été l'horreur d'avoir pu l'aſſouvir ?
Enfin c'eut été peu que d'immoler mon frere,
Le malheureux auroit aſſaſſiné ſon pere.

THYESTE.

Moi, ſon pere!

ATRE'E.

Ces mots vont t'en inſtruire, lis.
(*Il lui donne la lettre d Ærope.*)

THYESTE.

Dieux! qu'eſt ce que je vois! c'eſt d'Ærope. Ah! mon fils!
La nature en mon cœur éclaircit ce myſtere.
Thyeſte t'aimoit trop pour n'être point ton pere.
Cher Pliſthène, mes vœux ſont enfin accomplis.

PLISTHENE.

Ciel! qu'eſt ce que j'entends? Moi, Seigneur, votre fils!
Tout ſembloit réſerver, dans un jour ſi funeſte,
Ma main au parricide, & mon cœur à l'inceſte.
Grands Dieux! qui m'épargnez tant d'horreur en ce jour,
Dois je bénir vos ſoins, ou plaindre mon amour?
(*à Atrée.*)
Vous, qui, trompé long-temps dans une injuſte haine,

Du nom de votre fils honorates Pliſthène ;
Quand je ne le ſuis plus, Seigneur, il m'eſt bien doux
D'être du moins ſorti d'un même ſang que vous.
Je ne ſuis conſolé de perdre en vous un pere,
Que lorſque je deviens le fils de votre frere:
Mais ce fils, près de vous privé d'un ſi haut rang,
L'eſt toûjours par le cœur, s'il ne l'eſt par le ſang.

ATRE'E.

C'eut été pour Atrée une perte funeſte,
S'il eut fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeſte.
Le deſtin ne pouvoit, qu'en te donnant à lui,
Me conſoler d'un bien qu'il m'enleve aujourd'hui.
Euriſthene, ſenſible aux larmes de ta mere,
Eſt celui qui me fit de ſon bourreau ton pere ;
Inſtruit de mes fureurs, c'eſt lui dont la pitié
Vient de vous ſauver tous de mon inimitié.
(*à Thyeſte.*)
Thyeſte, après ce fils que je viens de te rendre,
Tu vois ſi déſormais je cherche à te ſurprendre.
Reçois-le de ma main pour garant d'une paix,
Que mes ſoupçons jaloux ne troubleront jamais.
Enfin, pour t'en donner une entiere aſſurance,
C'eſt par un fils ſi cher que ton frere commence:
En faveur de ce fils, qui fut long-temps le mien,
De mon Sceptre aujourd'hui je détache le tien.
Rentre dans tes Etats ſous de ſi doux auſpices
Qui de notre union ne ſont que les prémices.
Je prétens que ce jour qui ſouloit ma fureur,
Acheve de bannir les ſoupçons de ton cœur.
Thyeſte, en croiras-tu la coupe de nos peres ?
Eſt-ce offrir de la paix des garants peu ſinceres ?

Tu ſçais qu'aucun de nous, ſans un malheur ſoudain,
Sur ce gage ſacré n'oſe jurer envain:
C'eſt ſa perte, en un mot; cette coupe fatale
Eſt le ſerment du Styx pour le fils de Tantale:
Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foi,
En mettre le péril entre Thyeſte & moi.
Veut-il bien à ſon tour que la coupe ſacrée
Acheve l'union de Thyeſte & d'Atrée?

THYESTE.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus ſacré
Que de me rendre un fils? Mon cœur eſt raſſuré;
Et je ne penſe pas que le don de Pliſthène,
Soit un préſent, Seigneur, que me fait votre haine.
J'accepte cependant ces garants d'une paix
Qui fait depuis long-temps mes plus tendres ſouhaits.
Non que d'aucun détour un frere vous ſoupçonne;
A la foi d'un grand Roi Thyeſte s'abandonne:
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
C'eſt pour vous raſſurer ſur la ſienne à ſon tour.

ATRE'E.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprête:
Qu'un pompeux ſacrifice en précéde la fête.
Trop heureux, ſi Thyeſte, aſſuré de la paix,
Daigne la regarder comme un de nos bienfaits!
Vous, qui de mon courroux avez ſauvé Pliſthène,
C'eſt vous, de ce grand jour que je charge, Euriſthene;

J'en remets à vos ſoins la fête & les apprêts;
Courez tout préparer au gré de mes ſouhaits.
Mon frere n'attend plus que la coupe ſacrée;
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée.
Puiſſe le nœud ſacré, qui doit nous réunir,
Effacer de ſon cœur un triſte ſouvenir!
Pourra-t-il oublier?...

THYESTE.

Tout, juſqu'à ſa miſere.
Il ne ſe ſouvient plus que d'un fils & d'un frere.

PLISTHENE, *à Theſſandre.*

Dès ce moment au Port précipite tes pas;
Que le vaiſſeau ſur-tout ne s'en écarte pas.
De mille affreux ſoupçons j'ai peine à me défendre.
Cours; & que nos amis viennent ici m'attendre.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE *ſeul.*

THeſſandre ne vient point, rien ne l'offre à mes yeux,
Tout m'abandonne-t-il dans ces funeſtes lieux?
Triſtes preſſentimens que le malheur enfante,
Que la crainte nourrit, que le ſoupçon augmente;
Secrets avis des Dieux, ne preſſez plus un cœur
Dont toute la fierté combat mal la frayeur:
C'eſt envain qu'elle veut y mettre quelque obſtacle;

Le cœur des malheureux n'eſt qu'un trop ſûr oracle.
Mais pourquoi m'allarmer, & quel eſt mon effroi?
Puis-je, ſans l'outrager, me défier d'un Roi
Qui ſemble déſormais, cédant à la nature,
Oublier qu'à ſa gloire on ait fait une injure?
L'oublier? ah! moi-même oubliai je aujourd'hui
Ce qu'il vouloit de moi, ce que j'ai vu de lui?
Puis-je en croire une paix déjà ſans fruit jurée?
Dès qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée.
Je ne connoîs que trop ſes tranſports furieux;
Et ſa fauſſe pitié n'éblouit point mes yeux.
C'eſt envain de ſa main que je reçois un pere;
Tout ce qui vient de lui, cache quelque myſtere:
J'en ai trop éprouvé de ſon perfide cœur,
Pour oſer ſur ſa foi dépoſer ma frayeur.
Je ne ſçai quel ſoupçon irrite mes allarmes;
Mais du fond de mon cœur je ſens couler mes larmes.
Theſſandre ne vient point: tant de retardemens
Ne confirment que trop mes noirs preſſentimens.
Mais je le vois.

SCENE II.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE.

EH bien, en eſt-ce fait, Theſſandre?
Sur les bords de l'Euripe il eſt temps de nous rendre:

Pour cet heureux moment as-tu tout préparé?
De nos amis ſecrets t'es-tu bien aſſuré?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage.
Je les ai diſperſés, ici, ſur le rivage.
Tout eſt prêt: cependant, ſi Pliſthène aujourd'hui
Veut en croire des cœurs pleins de zele pour lui,
Il ne partira point: ce deſſein téméraire
Pourroit cauſer ſa perte & celle de ſon pere.

PLISTHENE.

Ah! je ne fuirois pas, quel que fut mon effroi,
Si mon cœur aujourd'hui ne trembloit que pour moi.
Theſſandre, il faut ſauver mon pere & la Princeſſe;
Ce n'eſt plus que pour eux que mon cœur s'intéreſſe.
Cherche Théodamie, & ne la quitte pas.
Moi, je cours retrouver Thyeſte de ce pas.

THESSANDRE.

Eh! que prétendez-vous, Seigneur, lorſque ſon frere
Semble de ſa préſence accabler votre pere?
Il ne le quitte point; ſes longs embraſſemens
Sont toûjours reſſerrés par de nouveaux ſermens:
Un ſuperbe feſtin par ſon ordre s'apprête;
Il appelle les Dieux à cette auguſte fête;
Mon cœur, à cet aſpect, qui s'eſt laiſſé charmer,
Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'allarmer.

PLISTHENE.

Et moi, je ne vois rien dont le mien ne frémiſſe.
De quelque crime affreux cette fête eſt complice:

C'eſt aſſez qu'un Tyran la conſacre en ces lieux;
Et nous ſommes perdus, s'il invoque les Dieux.
Va, cours avec ma ſœur nous attendre au rivage.
Moi, je vais à Thyeſte ouvrir un ſûr paſſage.
Dieux puiſſans! ſecondez un ſi juſte deſſein,
Et dérobez mon pere aux coups d'un inhumain.

SCÈNE III.

ATRÉE, PLISTHENE, GARDES.

ATRÉE.

DEmeure, digne fils d'Ærope & de Thyeſte,
Demeure, reſte impur du ſang que je déteſte:
Pour remplir de tes ſoins le projet important,
Demeure, c'eſt ici que Thyeſte t'attend;
Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide,
Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide.
Prince indigne du jour, voilà donc les effets
Que dans ton ame ingrate ont produit mes bienfaits?
A peine le deſtin te redonne à ton pere,
Que ton cœur auſſi-tôt en prend le caractere;
Et plus ingrat que lui, puiſqu'il me devoit moins,
L'attentat le plus noir eſt le prix de mes ſoins.
Va, pour le prix des tiens, retrouver tes complices;
Va périr avec eux dans l'horreur des ſupplices.

PLISTHENE.

Pourquoi me ſuppoſer un indigne forfait?
Eſt-ce

Eſt-ce pour vos pareils que le prétexte eſt fait?
Vos reproches honteux n'ont rien qui me ſurprenne,
Et je ne ſçai que trop ce que peut votre haine.
Aurois-je prétendu, né d'un ſang odieux,
Vous être plus ſacré que n'ont été les Dieux?
A travers les détours de votre ame parjure,
J'entrevois des horreurs dont frémit la nature,
Dans la juſte fureur dont mon cœur eſt épris...
Mais non, je me ſouviens que je fus votre fils.
Malgré vos cruautés, & malgré ma colere,
Je crois encor ici m'adreſſer a mon pere:
Quoique trop aſſuré de ne point l'attendrir,
Je ſens bien que du moins je ne dois point l'aigrir;
Dans l'eſpoir que ma mort pourra vous ſatisfaire:
Que vous épargnerez votre malheureux frere.
Le crime ſuppoſé qu'on m'impute aujourd'hui,
Tout, juſqu'à ſon départ, eſt un ſecret pour lui.
Sur la foi d'une paix ſi ſaintement jurée,
Il ſe croit ſans péril entre les mains d'Atrée.
J'ai pénétré moi ſeul au fond de votre cœur;
Et mon malheureux pere eſt encor dans l'erreur.
Je ne vous parle point d'une jeune Princeſſe;
A la faire périr rien ne vous intéreſſe.

ATRÉE.

Va, tu prétends envain t'éclaircir de leur ſort;
Meurs dans ce doute affreux, plus cruel que la mort.
De leur ſort aux enfers va chercher qui t'inſtruiſe.
Où l'on doit l'immoler, Gardes, qu'on le conduiſe.
Verſez, à ma fureur, ce ſang abandonné,
Et ſongez à remplir l'ordre que j'ai donné.

SCENE IV.

ATRÉE *ſeul.*

VA périr malheureux ; mais dans ton ſort funeſte
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeſte.
Que je ſuis ſatisfait ! que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on eſt prêt d'immoler !
Quel que ſoit en ces lieux ſon ſupplice barbare,
C'eſt le moindre tourment qu'à Thyeſte il prépare.
Ce fils infortuné, cet objet de ſes vœux,
Va devenir pour lui l objet le plus affreux.
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter tout ſanglant juſqu'au fond de ton cœur.
Quel qu'en ſoit le forfait, un deſſein ſi funeſte,
S'il n'eſt digne d'Atrée, eſt digne de Thyeſte.
De ſon fils tout ſanglant, de ſon malheureux fils,
Je veux que dans ſon ſein il entende les cris.
C'eſt en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime.
Je friſſonne, & je ſens mon ame ſe troubler...
C'eſt à mon ennemi qu'il convient de trembler.
Qui céde à la pitié, mérite qu'on l'offenſe :
Il faut un terme au crime & non à la vengeance.
Tout eſt prêt, & déjà dans mon cœur furieux
Je goûte le plaiſir le plus parfait des Dieux :

Je vaïs être vengé. Thyeſte, quelle joie!
Je vais jouir des maux où tu vas être en proye.
Ce n'eſt de ſes forfaits ſe venger qu'à demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi:
Il faut, pour bien jouir de ſon ſort déplorable,
Le voir dans le moment qu'il devient miſérable;
De ſes premiers tranſports irriter la douleur,
Et lui faire à longs traits ſentir tout ſon malheur.
Thyeſte vient: feignons. Il ſemble à ſa triſteſſe,
Que de ſon ſort affreux quelque ſoupçon le preſſe.

SCENE V.

ATRÉE, THYESTE, EURISTHENE, GARDES.

ATRÉE.

CHer Thyeſte, approchez: d'où naît cette frayeur?
Quel déplaiſir ſi prompt peut troubler votre cœur?
Vous paroiſſez ſaiſi d'une douleur ſecrette;
Et ne me montrez plus cette ame ſatisfaite
Qui ſembloit reſpirer la douceur & la paix.
Ne ſeroit-elle plus vos plus tendres ſouhaits?
Quoi! de quelques ſoupçons votre ame eſt-elle atteinte?
Ce jour, cet heureux jour eſt-il fait pour la crainte?
Mon frere, vous devez la bannir déſormais:
La Coupe va bientôt nous unir pour jamais.
Goûtez-vous la douceur d'une paix ſi parfaite?
Et la ſouhaitez-vous comme je la ſouhaite?

N'êtes-vous pas ſenſible à ce rare bonheur ?

THYESTE.

Qui? moi! vous ſoupçonner, ou vous haïr, Seigneur ?
Les Dieux m'en ſont témoins, ces Dieux qu'ici j'atteſte,
Qui liſent mieux que vous dans l'ame de Thyeſte.
Ne vous offenſez point d'une vaine terreur
Qui ſemble malgré moi s'emparer de mon cœur :
Je le ſens agité d'une douleur mortelle :
Ma conſtance ſuccombe, envain je la rappelle ;
Et depuis un moment mon eſprit abbattu,
Laiſſe d'un poids honteux accabler ſa vertu.
Cependant près de vous un je ne ſçai quel charme
Suſpend dans ce moment le trouble qui m'allarme.
Pour raſſurer encor mes timides eſprits,
Rendez-moi mes enfans, faites venir mon fils:
Qu'il puiſſe être témoin d'une union ſi chere,
Et partager, Seigneur, les bontés de mon frere.

ATRÉE.

Vous ſerez ſatisfait, Thyeſte; & votre fils
Pour jamais, en ces lieux, va vous être remis.
Oui, mon frere, il n'eſt plus que la Parque inhumaine
Qui puiſſe ſéparer Thyeſte de Pliſthène.
Vous le verrez bientôt : un ordre de ma part
Le fait de ce Palais hâter votre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mycenes...
Malgré ce que je fais, peu ſûr de cette foi,
Je vois que votre cœur s'allarme auprès de moi:
J'avois cru cependant qu'une pleine aſſurance

Devoit ſuivre...

THYESTE.

Ah ! Seigneur, ce reproche m'offenſe.

ATRÉE.

Qu'on cherche la Princeſſe ; allez, & qu'en ces lieux,
Pliſthène ſans tarder ſe préſente à ſes yeux.
Il faut...

(*On apporte la coupe.*)

Mais j'apperçois la coupe de nos peres:
Voici le nœud ſacré de la paix de deux freres.
Elle vient à propos pour raſſurer un cœur
Qu'allarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvoit encor ſe défier d'Atrée,
En croira mieux, peut-être, à la coupe ſacrée.
Thyeſte veut-il bien qu'elle acheve en ce jour
De réunir deux cœurs déſunis par l'Amour?
Pour engager un frere à plus de confiance;
Pour le convaincre enfin, donnez, que je commence.

[*Il prend la coupe de la main d'Euriſthène.*]

THYESTE.

Je vous l'ai déjà dit, vous m'outragez, Seigneur,
Si vous vous offenſez d'une vaine frayeur
Que voudroit déſormais me ravir votre haine,
Après m avoir rendu mes Etats & Pliſthène.
Du plus affreux courroux, quel que fut le projet,
Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait?
Euriſthène, donnez, laiſſez-moi l'avantage
De jurer le premier ſur ce précieux gage.
Mon cœur à ſon aſpect de ſon trouble eſt remis:
Donnez; mais cependant je ne vois point mon fils.

[*Il prend la coupe des mains d'Atrée.*]

ATRÉE.

(à ſes Gardes.)

Il n'eſt point de retour? Raſſurez-vous, mon frere:
Vous reverrez bientôt une tête ſi chere:
C'eſt de notre union le nœud le plus ſacré:
Craignez moins que jamais d'en être ſéparé.

THYESTE.

Soyez donc les garans du ſalut de Thyeſte,
Coupe de nos Ayeux, & vous, Dieux que j'atteſte:
Puiſſe votre courroux foudroyer déſormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix.
Et vous, frere auſſi cher que ma fille & Pliſthène,
Recevez de ma foi cette preuve certaine.
Mais que vois-je, perfide? Ah! grands Dieux, quelle horreur!
C'eſt du ſang! tout le mien ſe glace dans mon cœur.
Le Soleil s'obſcurcit, & la coupe ſanglante
Semble fuir d'elle-même à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah! mon fils, qu'êtes-vous devenu?

SCENE VI. & Derniere.

ATRÉE, THYESTE, THEODAMIE, EURISTHENE, LEONIDE, GARDES.

THEODAMIE.

L'Avez-vous pu ſouffrir, Dieux cruels! qu'ai-je vu?
Ah! Seigneur, votre fils, mon déplorable frere

Vient d'être pour jamais privé de la lumiere.

THYESTE.

Mon fils eſt mort, cruel, dans ce même Palais,
Et dans le même inſtant où l'on m'offre la paix!
Et pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,
Barbare, c'eſt du ſang que ta main me préſente?
O terre! en ce moment peux-tu nous ſoutenir?
O de mon ſonge affreux triſte reſſouvenir!
Mon fils, eſt-ce ton ſang qu'on offroit à ton pere?

ATRÉE.

Méconnois-tu ce ſang?

THYESTE.

Je reconnois mon frere.

ATRÉE.

Il falloit le connoître, & ne point l'outrager;
Ne point forcer ce frere, ingrat, à ſe venger.

THYESTE.

Grands Dieux! pour quel forfait lancez-vous le tonnerre?
Monſtre, que les Enfers ont vomi ſur la terre,
Aſſouvis la fureur dont ton cœur eſt épris;
Joins un malheureux pere à ſon malheureux fils:
A ſes manes ſanglans donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime.
Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux
Dont tu viens de chaſſer & le jour & les Dieux?

ATRE'E.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,
Je me repentirois de te l'avoir ravie.
Par tes gémiſſemens je connoîs ta douleur;
Comme je le voulois tu reſſens ton malheur:

Et mon cœur, qui perdoit l'eſpoir de ſa vengeance,
Re rouve dans tes pleurs ſon unique eſpérance.
Tu ſouhaites la mort, tu l'implores; & moi,
Je te laiſſe le jour pour me venger de toi.

THYESTE.

Tu t'en flattes envain; & la main de Thyeſte
Sçaura bien te priver d'un plaiſir ſi funeſte.

(*Il ſe tue.*)

THEODAMIE.

Ah! Ciel!

THYESTE.

Conſolez-vous, ma fille, & de ces lieux
Fuyez, & remettez votre vengeance aux Dieux.
Contente par vos pleurs d'implorer leur juſtice,
Allez loin de ce traître attendre ſon ſupplice.
Les Dieux, que ce parjure ont fait pâlir d'effroi,
Le rendront quelque jour plus malheureux que moi.
Le Ciel me le promet, la coupe en eſt le gage:
Et je meurs.

ATRE'E.

A ce prix, j'accepte le préſage.
Ta main en t'immolant a comblé mes ſouhaits:
Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

FIN.

BRITANNICUS

TRAGÉDIE.

Par Monſieur RACINE.

ACTEURS.

NE'RON, *Empereur, Fils d'Agrippine.*

BRITANNICUS, *Fils de l'Empereur Claudius.*

AGRIPPINE, *veuve de Domitius Enobarbus, Pere de Néron; & en ſecondes nôces Veuve de l'Empereur Claudius.*

JUNIE, *Amante de Britannicus.*

BURRHUS, *Gouverneur de Néron.*

NARCISSE, *Gouverneur de Britannicus.*

ALBINE, *Confidente d'Agrippine.*

GARDES.

La Scene eſt à Rome, dans une Chambre du Palais de Néron.

BRITANNICUS

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

QUoi ! tandis que Néron s'abandonne au ſommeil,
Faut-il que vous veniez attendre ſon réveil !
Qu'errant dans le Palais ſans ſuite & ſans eſcorte,
La Mere de Céſar veille ſeule à ſa porte ?
Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cauſe,

M'occuperont assez tout le tems qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré.
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se contraindre.
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gêne, Albine, & chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE.

Quoi! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire?
Qui l'avez appellé de si loin à l'Empire?
Vous qui déshéritant le Fils de Claudius,
Avez nommé César l'heureux Domitius?
Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine.
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine.
Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi;
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il est ingrat, Madame, Ah! toute sa conduite
Marque dans son devoir une ame trop instruite.
Depuis trois ans entiers qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui ne promette à Rome un Empereur parfait?
Rome depuis deux ans par ses soins gouvernée,
Au temps de ses Consuls croit être retournée,
Il la gouverne en pere. Enfin, Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste.
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste.
Mais crains que l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé,

Il ſe déguiſe envain. Je lis ſur ſon viſage
Des fiers Domitius l'humeur triſte & ſauvage.
Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur ſang,
La fierté des Nérons, qu'il puiſa dans mon flanc.
Toûjours la tyrannie a d'heureuſes prémices.
De Rome, pour un temps Caïus fut les délices:
Mais ſa feinte bonté ſe tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Néron plus fidele:
D'une longue vertu laiſſe un jour le modele?
Ai-je mis dans ſa main le timon de l'Etat,
Pour le conduire au gré du Peuple & du Sénat
Ah! Que de la Patrie il ſoit, s'il veut, le Pere;
Mais qu'il ſonge un peu plus qu'Agrippine eſt ſa mere.
De quel nom cependant pouvons-nous appeller
L'attentat que le jour vient de nous révéler?
Il ſçait, car leur amour ne peut-être ignorée,
Que de Britannicus Junie eſt adorée:
Et ce même Néron que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit.
Que veut-il? eſt ce haine, eſt ce amour qui l'inſpire?
Cherche-t-il ſeulement le plaiſir de leur nuire?
Ou plutôt n'eſt-ce point que ſa malignité
Punit ſur eux l'appui que je leur ai prêté?

ALBINE.

Vous, leur appui; Madame?

AGRIPPINE.

Arrête, chere Albine,
Je ſçai que j'ai moi ſeul avancé leur ruine;

Que du Trône, où le ſang l'a dû faire monter,
Britannicus par moi s'eſt vu précipiter.
Par moi ſeule, éloigné de l'Hymen d'Octavie,
Le Frere de Junie abandonna la vie,
Silanus, ſur qui Claude avoit jetté les yeux,
Et qui comptoit Auguſte au rang de ſes ayeux.
Néron jouit de tout, & moi, pour récompenſe,
Il faut qu'entre eux & lui je tienne la balance,
Afin que quelque jour, par une même loi,
Britannicus la tienne entre mon Fils & moi.

ALBINE.

Quel deſſein!

AGRIPPINE.

Je m'aſſure un port dans la tempête.
Néron m'échappera, ſi ce frein ne l'arrête.

ALBINE.

Mais prendre contre un Fils tant de ſoins ſuperflus?

AGRIPPINE.

Je le craindrois bien-tôt, s'il ne me craignoit plus.

ALBINE.

Une injuſte frayeur vous allarme peut-être.
Mais ſi Néron pour vous n'eſt plus ce qu'il doit être,
Du moins ſon changement ne vient pas juſqu'à nous,
Et ce ſont des ſecrets entre Céſar & vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défére,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à ſa Mere.
Sa prodigue amitié ne ſe réſerve rien.
Votre nom eſt dans Rome auſſi ſaint que le ſien.
A peine parle-t-on de la triſte Octavie.

Auguſte votre ayeul honora moins Livie.
Néron devant ſa Mere a permis le premier
Qu'on portât les faiſceaux couronnés de laurier.
Quels effets voulez-vous de ſa reconnoiſſance ?

AGRIPPINE.

Un peu moins de reſpect, & plus de confiance.
Tous ces préſens, Albine, irritent mon dépit.
Je vois mes honneurs croître, & tomber mon crédit
Non, non, le tems n'eſt plus que Néron jeune encore
Me renvoyoit les vœux d'une Cour qui l'adore ;
Lorſqu'il ſe repoſoit ſur moi de tout l'Etat,
Que mon ordre au Palais aſſembloit le Sénat ;
Et que derriere un voile, inviſible, & préſente,
J'étois de ce grand Corps l'ame toute puiſſante.
Des volontés de Rome alors mal aſſuré,
Néron de ſa grandeur n'étoit point enyvré.
Ce jour, ce triſte jour frappe encor ma mémoire,
Où Néron fut lui-même ébloui de ſa gloire,
Quand les Ambaſſadeurs de tant de Rois divers,
Vinrent le reconnoître au nom de l'Univers.
Sur ſon Trône avec lui j'allois prendre ma place.
J'ignore quel conſeil prépare ma diſgrace :
Quoiqu'il en ſoit, Néron, d'auſſi loin qu'il me vit,
Laiſſa ſur ſon viſage éclater ſon dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'Ingrat, d'un faux reſpect colorant ſon injure,
Se leva par avance, & courant m'embraſſer,
Il m'écarta du Trône où je m'allois placer.
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine
Vers ſa chûte, à grands pas, chaque jour s'achemine.

L'ombre ſeule m'en reſte, & l'on n'implore plus
Que le nom de Sénéque & l'appui de Burrhus.

ALBINE.

Ah! ſi de ce ſoupçon votre ame eſt prévenue,
Pourquoi nourriſſez-vous le venin qui vous tue?
Daignez avec Céſar vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE.

Céſar ne me voit plus, Albine, ſans témoins.
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponſe eſt dictée, & même ſon ſilence.
Je vois deux ſurveillans, ſes Maîtres & les miens,
Préſider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le pourſuivrai d'autant plus qu'il m'évite.
De ſon déſordre, Albine, il faut que je profite.
J'entens du bruit, on ouvre. Allons ſubitement
Lui demander raiſon de cet enlévement.
Surprenons, s'il ſe peut, les ſecrets de ſon ame.
Mais quoi? Déjà Burrhus ſort de chez lui?

SCENE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

MAdame,
Au nom de l'Empereur j'allois vous informer
D'un ordre qui d'abord a pu vous allarmer;
Mais qui n'eſt que l'effet d'une ſage conduite,
Dont Céſar a voulu que vous ſoyez inſtruite.

AGRIPPINE

AGRIPPINE.

Puiſqu'il le veut, entrons, il m'en inſtruira mieux.

BURRHUS.

Céſar pour quelque temps s'eſt ſouſtrait à nos yeux.
Déjà par une porte au public moins connue,
L'un & l'autre Conſul vous avoient prévenue,
Madame. Mais ſouffrez que je retourne exprès...

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ſes auguſtes ſecrets.
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte,
L'un & l'autre une fois nous nous parlions ſans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le menſonge eut toûjours trop d'horreur.

AGRIPPINE.

Prétendez-vous long-tems me cacher l'Empereur?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé ſi haut votre fortune,
Pour mettre une barriere entre mon Fils & moi?
Ne l'oſez vous laiſſer un moment ſur ſa foi?
Entre Sénéque & vous diſputez-vous la gloire,
A qui m'effacera plutôt de ſa mémoire?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat?
Pour être ſous ſon nom les Maîtres de l'Etat?
Certes, plus je médite, & moins je me figure
Que vous m'oſiez compter pour votre Créature;
Vous donc j'ai pu laiſſer veillir l'ambition
Dans les honneurs obſcurs de quelque Légion,

Et moi qui ſur le Trône ai ſuivi mes Ancêtres,
Moi, fille, femme, ſœur, & mere de vos Maîtres:
Que prétendez-vous donc? Penſez-vous que ma voix
Ait fait un Empereur pour m'en impoſer trois?
Néron n'eſt plus Enfant. N'eſt-il pas temps qu'il regne?
Juſqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne?
Ne ſçauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour ſe conduire enfin n'a-t-il pas ſes Ayeux?
Qu'il choiſiſſe, s'il veut, d'Auguſte ou de Tibere.
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon Pere.
Parmi tant de Héros je n'oſe me placer:
Mais il eſt des vertus que je lui puis tracer.
Je puis l'inſtruire au moins, combien ſa confidence
Entre un ſujet & lui doit laiſſer de diſtance.

BURRHUS.

Je ne m'étois chargé dans cette occaſion,
Que d'excuſer Céſar d'une ſeule action.
Mais puiſque ſans vouloir que je le juſtifie,
Vous me rendez garant du reſte de ſa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un Soldat qui ſçait mal farder la vérité.
Vous m'avez de Céſar confié la jeuneſſe,
Je l'avoue, & je dois m'en ſouvenir ſans ceſſe.
Mais vous avois-je fait ſerment de le trahir?
D'en faire un Empereur qui ne ſçut qu'obéir?
Non. Ce n'eſt plus à vous qu'il faut que j'en réponde.

Ce n'eſt plus votre Fils, c'eſt le Maître du monde.
J'en dois compte, Madame, à l'Empire Romain
Qui croit voir ſon ſalut, ou ſa perte en ma main.
Ah ! ſi dans l'ignorance il le falloit inſtruire,
N'avoit-on que Sénéque & moi pour le ſéduire ?
Pourquoi de ſa conduite éloigner les flatteurs ?
Falloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs ?
La Cour de Claudius en eſclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchoit, en eut préſenté mille,
Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir.
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.
Dequoi vous plaignez vous, Madame ? On vous révére.
Ainſi que par Céſar, on jure par ſa Mere.
L'Empereur, il eſt vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'Empire, & groſſir votre Cour.
Mais le doit-il, Madame ? Et ſa reconnoiſſance
Ne peut-elle éclater que dans ſa dépendance ?
Toûjours humble, toûjours le timide Néron
N'oſe-t-il être Auguſte, & Céſar que de nom ?
Vous le dirai-je enfin ? Rome le juſtifie.
Rome, à trois affranchis ſi long-tems aſſervie,
A peine reſpirant du joug qu'elle a porté,
Du regne de Néron compte ſa liberté.
Que dis-je ? La Vertu ſemble même renaître.
Tout l'Empire n'eſt plus la dépouille d'un Maître.
Le Peuple au champ de Mars nomme ſes Magiſtrats.
Céſar nomme les Chefs ſur la foi des ſoldats.

Thraſéas au Sénat, Corbulon dans l'Armée,
Sont encore innocens, malgré leur renommée.
Les Deſerts autrefois peuplés de Sénateurs,
Ne ſont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que Céſar continue à nous croire,
Pourvu que nos Conſeils ne tendent qu'à ſa gloire?
Pourvu que dans le cours d'un regne floriſſant,
Rome ſoit toûjours libre, & Céſar tout puiſſant?
Mais, Madame, Néron ſuffit pour ſe conduire.
J'obéis, ſans prétendre à l'honneur de l'inſtruire.
Sur ſes Ayeux ſans doute il n'a qu'à ſe régler;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à ſe reſſembler:
Heureux, ſi ſes vertus l'une à l'autre enchainées,
Ramenent tous les ans ſes premieres années!

AGRIPPINE.

Ainſi, ſur l'avenir n'oſant vous aſſurer,
Vous croyez que, ſans vous, Néron va s'égarer.
Mais vous, qui, juſqu'ici, content de votre ouvrage,
Venez de ſes vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoi, devenu raviſſeur,
Néron de Silanus fait enlever la ſœur.
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le ſang de mes Ayeux, qui brille dans Junie?
De quoi l'accuſe-t-il? Et par quel attentat
Devient elle en un jour criminelle d'Etat?
Elle, qui ſans orgueil juſqu'alors élevée,
N'auroit point vu Néron, s'il ne l'eut enlevée,
Et qui même auroit mis au rang de ſes bienfaits
L'heureuſe liberté de ne le voir jamais.

BURRHUS.

Je ſçai que d'aucun crime elle n'eſt ſoupçonnée;
Mais juſqu'ici Céſar ne l'a point condamnée,

Madame. Aucun objet ne bleſſe ici ſes yeux.
Elle eſt dans un Palais tout plein de ſes Ayeux.
Vous ſçavez que les droits qu'elle porte avec elle,
Peuvent de ſon Epoux faire un Prince rebelle ;
Que le ſang de Céſar ne ſe doit allier
Qu'à ceux à qui Céſar le veut bien confier ;
Et vous-même avouerez qu'il ne ſeroit pas juſte
Qu'on diſpoſat ſans lui de la Niece d'Auguſte.

AGRIPPINE.

Je vous entens. Néron m'apprend par votre voix
Qu'envain Britannicus s'aſſure ſur mon choix.
Envain, pour détourner ſes yeux de ſa miſere,
J'ai flatté ſon amour d'un hymen qu'il eſpére,
A ma confuſion Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par de-là ſon pouvoir.
Rome de ma faveur eſt trop préoccupée,
Il veut, par cet affront, qu'elle ſoit détrompée ;
Et que tout l'Univers apprenne avec terreur,
A ne confondre plus mon Fils & l'Empereur.
Il le peut. Toutefois j'oſe encore lui dire
Qu'il doit avant ce coup, affermir ſon Empire ;
Et qu'en me réduiſant à la néceſſité
D'éprouver contre lui ma foible autorité ;
Il expoſe la ſienne, & que dans la balance,
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne penſe.

BURRHUS.

Quoi, Madame ? Toûjours ſoupçonner ſon reſpect ?
Ne peut-il faire un pas qu'il ne vous ſoit ſuſpect ?
L'Empereur vous croit-il du parti de Junie ?
Avec Britannicus vous croit-il réunie ?

Quoi! de vos ennemis devenez-vous l'appui
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toûjours prête à partager l'Empire?
Vous craindrez-vous sans cesse? & vos embrassemens
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissemens?
Ah! quittez d'un censeur la triste diligence.
D'une Mere facile affectez l'indulgence.
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater;
Et n'avertissez point la Cour de vous quitter.

AGRIPPINE.

Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine,
Lorsque Néron lui même annonce ma ruine?
Lorsque de sa présence il semble me bannir?
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste, & toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voici Britannicus. Je lui cede ma place.
Je vous laisse écouter, & plaindre sa disgrace;
Et, peut-être, Madame, en accuser les soins
De ceux que l'Empereur a consultés le moins.

SCENE III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

AH, Prince! Où courez-vous? Quelle ardeur inquiete
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette?
Que venez-vous chercher?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche? Ah, Dieux!
Tout ce que j'ai perdu, Madame, eſt en ces lieux.
De mille affreux Soldats Junie environnée
S'eſt vue en ce Palais indignement traînée.
Hélas! de quelle horreur ſes timides eſprits
A ce nouveau ſpectacle auront été ſurpris!
Enfin on me l'enleve. Une loi trop ſévere
Va ſéparer deux cœurs qu'aſſembloit leur miſere.
Sans doute on ne veut pas que mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il ſuffit. Comme vous je reſſens vos injures;
Mes plaintes ont déjà précedé vos murmures.
Mais je ne prétens pas qu'un impuiſſant courroux
Dégage ma parole, & m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas où je vais vous attendre.

SCENE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

LA croirai-je, Narciſſe? Et dois-je, ſur ſa foi,
La prendre pour arbitre entre ſon fils & moi?
Qu'en dis-tu? N'eſt-ce pas cette même Agrippine,
Que mon Pere épouſa jadis pour ma ruine;
Et qui, ſi je t'en crois, a de ſes derniers jours,
Trop lents pour ſes deſſeins précipité le cours?

NARCISSE.

N'importe. Elle ſe ſent comme vous outragée.
A vous donner Junie elle s'eſt engagée.
Uniſſez vos chagrins, liez vos intérêts.
Ce Palais retentit envain de vos regrets.
Tandis qu'on vous verra, d'une voix ſuppliante,
Semer ici la plainte, & non pas l'épouvante;
Que vos reſſentimens ſe perdront en diſcours,
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toûjours.

BRITANNICUS.

Ah, Narciſſe! Tu ſçais ſi de la ſervitude
Je prétens faire encore une longue habitude.
Tu ſçais ſi pour jamais de ma chûte étonné,
Je renonce à l'Empire, où j'étois deſtiné.
Mais je ſuis ſeul encor. Les amis de mon Pere
Sont autant d'inconnus que glace ma miſere:
Et ma jeuneſſe même écarte loin de moi

Tous ceux qui dans le cœur me réſervent leur foi.
Pour moi, depuis un an, qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon ſort la triſte connoiſſance,
Que vois-je autour de moi, que des amis vendus,
Qui ſont de tous mes pas les témoins aſſidus?
Qui, choiſis par Néron pour ce commerce infame,
Trafiquent avec lui des ſecrets de mon ame?
Quoiqu'il en ſoit, Narciſſe, on me vend tous les jours;
Il prévoit mes deſſeins, il entend mes diſcours.
Comme toi, dans mon cœur il ſçait ce qui ſe paſſe.
Que t'en ſemble, Narciſſe?

NARCISSE.

Ah! quelle ame aſſez baſſe...
C'eſt à vous de choiſir des confidens diſcrets,
Seigneur; & de ne pas prodiguer vos ſecrets.

BRITANNICUS.

Narciſſe, tu dis vrai. Mais cette défiance
Eſt toûjours d'un grand cœur la derniere ſcience;
On le trompe long-tems. Mais enfin, je te croi,
Où plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon Pere, il m'en ſouvient, m'aſſura de ton zele;
Seul de ſes affranchis tu m'es toûjours fidele;
Tes yeux ſur ma conduite inceſſamment ouverts,
M'ont ſauvé juſqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc voir ſi le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos Amis excité le courage.
Examine leurs yeux; obſerve leurs diſcours;
Vois ſi j'en puis attendre un fidele ſecours.
Sur-tout, dans ce Palais remarque avec adreſſe,
Avec quel ſoin Néron fait garder la Princeſſe.
Sçache ſi du péril ſes beaux yeux ſont remis,

Et ſi ſon entretien m'eſt encore permis.
Cependant de Néron je vais trouver la Mere
Chez Pallas, comme toi, l'affranchi de mon Pere.
Je vais la voir, l'aigrir, la ſuivre, & s'il ſe peut,
M'engager ſous ſon nom plus loin qu'elle ne veut.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NERON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.

NERON.

N'En doutez point, Burrhus, malgré ſes injuſtices,
C'eſt ma Mere, & je veux ignorer ſes caprices.
Mais je ne prétens plus ignorer ni ſouffrir
Le Miniſtre inſolent qui les oſe nourrir.
Pallas de ſes conſeils empoiſonne ma Mere;
Il ſéduit, chaque jour, Britannicus mon Frere,
Ils l'écoutent lui ſeul; & qui ſuivroit leurs pas
Les trouveroit peut-être aſſemblés chez Pallas.
C'en eſt trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la derniere fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte:
Je le veux, je l'ordonne; & que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome, ou dans ma Cour.
Allez, cet ordre importe au ſalut de l'Empire.
(aux Gardes.)
Vous, Narciſſe, approchez. Et vous qu'on ſe retire.

SCENE II.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

GRaces aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.
Vos Ennemis, déchûs de leur vaine espérance,
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je? Vous même inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paroissez consterné.
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards errans à l'aventure?
Tout vous rit. La Fortune obéit à vos vœux.

NERON.

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE.

Vous?

NERON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie.
J'aime, que dis-je, aimer? j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez?

NERON.

Excité d'un desir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au Ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brilloient au travers des flambeaux & des armes;

Belle, ſans ornement, dans le ſimple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil.
Que veux-tu ? Je ne ſçai ſi cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris & le ſilence,
Et le farouche aſpect de ſes fiers raviſſeurs,
Relevoient de ſes yeux les timides douceurs.
Quoiqu'il en ſoit, ravi d'une ſi belle vue,
J'ai voulu lui parler, & ma voix s'eſt perdue;
Immobile, ſaiſi d'un long étonnement,
Je l'ai laiſſé paſſer dans ſon appartement.
J'ai paſſé dans le mien. C'eſt-là que ſolitaire,
De ſon image envain j'ai voulu me diſtraire.
Trop préſente à mes yeux je croyois lui parler.
J'aimois juſqu'à ſes pleurs que je faiſois couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandois grace.
J'employois les ſoupirs, & même la menace.
Voilà comme occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux ſans ſe fermer ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image.
Elle m'eſt apparue avec trop d'avantage,
Narciſſe, qu'en dis-tu?

NARCISSE.

Quoi, Seigneur, croira-t-on
Qu'elle ait pu ſi long-tems ſe cacher à Néron ?

NERON.

Tu le ſçais bien, Narciſſe. Et ſoit que ſa colere
M'imputat le malheur qui lui ravit ſon Frere,
Soit que ſon cœur jaloux d'une auſtere fierté,
Enviat à nos yeux ſa naiſſante beauté;
Fidelle à ſa douleur, & dans l'ombre enfermée,
Elle ſe déroboit même à ſa renommée;

Et c'eſt cette vertu ſi nouvelle à la Cour,
Dont la perſévérance irrite mon amour.
Quoi, Narciſſe? Tandis qu'il n'eſt point de Romaine
Que mon amour n'honore & ne rende plus vaine,
Qui, dès qu'à ſes regards elle oſe ſe fier,
Sur le cœur de Céſar ne les vienne eſſayer;
Seule, dans ſon Palais, la modeſte Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie;
Fuit, & ne daigne pas peut-être s'informer
Si Céſar eſt aimable, ou bien s'il ſçait aimer.
Dis-moi, Britannicus l'aime-t-il?

NARCISSE.

Quoi? s'il l'aime, Seigneur!

NERON.

Si jeune encor, ſe connoît-il lui même?
D'un regard enchanteur connoît-il le poiſon?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toûjours n'attend pas la raiſon.
N'en doutez point, il l'aime. Inſtruits par tant de charmes,
Ses yeux ſont déjà faits à l'uſage des larmes.
A ſes moindres deſirs il ſçait s'accommoder;
Et peut-être déjà ſçait-il perſuader.

NERON.

Que dis-tu? ſur ſon cœur auroit-il quelque empire?

NARCISSE.

Je ne ſçai. Mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachoit à vos yeux;

D'une Cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur & de ſa ſervitude;
Entre l'impatience & la crainte flottant;
Il alloit voir Junie, & revenoit content.

NERON.

D'autant plus malheureux qu'il aura ſçu lui plaire,
Narciſſe; il doit plutôt ſouhaiter ſa colere.
Néron impunément ne ſera pas jaloux.

NARCISSE.

Vous? Et de quoi, Seigneur, vous inquiétez-vous?
Junie a pu le plaindre & partager ſes peines,
Elle n'a vu couler de larmes que les ſiennes.
Mais aujourd'hui, Seigneur, que ſes yeux deſſillés,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les Rois ſans diadême,
Inconnus dans la foule, & ſon Amant lui-même,
Attachés ſur vos yeux, s'honorer d'un regard
Que vous aurez ſur eux fait tomber au hazard;
Quand elle vous verra, de ce dégré de gloire,
Venir en ſoupirant, avouer ſa victoire:
Maitre, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé,
Commandez qu'on vous aime, & vous ſerez aimé.

NERON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête!
Que d'importunités!

NARCISSE.

Quoi donc? Qui vous arrête,
Seigneur?

NERON.

Tout. Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénéque, Rome entiere, & trois ans de vertus.

Non que pour Octavie un reſte de tendreſſe
M'attache à ſon hymen, & plaigne ſa jeuneſſe.
Mes yeux depuis long-tems fatigués de ſes ſoins,
Rarement de ſes pleurs daignent être témoins.
Trop heureux ſi bien-tôt la faveur d'un divorce
Me ſoulageoit d'un joug qu'on m'impoſe par force
Le Ciel même en ſecret ſemble le condamner.
Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner
Les Dieux ne montrent point que ſa vertu les touche.
D'aucun gage, Narciſſe, ils n'honorent ſa couche:
L'Empire vainement demande un héritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, Seigneur, à la répudier?
L'Empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguſte votre ayeul ſoupiroit pour Livie;
Par un double divorce ils s'unirent tous deux,
Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.
Tibere, que l'hymen plaça dans ſa famille,
Oſa bien à ſes yeux répudier ſa Fille.
Vous ſeul, juſques ici contraire à vos deſirs,
N'oſez par un divorce aſſurer vos plaiſirs.

NERON.

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine?
Mon amour inquiet déjà ſe l'imagine,
Qui m'amene Octavie, & d'un œil enflammé,
Atteſte les ſaints droits d'un nœud qu'elle a formé,
Et portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingratitudes.
De quel front ſoutenir ce fâcheux entretien?

NARCISSE.

N'êtes-vous pas, Seigneur, votre Maître & le ſien?

Vous verrons-nous toûjours trembler ſous ſa tutelle ?
Vivez, regnez pour vous. C'eſt trop regner pour elle.
Craignez-vous? Mais, Seigneur, vous ne la craignez pas.
Vous venez de bannir le ſuperbe Pallas,
Pallas, dont vous ſçavez qu'elle ſoutient l'audace.

NERON.

Eloigné de ſes yeux j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conſeils, j'oſe les approuver.
Je m'excite contr'elle, & tâche à la braver.
Mais je t'expoſe ici mon ame toute nue;
Si-tôt que mon malheur me ramene à ſa vue,
Soit que je n'oſe encor démentir le pouvoir
De ces yeux, où j'ai lu ſi long-temps mon devoir;
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidelle,
Lui ſoumette en ſecret tout ce que je tiens d'elle;
Mais enfin mes efforts ne me ſervent de rien,
Mon génie étonné tremble devant le ſien.
Et c'eſt pour m'affranchir de cette dépendance,
Que je la fuis par-tout, que même je l'offenſe;
Et que de temps en temps j'irrite ſes ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête trop. Retire-toi, Narciſſe.
Britannicus pourroit t'accuſer d'artifice.

NARCISSE.

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foi.
Par ſon ordre, Seigneur, il croit que je vous voi,
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
Et veut de vos ſecrets être inſtruit par ma bouche.
Impatient ſur tout de revoir ſes amours,

Il attend de mes ſoins ce fidele ſecours.

NERON.

J'y conſens; porte-lui cette douce nouvelle.
Il la verra.

NARCISSE.

Seigneur, banniſſez-le loin d'elle.

NERON.

J'ai mes raiſons, Narciſſe, & tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaiſir de la voir.
Cependant vante-lui ton heureux ſtratagême;
Dis-lui qu'en ſa faveur on me trompe moi-même,
Qu'il la voit ſans mon ordre. On ouvre, la voici.
Va retrouver ton Maître, & l'amener ici.

SCENE III.

NERON, JUNIE.

NERON.

VOus vous troublez, Madame, & changez de viſage;
Liſez vous dans mes yeux quelque triſte préſage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiſer mon erreur.
J'allois voir Octavie, & non pas l'Empereur.

NERON.

Je le ſçai bien, Madame, & n'ai pu ſans envie,
Apprendre vos bontés pour l'heureuſe Octavie.

JUNIE.

Vous, Seigneur?

NERON.

Penſez-vous, Madame, qu'en ces lieux,
Seule, pour vous connoître, Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore?
A qui demanderai-je un crime que j'ignore?
Vous qui le puniſſez, vous ne l'ignorez pas.
De grace, apprenez-moi, Seigneur, mes attentats.

NERON.

Quoi, Madame? Eſt-ce donc une légere offenſe
De m'avoir ſi long-temps caché votre préſence?
Ces tréſors dont le Ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les enſevelir?
L'heureux Britannicus verra-t-il ſans allarmes
Croître, loin de nos yeux, ſon amour & vos charmes?
Pourquoi de cette gloire exclus juſqu'à ce jour,
M'avez-vous ſans pitié relégué dans ma Cour?
On dit plus: Vous ſouffrez ſans en être offenſée,
Qu'il vous oſe, Madame, expliquer ſa penſée;
Car je ne croirai point que ſans me conſulter,
La ſévere Junie ait voulu le flatter:
Ni qu'elle ait conſenti d'aimer & d'être aimée,
Sans que j'en ſois inſtruit que par la renommée.

JUNIE.

Je ne vous nierai point, Seigneur, que ſes ſoupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ſes deſirs.
Il n'a point détourné ſes regards d'une fille,
Seul reſte du débris d'une illuſtre famille.
Peut-être il ſe ſouvient qu'en un temps plus heureux,

Son Pere me nomma pour l'objet de ſes vœux.
Il m'aime. Il obéit à l'Empereur ſon pere.
Et j'oſe dire encore, à vous, à votre mere :
Vos deſirs ſont toûjours ſi conformes aux ſiens ...

NERON.

Ma mere a ſes deſſeins, Madame, & j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude & d'Agrippine ;
Ce n'eſt point par leur choix que je me détermine.
C'eſt à moi ſeul, Madame, à répondre de vous ;
Et je veux de ma main vous choiſir un époux.

JUNIE.

Ah! Seigneur, ſongez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Céſars auteurs de ma naiſſance ?

NERON.

Non, Madame, l'époux dont je vous entretiens,
Peut ſans honte, aſſembler vos aïeux & les ſiens.
Vous pouvez, ſans rougir, conſentir à ſa flamme,

JUNIE.

Et quel eſt donc, Seigneur, cet époux?

NERON.

Moi, Madame.

JUNIE.

Vous ?

NERON.

Je vous nommerois, Madame, un autre nom,
Si j'en ſçavois quelque autre au-deſſus de Néron.
Oui, pour vous faire un choix où vous puiſſiez ſouſcrire,
J'ai parcouru des yeux la Cour, Rome & l'Empire.

Plus j'ai cherché, Madame, & plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce tréſor ;
Plus je vois que Céſar, digne ſeul de vous plaire,
En doit être lui ſeul l'heureux dépoſitaire ;
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'Empire des Humains.
Vous-même conſultez vos premieres années.
Claudius à ſon fils les avoit deſtinées,
Mais c'étoit en un temps, où de l'Empire entier
Il croyoit quelque jour le nommer l'héritier.
Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'eſt à vous de paſſer du côté de l'Empire.
Envain de ce préſent ils m'auroient honoré,
Si votre cœur devoit en être ſéparé ;
Si tant de ſoins ne ſont adoucis par vos charmes,
Si, tandis que je donne aux veilles, aux allarmes,
Des jours toûjours à plaindre, & toûjours enviés,
Je ne vais quelquefois reſpirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne faſſe point d'ombrage ;
Rome auſſi bien que moi, vous donne ſon ſuffrage,
Répudie Octavie, & me fait dénouer
Un hymen que le Ciel ne veut point avouer.
Songez-y donc, Madame, & peſez en vous-même
Ce choix digne des ſoins d'un Prince qui vous aime ;
Digne de vos beaux yeux trop long-temps captivés,
Digne de l'Univers à qui vous vous devez.

JUNIE.

Seigneur, avec raiſon je demeure étonnée.

Je me vois dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux:
Et lorſqu'avec frayeur je parois à vos yeux,
Que ſur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez, tout d'un coup, la place d'Octavie.
J'oſe dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'horreur, ni cette dignité.
Et pouvez-vous, Seigneur, ſouhaiter qu'une fille
Qui vit, preſqu'en naiſſant, éteindre ſa famille;
Qui, dans l'obſcurité nourriſſant ſa douleur,
S'eſt fait une vertu conforme à ſon malheur;
Paſſe ſubitement, de cette nuit profonde,
Dans un rang qui l'expoſe aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ai pu de loin ſoutenir la clarté;
Et dont une autre enfin remplit la Majeſté?

NERON.

Je vous ai déjà dit que je la répudie:
Ayez moins de frayeur, ou moins de modeſtie.
N'accuſez point ici mon choix d'aveuglement.
Je vous réponds de vous, conſentez ſeulement.
Du ſang dont vous ſortez rappellez la mémoire:
Et ne préférez point à la ſolide gloire
Des honneurs dont Céſar prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus, ſujette au repentir.

JUNIE.

Le Ciel connoît, Seigneur, le fond de ma penſée;
Je ne me flatte point d'une gloire inſenſée:
Je ſçai de vos préſens meſurer la grandeur.
Mais, plus ce rang ſur moi répandroit de ſplendeur,
Plus il me feroit honte, & mettroit en lumiere

Le crime d'en avoir dépouillé l'héritiere.

NERON.

C'eſt de ſes intérêts prendre beaucoup de ſoin,
Madame, & l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, & laiſſons le myſtere.
La Sœur vous touche ici beaucoup moins que le Frere,
Et pour Britannicus ...

JUNIE.

Il a ſçu me toucher,
Seigneur, & je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette ſincérité ſans doute eſt peu diſcrette;
Mais toûjours de mon cœur ma bouche eſt l'interprête.
Abſente de la Cour je n'ai pas dû penſer,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallut m'exercer.
J'aime Britannicus. Je lui fus deſtinée,
Quand l'Empire devoit ſuivre ſon hyménée.
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, ſon Palais deſerté,
La fuite d'une Cour que ſa chûte a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conſpire à vos déſirs;
Vos jours toûjours ſereins coulent dans les plaiſirs,
L'Empire en eſt pour vous l'inépuiſable ſource:
Ou ſi quelque chagrin en interrompt la courſe,
Tout l'Univers, ſoigneux de les entretenir,
S'empreſſe à l'effacer de votre ſouvenir.
Britannicus eſt ſeul. Quelque ennui qui le preſſe,
Il ne voit, dans ſon ſort, que moi qui s'intéreſſe;
Et n'a pour tout plaiſir, Seigneur, que quelques pleurs

Qui lui ſont quelquefois oublier ſes malheurs.

NERON.

Et ce ſont ces plaiſirs & ces pleurs que j'envie;
Que tout autre que lui me paieroit de ſa vie.
Mais je garde à ce Prince un traitement plus doux.
Madame, il va bien-tôt paroître devant vous.

JUNIE.

Ah, Seigneur! vos vertus m'ont toûjours raſſurée.

NERON.

Je pouvois de ces lieux lui défendre l'entrée;
Mais, Madame, je veux prévenir le danger
Où ſon reſſentiment le pourroit engager.
Je ne veux point le perdre. Il vaut mieux que lui-même
Entende ſon arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ſes jours vous ſont chers, éloignez-le de vous,
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De ſon banniſſement prenez ſur vous l'offenſe,
Et ſoit par vos diſcours, ſoit par votre ſilence;
Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ſes vœux & ſon eſpoir.

JUNIE.

Moi! Que je lui prononce un arrêt ſi ſévere!
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même juſques-là je pourrois me trahir,
Mes yeux lui défendront, Seigneur, de m'obéir.

NERON.

Caché près de ces lieux je vous verrai, Madame.
Renfermez votre amour dans le fond de votre ame;
Vous n'aurez point pour moi de langages ſecrets:
J'entendrai des regards que vous croirez muets;

Et ſa perte ſera l'infaillible ſalaire
D'un geſte ou d'un ſoupir échappé pour lui plaire.

JUNIE.

Hélas! ſi j'oſe encor former quelques ſouhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais.

SCENE IV.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

BRitannicus, Seigneur, demande la Princeſſe;
Il approche.

NERON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah! Seigneur!

NERON.

Je vous laiſſe.
Sa fortune dépend de vous plus que de moi.
Madame, en le voyant, ſongez que je vous voi.

SCENE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

AH, cher Narciſſe! cours au devant de ton Maître.
Dis-lui... Je ſuis perdue, & je le vois paroître.

SCENE VI.

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

MAdame, quel bonheur me rapproche de vous?
Quoi! je puis donc jouir d'un entretien ſi doux?
Mais, parmi ce plaiſir, quel chagrin vous dévore?
Hélas! puis-je eſpérer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours?
Quelle nuit! Quel réveil! Vos pleurs, votre préſence,
N'ont point de ces cruels déſarmé l'inſolence?
Que faiſoit votre amant? Quel démon envieux
M'a refuſé l'honneur de mourir à vos yeux?
Hélas! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous, en ſecret, adreſſé quelque plainte?
Ma Princeſſe, avez-vous daigné me ſouhaiter?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?
Vous ne m'en dites rien? Quel accueil! Quelle glace!
Eſt-ce ainſi que vos yeux conſolent ma diſgrace?
Parlez. Nous ſommes ſeuls. Notre ennemi trompé,
Tandis que je vous parle, eſt ailleurs occupé.
Ménageons les momens de cette heureuſe abſence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de ſa puiſſance.
Ces murs mêmes, Seigneur, peuvent avoir des yeux;
Et jamais l'Empereur n'eſt abſent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, Madame, êtes-vous ſi craintive?
Quoi, déjà votre amour ſouffre qu'on le captive?
Qu'eſt devenu ce cœur, qui me juroit toûjours
De faire à Néron même envier nos amours?
Mais banniſſez, Madame, une inutile crainte.
La foi dans tous les cœurs n'eſt pas encore éteinte.
Chacun ſemble des yeux approuver mon courroux;
La mere de Néron ſe déclare pour nous.
Rome, de ſa conduite elle même offenſée...

JUNIE.

Ah, Seigneur! vous parlez contre votre penſée.
Vous-même vous m'avez avoué mille fois,
Que Rome le louoit d'une commune voix:
Toûjours à ſa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute, la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce diſcours me ſurprend, il le faut avouer.
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.
Quoi? pour vous confier la douleur qui m'accable,
A peine je dérobe un moment favorable;
Et ce moment ſi cher, Madame, eſt conſumé
A louer l'ennemi dont je ſuis opprimé!
Qui vous rend à vous-même en un jour ſi contraire?
Quoi? même vos regards ont appris à ſe taire?

Que vois-je ? vous craignez de rencontrer mes yeux ?
Néron vous plairoit-il ? vous ſerois-je odieux ?
Ah ! ſi je le croyois... Au nom des Dieux, Madame,
Eclairciſſez le trouble où vous jettez mon ame,
Parlez, ne ſuis-je plus dans votre ſouvenir ?

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narciſſe, à quoi dois-je m'attendre !

SCENE VII.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NERON.

MAdame...

JUNIE.

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.
Vous êtes obéi. Laiſſez couler du moins
Des larmes dont ſes yeux ne ſeront pas témoins.

SCENE VIII.

NERON, NARCISSE.

NERON.

HE bien ? de leur amour tu vois la violence,
Narciſſe, elle a paru juſques dans ſon ſilence.
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer,
Mais je mettrai ma joie à le déſeſpérer.
Je me fais de ſa peine une image charmante;
Et je l'ai vu douter du cœur de ſon amante.
Je la ſuis. Mon rival t'attend pour éclater.
Par de nouveaux ſoupçons, va, cours le tourmenter,
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fais lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE *ſeul.*

La Fortune t'appelle une ſeconde fois,
Narciſſe, voudrois-tu réſiſter à ſa voix?
Suivons juſques au bout ſes ordres favorables;
Et pour nous rendre heureux, perdons les miſérables.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

PAllas obéira, Seigneur.

NERON.

Et de quel œil
Ma Mere a-t-elle vu confondre ſon orgueil?

BURRHUS.

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe ;
Qu'en reproches bien-tôt ſa douleur ne s'échappe.
Ses tranſports, dès long-temps, commencent d'éclater ;
A d'inutiles cris puiſſent-ils s'arrêter!

NERON.

Quoi! de quelque deſſein la croyez-vous capable?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, eſt toûjours redoutable.
Rome, & tous vos Soldats révérent ſes ayeux;
Germanicus ſon Pere eſt préſent à leurs yeux.
Elle ſçait ſon pouvoir, vous ſçavez ſon courage ;
Et ce qui me la fait redouter davantage,
C'eſt que vous appuyez vous-même ſon courroux,
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NERON.

Moi, Burrhus ?

BURRHUS.

Cet amour, Seigneur, qui vous poſſéde...

NERON.

Je vous entens, Burrhus, le mal eſt ſans remede.
Mon cœur s'en eſt plus dit que vous ne m'en direz;
Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez,
Seigneur, & ſatisfait de quelque réſiſtance,
Vous redoutez un mal foible dans ſa naiſſance.
Mais ſi dans ſon devoir votre cœur affermi
Vouloit ne point s'entendre avec ſon ennemi ;
Si de vos premiers ans vous conſultiez la gloire;
Si vous daigniez, Seigneur, rappeller la mémoire
Des vertus d'Octavie, indignes de ce prix,
Et de ſon chaſte amour vainqueur de vos mépris ;
Sur-tout, ſi de Junie évitant la préſence,
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'abſence,
Croyez-moi, quelque amour qui ſemble vous charmer,
On n'aime point, Seigneur, ſi l'on ne veut aimer.

NERON.

Je vous croirai, Burrhus, lorſque dans les allarmes,
Il faudra ſoutenir la gloire de nos armes ;
Ou lorſque plus tranquille, aſſis dans le Sénat,
Il faudra décider du deſtin de l'Etat ;
Je m'en repoſerai ſur votre expérience.

Mais, croyez-moi, l'amour eſt une autre ſcience,
Burrhus, & je ferois quelque difficulté
D'abaiſſer juſques-là votre ſévérité.
Adieu. Je ſouffre trop éloigné de Junie.

SCENE II.

BURRHUS *ſeul.*

ENfin, Burrhus, Néron découvre ſon génie.
Cette férocité que tu croyois fléchir,
De tes foibles liens eſt prête à s'affranchir.
En quels excès peut-être elle va ſe répandre!
O Dieux! en ce malheur quel conſeil dois-je prendre?
Sénéque, dont les ſoins me devroient ſoulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Mais quoi? Si d'Agrippine excitant la tendreſſe,
Je pouvois... La voici, mon bonheur me l'adreſſe.

SCENE III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE.

HE bien, je me trompois, Burrhus, dans mes ſoupçons!
Et vous vous ſignalez par d'illuſtres leçons.
On exile Pallas, dont le crime, peut-être,

Eſt d'avoir à l'Empire élevé votre Maître.
Vous le ſçavez trop bien. Jamais ſans ſes avis,
Claude qu'il gouvernoit n'eut adopté mon fils.
Que dis-je ? A ſon épouſe on donne une rivale,
On affranchit Néron de la foi conjugale :
Digne emploi d'un Miniſtre, ennemi des flatteurs,
Choiſi pour mettre un frein à ſes jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même, & nourrir dans ſon ame
Le mépris de ſa Mere, & l'oubli de ſa femme!

BURRHUS.

Madame, juſqu'ici c'eſt trop tôt m'accuſer.
L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puiſſe excuſer.
N'imputez qu'à Pallas un exil néceſſaire.
Son orgueil dès long-temps exigeoit ce ſalaire,
Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la Cour demandoit en ſecret.
Le reſte eſt un malheur qui n'eſt point ſans reſſource.
Des larmes d'Octavie on peut tarir la ſource :
Mais calmez vos tranſports. Par un chemin plus doux
Vous lui pourrez plutôt ramener ſon époux.
Les menaces, les cris le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah! l'on s'efforce envain de me fermer la bouche.
Je vois que mon ſilence irrite vos dédains,
Et c'eſt trop reſpecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine,
Le Ciel m'en laiſſe aſſez pour venger ma ruine.
Le Fils de Claudius commence à reſſentir
Des crimes, dont je n'ai que le ſeul repentir.
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'Armée
Plaindre

Plaindre aux yeux des Soldats ſon enfance opprimée,
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra d'un côté le Fils d'un Empereur,
Redemandant la foi jurée à ſa famille,
Et de Germanicus on entendra la Fille;
De l'autre l'on verra le Fils d'Enobarbus,
Appuyé de Sénéque, & du Tribun Burrhus,
Qui tous deux de l'exil rappellés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité ſuprême.
De nos crimes communs je veux qu'on ſoit inſtruit,
On ſçaura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre ſa puiſſançe & la vôtre odieuſes,
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuſes.
Je confeſſerai tout, exils, aſſaſſinats,
Poiſon même...

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas.
Ils ſçauront recuſer l'injuſte ſtratagême
D'un témoin irrité qui s'accuſe lui-même.
Pour moi qui le premier ſecondai vos deſſeins,
Qui fis même jurer l'Armée entre ſes mains,
Je ne me repens point de ce zele ſincere:
Madame, c'eſt un fils qui ſuccéde à ſon pere.
En adoptant Néron, Claudius par ſon choix,
De ſon fils & du vôtre a confondu les droits.
Rome l'a pu choiſir. Ainſi, ſans être injuſte,
Elle choiſit Tibere adopté par Auguſte;
Et le jeune Agrippa de ſon ſang deſcendu,
Se vit exclus du rang vainement prétendu.
Sur tant de fondemens ſa puiſſance établie,

Par vous-même aujourd'hui ne peut être affoiblie;
Et s'il m'écoute encor, Madame, ſa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais pourſuivre mon ouvrage.

SCENE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

DAns quel emportement la douleur vous engage!
Madame! l'Empereur puiſſe-t-il l'ignorer!

AGRIPPINE.

Ah! lui-même à mes yeux puiſſe-t-il ſe montrer!

ALBINE.

Madame, au nom des Dieux, cachez votre colere.
Quoi, pour les intérêts de la ſœur ou du frere,
Faut-il ſacrifier le repos de vos jours?
Contraindrez-vous Céſar juſques dans ſes amours?

AGRIPPINE.

Quoi, tu ne vois donc pas juſqu'où l'on me ravale,
Albine! C'eſt à moi qu'on donne une rivale.
Bientôt, ſi je ne romps ce funeſte lien,
Ma place eſt occupée, & je ne ſuis plus rien.
Juſqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,
Inutile à la Cour, en étoit ignorée.
Les graces, les honneurs par moi ſeule verſés.

M'attiroient des mortels les vœux intéreſſés.
Une autre de Céſar a ſurpris la tendreſſe ;
Elle aura le pouvoir d'épouſe & de maîtreſſe:
Le fruit de tant de ſoins, la pompe des Céſars,
Tout deviendra le prix d'un ſeul de ſes regards.
Que dis-je ? L'on m'évite, & déjà délaiſſée...
Ah ! je ne puis, Albine, en ſouffrir la penſée.
Quand je devrois du Ciel hâter l'arrêt fatal,
Néron, l'ingrat Néron... Mais voici ſon rival.

SCENE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

NOs ennemis communs ne ſont pas invincibles,
Madame, nos malheurs trouvent des cœurs ſenſibles.
Vos amis & les miens juſqu'alors ſi ſecrets,
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animés du courroux qu'allume l'injuſtice,
Viennent de confier leur douleur à Narciſſe.
Néron n'eſt pas encor tranquille poſſeſſeur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma ſœur.
Si vous êtes toûjours ſenſible à ſon injure,
On peut dans ſon devoir ramener le parjure,
La moitié du Sénat s'intéreſſe pour nous.

Sylla, Piſon, Plautus...

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous!
Sylla, Piſon, Plautus! Les Chefs de la Nobleſſe!

BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce diſcours vous bleſſe,
Et que votre courroux tremblant, irréſolu,
Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu..
Non, vous avez trop bien établi ma diſgrace;
D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace:
Il ne m'en reſte plus, & vos ſoins trop prudens
Les ont tous écartés, ou ſéduits dès long-temps.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos ſoupçons donnez moins de créance;
Notre ſalut dépend de notre intelligence.
J'ai promis, il ſuffit. Malgré vos ennemis,
Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.
Le coupable Néron fuit envain ma colere;
Tôt ou tard il faudra qu'il entende ſa mere.
J'eſſayerai tour à tour la force & la douceur;
J'irai ſemer par-tout ma crainte & ſes allarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ſes larmes.
Adieu. J'aſſiégerai Néron de toutes parts.
Vous, ſi vous m'en croyez, évitez ſes regards.

SCENE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

NE m'as-tu point flatté d'une fauſſe eſpérance ?
Puis-je ſur ton récit fonder quelque aſſurance,
Narciſſe ?

NARCISSE.

Oui. Mais, Seigneur, ce n'eſt pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce myſtere à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS.

Ce que j'attens, Narciſſe,
Hélas !

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si par ton artifice,
Je pouvois revoir...

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais, enfin,
D'un cœur moins agité j'attendrois mon deſtin.

NARCISSE.

Après tous mes diſcours vous la croyez fidelle ?

BRITANNICUS.

Non, je la crois, Narciſſe, ingrate, criminelle,
Digne de mon courroux. Mais je ſens, malgré moi,
Que je ne le crois pas autant que je le dois.
Dans ſes égaremens mon cœur opiniâtre
Lui prête des raiſons, l'excuſe, l'idolâtre.
Je voudrois vaincre enfin mon incrédulité,
Je la voudrois haïr avec tranquillité.
Et qui croira qu'un cœur ſi grand en apparence,
D'une infidelle Cour ennemi dès l'enfance,
Renonce à tant de gloire, & dès le premier jour,
Trame une perfidie inouie à la Cour?

NARCISSE.

Et qui ſçait ſi l'ingrate, en ſa longue retraite,
N'a point de l'Empereur médité la défaite?
Trop ſûre que ſes yeux ne pouvoient ſe cacher,
Peut-être elle fuyoit pour ſe faire chercher,
Pour exciter Néron par la gloire pénible
De vaincre une fierté juſqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment
Elle reçoit les vœux de ſon nouvel Amant.

BRITANNICUS.

Hé bien, Narciſſe, allons. Mais que vois je? C'eſt elle.

NARCISSE, *à part.*

Ah, Dieux! A l'Empereur portons cette nouvelle.

SCENE VII.

BRITANNICUS, JUNIE.

JUNIE.

RETirez-vous, Seigneur, & fuyez un courroux
Que ma perſévérance allume contre vous.
Néron eſt irrité. Je me ſuis échappée,
Tandis qu'à l'arrêter ſa mere eſt occupée.
Adieu. Réſervez-vous, ſans bleſſer mon amour,
Au plaiſir de me voir juſtifier un jour.
Votre image, ſans ceſſe, eſt préſente à mon ame.
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entends, Madame,
Vous voulez que ma fuite aſſure vos deſirs ;
Que je laiſſe un champ libre à vos nouveaux ſoupirs ;
Sans doute, en me voyant, une pudeur ſecrete,
Ne vous laiſſe goûter qu'une joie inquiete.
Hé bien, il faut partir.

JUNIE.

Seigneur, ſans m'imputer...

BRITANNICUS.

Ah! vous deviez du moins plus long-temps diſputer!
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune ;

Que l'éclat d'un Empire ait pu vous éblouir,
Qu'aux dépens de ma ſœur vous en vouliez jouir.
Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée,
Vous m'en ayez paru ſi long-temps détrompée;
Non, je l'avoue encor, mon cœur déſeſperé,
Contre ce ſeul malheur n'étoit point préparé.
J'ai vu ſur ma ruine élever l'injuſtice:
De mes perſécuteurs j'ai vu le Ciel complice.
Tant d'horreurs n'avoient point épuiſé ſon courroux,
Madame, il me reſtoit d'être oublié de vous.

JUNIE.

Dans un temps plus heureux, ma juſte impatience
Vous feroit repentir de votre défiance.
Mais Néron vous menace. En ce preſſant danger,
Seigneur, j'ai d'autres ſoins que de vous affliger.
Allez, raſſurez-vous, & ceſſez de vous plaindre;
Néron nous écoutoit, & m'ordonnoit de feindre.

BRITANNICUS.

Quoi? le cruel...

JUNIE.

Témoin de tout notre entretien,
D'un viſage ſévere examinoit le mien,
Prêt à faire ſur vous éclater la vengeance
D'un geſte confident de notre intelligence.

BRITANNICUS.

Néron nous écoutoit, Madame! mais hélas!
Vos yeux auroient pu feindre & ne m'abuſer pas.
Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour eſt-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage?
De quel trouble un regard pouvoit me préſerver?

Il falloit...

JUNIE.

Il falloit me taire, & vous ſauver.
Combien de fois, hélas! puiſqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de ſon déſordre alloit-il vous inſtruire!
De combien de ſoupirs interrompant le cours
Ai-je évité vos yeux que je cherchois toûjours!
Quel tourment de ſe taire, en voyant ce qu'on aime!
De l'entendre gémir, de l'affliger ſoi-même,
Lorſque par un regard on peut le conſoler!
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler!
Ah! dans ce ſouvenir, inquiete, troublée,
Je ne me ſentois pas aſſez diſſimulée.
De mon front effrayé je craignois la pâleur.
Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur.
Sans ceſſe il me ſembloit que Néron en colere,
Me venoit reprocher trop de ſoin de vous plaire.
Je craignois mon amour vainement renfermé;
Enfin, j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas! pour ſon bonheur, Seigneur, & pour le nôtre,
Il n'eſt que trop inſtruit de mon cœur & du vôtre.
Allez, encor un coup, cachez-vous à ſes yeux.
Mon cœur plus à loiſir vous éclaircira mieux.
De mille autres ſecrets j'aurois compte à vous rendre.

BRITANNICUS.

Ah! n'en voilà que trop. C'eſt trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.

Et ſçavez vous pour moi tout ce que vous quittez?
(*ſe jettant aux pieds de Junie.*)
Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche?

JUNIE.

Que faites-vous? Hélas! votre rival s'approche.

SCENE VIII.

NERON, BRITANNICUS, JUNIE.

NERON.

PRince, continuez des tranſports ſi charmans.
Je conçois vos bontés par ſes remercimens,
Madame; à vos genoux, je viens de le ſurprendre.
Mais il auroit auſſi quelque grace à me rendre,
Ce lieu le favoriſe, & je vous y retiens
Pour lui faciliter de ſi doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ſes pieds ma douleur, ou ma joie,
Par-tout où ſa bonté conſent que je la voie;
Et l'aſpect de ces lieux où vous la retenez,
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NERON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertiſſe
Qu'il faut qu'on me reſpecte, & que l'on m'obéiſſe?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vu l'un & l'autre élever,
Moi, pour vous obéir, & vous, pour me braver,
Et ne s'attendoient pas lorſqu'ils nous virent naître,

Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

NERON.

Ainſi par le deſtin nos vœux ſont traverſés:
J'obéiſſois alors, & vous obéiſſez.
Si vous n'avez appris à vous laiſſer conduire;
Vous êtes jeune encore, & l'on peut vous inſtruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en inſtruira?

NERON.

Tout l'Empire à la fois,
Rome...

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits,
Tout ce qu'a de cruel l'injuſtice & la force,
Les empriſonnemens, le rapt, & le divorce?

NERON.

Rome ne porte point ſes regards curieux
Juſques dans des ſecrets que je cache à ſes yeux.
Imitez ſon reſpect.

BRITANNICUS.

On ſçait ce qu'elle en penſe.

NERON.

Elle ſe tait du moins, imitez ſon ſilence.

BRITANNICUS

Ainſi, Néron commence à ne ſe plus forcer.

NERON.

Néron de vos diſcours commence à ſe laſſer.

BRITANNICUS.

Chacun devroit bénir le bonheur de ſon regne.

NERON.

Heureux ou malheureux, il ſuffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels ſentimens
Ne mériteront pas ſes applaudiſſemens.

NERON.

Du moins, ſi je ne ſçai le ſecret de lui plaire,
Je ſçai l'art de punir mon rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puiſſe accabler,
Sa ſeule inimitié peut me faire trembler.

NERON.

Souhaitez-la. C'eſt tout ce que je puis vous dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire eſt le ſeul où j'aſpire.

NERON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toûjours.

BRITANNICUS.

Je ne ſçais pas du moins épier ſes diſcours.
Je la laiſſe expliquer ſur tout ce qui me touche;
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NERON.

Je vous entends. Hé bien, Gardes.

JUNIE.

Que faites-vous,
C'eſt votre Frere. Hélas! c'eſt un Amant jaloux
Seigneur, mille malheurs perſécutent ſa vie.
Ah! ſon bonheur peut-il exciter votre envie?
Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux, & me dérobe aux ſiens.
Ma fuite arrêtera vos diſcordes fatales;
Seigneur, j'irai remplir le nombre des Veſtales.
Ne lui diſputez plus mes vœux infortunés,
Souffrez que les Dieux ſeuls en ſoient importunés.

NERON.

L'entrepriſe, Madame, eſt étrange & ſoudaine.
Dans ſon appartement, Gardes, qu'on la ramene.
Gardez Britannicus dans celui de ſa ſœur.

BRITANNICUS.

C'eſt ainſi que Néron ſait diſputer un cœur.

JUNIE.

Prince, ſans l'irriter, cédons à cet orage.

NERON.

Gardes, obéiſſez ſans tarder davantage.

SCENE IX.

NERON, BURRHUS, *un Garde.*

BURRHUS.

QUe vois-je? O Ciel!

NERON, *ſans voir Burrhus.*

Ainſi leurs feux ſont redoublés,
Je reconnois la main qui les a raſſemblés.
Agrippine ne s'eſt préſentée à ma vue,
Ne s'eſt dans ſes diſcours ſi long-tems étendue,
Que pour faire jouer ce reſſort odieux.
[*au Garde.*]
Qu'on ſache ſi ma mere eſt encor en ces lieux.
Burrhus, dans ce Palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de ſa Garde, on lui donne la mienne.

BURRHUS.

Quoi, Seigneur! ſans l'ouir? Une mere?

NERON.

Arrêtez.

J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez.
Mais depuis quelques jours, tout ce que je deſire
Trouve en vous un cenſeur, prêt à me contredire;
Répondez-m'en, vous dis-je, ou ſur votre refus,
D'autres me répondront, & d'elle, & de Burrhus.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

OUi, Madame, à loiſir vous pourrez vous défendre.
Céſar lui-même ici conſent de vous entendre.
Si ſon ordre au Palais vous a fait retenir,
C'eſt peut-être à deſſein de vous entretenir.
Quoi qu'il en ſoit, ſi j'oſe expliquer ma penſée,
Ne vous ſouvenez plus qu'il vous ait offenſée.
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras.
Défendez-vous, Madame, & ne l'accuſez pas.
Vous voyez, c'eſt lui ſeul que la Cour enviſage.
Quoi qu'il ſoit votre Fils, & même votre ouvrage,
Il eſt votre Empereur. Vous êtes, comme nous,
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous careſſe,
La Cour autour de vous, ou s'écarte, ou s'empreſſe

C'eſt ſon appui qu'on cherche, en cherchant votre appui.
Mais voici l'Empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laiſſe avec lui.

SCENE II.

AGRIPPINE, NERON.

AGRIPPINE, *s'aſſeyant.*

AProchez-vous, Néron, & prenez votre place.
On veut ſur vos ſoupçons que je vous ſatisfaſſe.
J'ignore de quel crime on a pu me noircir.
De tous ceux que j'ai faits, je vais vous éclaircir.
Vous regnez. Vous ſavez combien votre naiſſance,
Entre l'Empire & vous avoit mis de diſtance.
Les droits de mes Ayeux que Rome a conſacrés,
Etoient même ſans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la Mere condamnée,
Laiſſa de Claudius diſputer l'hyménée;
Parmi tant de beautés qui briguerent ſon choix,
Qui de ſes affranchis mandierent les voix,
Je ſouhaitai ſon lit, dans la ſeule penſée
De vous laiſſer au Trône où je ſerois placée.
Je fléchis mon orgueil, j'allai prier Pallas.
Son Maître, chaque jour, careſſé dans mes bras,
Prit inſenſiblement dans les yeux de ſa niece,
L'amour où je voulois amener ſa tendreſſe.
Mais ce lien du ſang qui nous joignoit tous deux,

Ecartoit Claudius d'un lit inceſtueux.
Il n'oſoit épouſer la fille de ſon frere.
Le Sénat fut ſéduit. Une loi moins ſévere
Mit Claude dans mon lit, & Rome à mes genoux.
C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.
Je vous fis ſur mes pas entrer dans ſa famille.
Je vous nommai ſon gendre, & vous donnai ſa fille.
Silanus qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua de ſon ſang ce jour infortuné.
Ce n'étoit rien encore. Euſſiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude a ſon fils dût préférer ſon gendre?
De ce même Pallas j'implorai le ſecours:
Claude vous adopta, vaincu par ſes diſcours,
Vous appella Néron; & du pouvoir ſuprême
Voulut avant le tems vous faire part lui-même.
C'eſt alors que chacun rappellant le paſſé,
Découvrit mon deſſein, déjà trop avancé;
Que de Britannicus la diſgrace future,
Des amis de ſon pere excita le murmure.
Mes promeſſes aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus ſéditieux.
Claude même, laſſé de ma plainte éternelle,
Eloigna de ſon fils tous ceux de qui le zele
Engagé dès long-temps à ſuivre ſon deſtin,
Pouvoit du Trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus. Je choiſis moi-même dans ma ſuite,
Ceux à qui je voulois qu'on livrat ſa conduite.
J'eus ſoin de vous nommer, par un contraire choix,

Des Gouverneurs que Rome honoroit de ſa voix.
Je fus ſourde à la brigue, & crus la renommée.
J'appellai de l'exil, je tirai de l'Armée,
Et ce même Sénéque, & ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors eſtimoit leurs vertus.
De Claude en même-temps épuiſant les richeſſes,
Ma main ſous votre nom répandoit ſes largeſſes.
Les ſpectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiroient les cœurs du peuple & des ſoldats,
Qui d'ailleurs réveillant leur tendreſſe premiere,
Favoriſoient en vous Germanicus mon pere.
Cependant Claudius penchoit vers ſon déclin.
Ses yeux long-temps fermés s'ouvrirent à la fin.
Il connut ſon erreur. Occupé de ſa crainte,
Il laiſſa pour ſon fils échapper quelque plainte;
Et voulut, mais trop tard, aſſembler ſes amis.
Ses Gardes, ſon Palais, ſon lit m'étoient ſoumis.
Je lui laiſſai, ſans fruit, conſumer ſa tendreſſe,
De ſes derniers ſoupirs je me rendis maîtreſſe;
Mes ſoins, en apparence, épargnant ſes douleurs,
De ſon fils en mourant, lui cacherent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de ſa mort la nouvelle trop prompte:
Et tandis que Burrhus alloit ſecrétement
De l'Armée en vos mains exiger le ſerment,
Que vous marchiez au Camp conduit ſous mes auſpices,
Dans Rome, les Autels fumoient de ſacrifices;
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité,
Du Prince déja mort demandoit la ſanté.
Enfin des Légions l'entiere obéiſſance

Ayant de votre Empire affermi la puiſſance,
On vit Claude ; & le peuple étonné de ſon ſort,
Apprit en même-temps votre regne & ſa mort.
C'eſt le ſincere aveu que je voulois vous faire.
Voilà tous mes forfaits. En voici le ſalaire.
Du fruit de tant de ſoins à peine jouiſſant,
En avez-vous ſix mois paru reconnoiſſant,
Que laſſé d'un reſpect, qui vous gênoit peut-
être,
Vous avez affecté de ne me plus connoître.
J'ai vu Burrhus, Sénéque, aigriſſant vos ſoupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre ſcience.
J'ai vu favoriſer de votre confiance,
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaiſirs flatteurs reſpectueux.
Et lorſque vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raiſon de tant d'injures,
(Seul recours d'un ingrat qui ſe voit confondu,)
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frere,
Ils ſe flattent tous deux du choix de votre mere ;
Que faites-vous ? Junie enlevée à la Cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour.
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à ſortir du lit où je l'avois placée.
Je vois Pallas banni, votre frere arrêté,
Vous attentez enfin juſqu'à ma liberté.
Burrhus oſe ſur moi porter ſes mains hardies ;
Et lorſque convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'eſt vous qui m'ordonnez de me juſtifier.

NERON.

Je me ſouviens toûjours que je vous dois l'Empire ;
Et ſans vous fatiguer du ſoin de le redire,
Votre bonté, Madame, avec tranquillité
Pouvoit ſe repoſer ſur ma fidélité ;
Auſſi-bien ces ſoupçons, ces plaintes aſſidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues,
Que jadis, j'oſe ici vous le dire entre nous,
Vous n'aviez ſous mon nom travaillé que pour vous.
Tant d'honneurs (diſoient-ils) *& tant de déférences,*
Sont-ce de ſes bienfaits de foibles récompenſes?
Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?
Eſt-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?
N'eſt-il de ſon pouvoir que le Dépoſitaire?
Non, que ſi juſques-là j'avois pu vous complaire,
Je n'euſſe pris plaiſir, Madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris ſembloient redemander.
Mais Rome veut un Maître, & non une Maîtreſſe.
Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foibleſſe.
Le Sénat chaque jour, & le peuple irrités,
De s'ouir par ma voix dicter vos volontés,
Publioient qu'en mourant, Claude avec ſa puiſſance,
M'avoit encor laiſſé ſa ſimple obéiſſance.
Vous avez vu cent fois nos Soldats en courroux,
Porter, en murmurant, leurs Aigles devant vous;
Honteux de rabaiſſer par cet indigne uſage,
Les Héros dont encore elles portent l'image.

Toute autre ſe ſeroit rendue à leurs diſcours ;
Mais ſi vous ne regnez, vous vous plaignez toûjours.
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie ;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et lorſque malgré moi, j'aſſure mon repos,
On vous voit de colere, & de haine animée.
Vous voulez préſenter mon rival à l'armée.
Déjà juſques au Camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi, le faire Empereur ? ingrat, l'avez-vous cru ?
Quel ſeroit mon deſſein ? Qu'aurois-je pu prétendre ?
Quels honneurs dans ſa Cour, quel rang pourrois-je attendre ?
Ah ! ſi ſous votre Empire on ne m'épargne pas,
Si mes accuſateurs obſervent tous mes pas ;
Si de leur Empereur ils pourſuivent la mere,
Que ferois-je au milieu d'une Cour étrangere ?
Ils me reprocheroient, non des cris impuiſſans,
Des deſſeins étouffés auſſi-tôt que naiſſans ;
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne ſerois que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours ;
Vous êtes un ingrat, vous le futes toûjours.
Dès vos plus jeunes ans, mes ſoins & mes tendreſſes
N'ont arraché de vous que de feintes careſſes.
Rien ne vous a pu vaincre, & votre dureté

Auroit dû dans ſon cours arrêter ma bonté.
Que je ſuis malheureuſe! Et par quelle infortune,
Faut-il que tous mes ſoins me rendent importune!
Je n'ai qu'un fils. O Ciel! qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fuſſent pour lui!
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue.
J'ai vaincu ſes mépris, j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès-lors me furent annoncés.
J'ai fait ce que j'ai pu, vous regnez, c'eſt aſſez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le ſouhaitez, prenez encor ma vie;
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous raviſſe pas ce qui m'a tant couté.

NERON.

Hé bien donc, prononcez; que voulez-vous qu'on faſſe?

AGRIPPINE.

De mes accuſateurs qu'on puniſſe l'audace;
Que de Britannicus on calme le courroux;
Que Junie à ſon choix puiſſe prendre un époux;
Qu'ils ſoient libres tous deux, & que Pallas demeure;
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure.
(*appercevant Burrhus dans le fond du Théâtre.*)
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'oſe plus m'arrêter.

NERON.

Oui, Madame, je veux que ma reconnoiſſance;
Déſormais dans les cœurs grave votre puiſſance,

Et je bénis déja cette heureuſe froideur,
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoique Pallas ait fait, il ſuffit, je l'oublie;
Avec Britannicus je me réconcilie;
Et quant à cet amour qui nous a ſeparés,
Je vous fais notre arbitre, & vous nous jugerez.
Allez donc, & portez cette joie à mon frere.
Gardes, qu'on obéiſſe aux ordres de ma Mere.

SCENE III.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

QUe cette paix, Seigneur, & ces embraſſemens
Vont offrir à mes yeux des ſpectacles charmans!
Vous ſavez ſi jamais ma voix lui fut contraire;
Si de ſon amitié j'ai voulu vous diſtraire,
Et ſi j'ai mérité cet injuſte courroux.

NERON.

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,
Burrhus, je vous ai cru tous deux d'intelligence.
Mais ſon inimitié vous rend ma confiance.
Elle ſe hâte trop, Burrhus, de triompher.
J'embraſſe mon rival, mais c'eſt pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi, Seigneur!

NERON.

C'en eſt trop. Il faut que ſa ruine

Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il reſpirera je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;
Et je ne prétends pas que ſa coupable audace
Une ſeconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus.

NERON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce deſſein vous inſpire l'envie ?

NERON.

Ma gloire, mon amour, ma ſûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoique vous diſiez, cet horrible deſſein
Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre ſein.

NERON.

Burrhus !

BURRHUS.

De votre bouche, ô Ciel ! puis-je l'apprendre ?
Vous même ſans frémir, avez-vous pu l'entendre ?
Songez-vous dans quel ſang vous allez vous baigner ?
Néron dans tous les cœurs eſt-il las de regner ?
Que dira-t'on de vous ? Quelle eſt votre penſée ?

NERON.

Quoi, toûjours enchaîné de ma gloire paſſée,
J'aurai devant les yeux je ne ſçai quel amour,
Que le hazard nous donne & nous ôte en un jour ?
Soumis à tous leurs vœux, à mes deſirs contraire,
Suis-je leur Empereur ſeulement pour leur plaire ?

BURRHUS.

Et ne ſuffit-il pas, Seigneur, à vos ſouhaits,
Que le bonheur public ſoit un de vos bienfaits?
C'eſt à vous à choiſir, vous êtes encor maître.
Vertueux juſqu'ici, vous pouvez toûjours l'être.
Le chemin eſt tracé, rien ne vous retient plus.
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, ſi de vos flatteurs vous ſuivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le ſang vos bras enſanglantés.
Britannicus mourant excitera le zele
De ſes amis tous prêts à prendre ſa querelle.
Des vengeurs trouveront de nouveaux défenſeurs,
Qui même après leur mort auront des ſucceſſeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre;
Toûjours punir, toûjours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos ſujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuſe expérience,
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a ſignalés?
Dans quel repos, ô Ciel! les avez-vous coulés?
Quel plaiſir de penſer & de dire en vous même;
Par-tout en ce moment on me bénit, on m'aime.
On ne voit point le peuple à mon nom s'allarmer,
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
Leur ſombre inimitié ne ſuit point mon viſage,

Je vois voler par-tout les cœurs a mon paſſage!
Tels étoient vos plaiſirs. Quel changement, ô Dieux!
Le ſang le plus abject vous étoit précieux.
Un jour, il m'en ſouvient, le Sénat équitable
Vous preſſoit de ſouſcrire à la mort d'un coupable,
Vous réſiſtiez, Seigneur, à leur ſévérité;
Votre cœur s'accuſoit de trop de cruauté,
Et plaignant les malheurs attachés à l'Empire:
Je voudrois, diſiez-vous, *ne ſavoir pas écrire.*
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur,
Ma mort m'épargnera la vue & la douleur.
On ne me verra point ſurvivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action ſi noire.
[*Il ſe jette à ſes genoux.*]
Me voilà prêt, Seigneur. Avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut conſentir.
Appellez les cruels qui vous l'ont inſpirée,
Qu'ils viennent eſſayer leur main mal aſſurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon Empereur,
Je vois que ſa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez moi les perfides
Qui vous oſent donner ces conſeils parricides;
Appellez votre frere, oubliez dans ſes bras...

NERON.

Ah! que demandez-vous!

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit, je ſais ſon innocence;

Je vous réponds pour lui de ſon obéiſſance.
J'y cours. Je vais preſſer un entretien ſi doux.

NERON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

SCENE IV.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

SEigneur, j'ai tout prévu pour une mort ſi juſte,
Le poiſon eſt tout prêt. La fameuſe Locuſte
A redoublé pour moi ſes ſoins officieux ;
Elle a fait expirer un Eſclave à mes yeux ;
Et le fer eſt moins prompt pour trancher une vie,
Que le nouveau poiſon que ſa main me confie.

NERON.

Narciſſe, c'eſt aſſez ; je reconnois ce ſoin,
Et ne ſouhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi ! pour Britannicus votre haine affoiblie,
Me défend...

NERON.

Oui, Narciſſe, on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'eſt vu tantôt empriſonner.
Cette offenſe en ſon cœur ſera long-temps nouvelle.

Il n'eſt point de ſecret que le temps ne révéle.
Il ſaura que ma main lui devoit préſenter
Un poiſon que votre ordre avoit fait apprêter.
Les Dieux, de ce deſſein puiſſent-ils le diſtraire!
Mais peut-être il fera ce que vous n'oſez faire.

NERON.

On répond de ſon cœur, & je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en eſt-il le lien ?
Seigneur, lui faites-vous encor ce ſacrifice ?

NERON.

C'eſt prendre trop de ſoin. Quoiqu'il en ſoit, Narciſſe,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, ſe l'étoit bien promis.
Elle a repris ſur vous ſon ſouverain empire.

NERON.

Quoi donc? Qu'a-t'elle dit ? Et que voulez-vous dire?

NARCISSE.

Elle s'en eſt vantée aſſez publiquement.

NERON.

De quoi ?

NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment,
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeſte,
On verroit ſuccéder un ſilence modeſte ;
Que vous même à la Paix ſouſcririez le premier:
Heureux que ſa bonté daignat tout oublier !

NERON.

Mais, Narciſſe, dis-moi, que veux-tu que je faſſe ?

Je n'ai que trop de peine à punir ſon audace ;
Et ſi je m'en croyois, ce triomphe indiſcret
Seroit bien-tot ſuivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'Univers quel ſera le langage ?
Sur les pas des Tyrans veux tu que je m'engage ?
Et que Rome effaçant tant de titres d'honneur,
Me laiſſe pour tous noms celui d'empoiſonneur ?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides ?
Avez-vous prétendu qu'ils ſe tairoient toûjours ?
Eſt-ce à vous de prêter l'oreille à leurs diſcours ?
De vos propres deſirs perdez-vous la mémoire ?
Et ſerez-vous le ſeul que vous n'oſerez croire ?
Mais, Seigneur, les Romains ne vous ſont pas connus.
Non, non, dans leurs diſcours ils ſont plus retenus.
Tant de précaution affoiblit votre regne.
Ils croiront en effet mériter qu'on les craigne.
Au joug depuis long-temps ils ſe ſont façonnés ;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toûjours ardens à vous complaire.
Leur propre ſervitude a fatigué Tibere.
Moi-même revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire paſſée,
Tenté leur patience & ne l'ai point laſſée ;
D'un empoiſonnement vous craignez la noirceur ?
Faites périr le frere, abandonnez la ſœur.
Rome, ſur les Autels prodiguant leurs victimes,
Fuſſent-ils innocens, leur trouvera des crimes.

Vous verrez mettre au rang des jours infortunés,
Ceux où jadis la ſœur & le frere ſont nés.

NERON.

Narciſſe, encore en coup je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à ſa vertu des armes contre moi.
J'oppoſe à ſes raiſons un courage inutile,
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne penſe pas, Seigneur, tout ce qu'il dit,
Son adroite vertu ménage ſon crédit;
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même penſée.
Ils verroient par ce coup leur puiſſance abaiſſée;
Vous ſeriez libre alors, Seigneur, & devant vous,
Ces Maîtres orgueilleux fléchiroient comme nous.
Quoi donc? ignorez-vous tout ce qu'ils oſent dire?
Néron, s'ils en ſont crus, *n'eſt point né pour l'Empire;*
Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui preſcrit.
Burrhus conduit ſon cœur, Sénéque ſon eſprit.
Pour toute ambition, pour vertu ſinguliere,
Il excelle à conduire un char dans la carriere,
A diſputer des prix indignes de ſes mains,
A ſe donner lui-même en ſpectacle aux Romains,
A venir prodiguer ſa voix ſur un Théâtre,
A reciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre,
Tandis que des Soldats, de momens en momens,
Vont arracher pour lui des applaudiſſemens.
Ah! ne voulez-vous pas les forcer à ſe taire?

NERON.

Viens, Narciſſe. Allons voir ce que nous devons faire.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

OUi, Madame, Néron, qui l'auroit pu penſer!
Dans ſon appartement m'attend pour m'embraſſer.
Il y fait de ſa Cour inviter la Jeuneſſe.
Il veut que d'un Feſtin la pompe & l'allégreſſe
Confirment à leurs yeux la foi de nos ſermens,
Et réchauffent l'ardeur de nos embraſſemens.
Il éteint cet amour, ſource de tant de haine;
Il vous fait de mon ſort arbitre ſouveraine.
Pour moi, quoique banni du rang de mes ayeux,
Quoique de leur dépouille il ſe pare à mes yeux;
Depuis qu'à mon amour ceſſant d'être contraire,
Il ſemble me céder la gloire de vous plaire:
Mon cœur, je l'avouerai, lui pardonne en ſecret,
Et lui laiſſe le reſte avec moins de regret.
Quoi! je ne ſerai plus ſéparé de vos charmes!
Quoi! même en ce moment je puis voir ſans allarmes
Ces yeux que n'ont émus ni ſoupirs, ni terreur,
Qui m'ont ſacrifié l'Empire & l'Empereur!
Ah, Madame! Mais quoi? Quelle nouvelle crainte
Tient parmi mes tranſports votre joie en contrainte?

D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos triſtes yeux,
Avec de longs regards ſe tournent vers les Cieux?
Qu'eſt-ce que vous craignez?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même;
Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez?

JUNIE.

Hélas! ſi je vous aime!

BRITANNICUS.

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE.

Mais me répondez-vous de ſa ſincérité?

BRITANNICUS.

Quoi! vous le ſoupçonnez d'une haine couverte?

JUNIE.

Néron m'aimoit tantôt, il juroit votre perte.
Il me fuit, il vous cherche. Un ſi grand changement
Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment?

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, Madame, eſt un coup d'Agrippine;
Elle a cru que ma perte entraînoit ſa ruine.
Grace aux préventions de ſon eſprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux tranſports qu'elle m'a fait paroître;
Je m'en fie à Burrhus. J'en crois même ſon Maître.
Je crois qu'à mon exemple, impuiſſant à trahir,
Il hait à cœur ouvert, ou ceſſe de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de ſon cœur par le vôtre.
Sur des pas différens vous marchez l'un & l'autre.
Je ne connois Néron & la Cour que d'un jour.
Mais (ſi je l'oſe dire) hélas! dans cette Cour,
Combien tout ce qu'on dit eſt loin de ce qu'on penſe!
Que la bouche & le cœur ſont peu d'intelligence!
Avec combien de joie on y trahit ſa foi!

BRITANNICUS.

Mais que ſon amitié ſoit véritable ou feinte,
Si vous craignez Néron, lui même eſt-il ſans crainte?
Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
Soulever contre lui le peuple & le Sénat.
Que dis je? il reconnoit ſa derniere injuſtice.
Ses remords ont paru même aux yeux de Narciſſe.
Ah! s'il vous avoit dit, ma Princeſſe, à quel point...

JUNIE.

Mais, Narciſſe, Seigneur, ne vous trahit-il point?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE.

Et que ſçai-je! il y va, Seigneur, de votre vie.
Tout m'eſt ſuſpect. Je crains que tout ne ſoit ſéduit.
Je crains Néron. Je crains le malheur qui me ſuit.
D'un noir preſſentiment, malgré moi prévenue,
Je vous laiſſe à regret éloigner de ma vue.
Hélas! ſi cette paix, dont vous vous repaiſſez,
Couvroit contre vos jours quelques piéges dreſſés!
Si Néron irrité de notre intelligence,

Avoit

Avoit choiſi la nuit pour cacher ſa vengeance,
S'il préparoit ſes coups tandis que je vous vois;
Et ſi je vous parlois pour la derniere fois!
Ah, Prince!

BRITANNICUS.

Vous pleurez! Ah, ma chere Princeſſe!
Et pour moi juſques-là votre cœur s'intéreſſe?
Quoi! Madame, en un jour, où plein de ſa grandeur
Néron croit éblouir vos yeux de ſa ſplendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit & le révére,
Aux pompes de ſa Cour préférer ma miſere!
Quoi! dans ce même jour, & dans ces mêmes lieux,
Refuſer un Empire & pleurer à mes yeux!
Mais, Madame, arrêtez ces précieuſes larmes,
Mon retour va bientôt diſſiper vos allarmes.
Je me rendrois ſuſpect par un plus long ſéjour.
Adieu; je vais le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des tranſports d'une aveugle jeuneſſe,
Ne voir, n'entretenir que ma belle Princeſſe.
Adieu.

JUNIE.

Prince...

BRITANNICUS.

On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

SCENE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE.

PRince, que tardez-vous ? partez en diligence.
Néron impatient ſe plaint de votre abſence.
La joie & le plaiſir de tous les conviés,
Attend, pour éclater, que vous vous embraſſiez.
Ne faites point languir une ſi juſte envie.
Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez, belle Junie, & d'un eſprit content,
Hâtez-vous d'embraſſer ma ſœur qui vous attend.
Dès que je le pourrai, je reviens ſur vos traces,
Madame, & de vos ſoins j'irai vous rendre graces.

SCENE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

MAdame, ou je me trompe, ou durant vos adieux,
Quelques pleurs répandus ont obſcurci vos yeux.
Puis-je ſavoir quel trouble a formé ce nuage ?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage ?

JUNIE.

Après tous les ennuis que ce jour m'a coutés,
Ai-je pu raſſurer mes eſprits agités ?
Hélas ! à peine encor je conçois ce miracle,
Quand même à vos bontés je craindrois quelque obſtacle,
Le changement, Madame, eſt commun à la Cour,
Et toûjours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il ſuffit ; j'ai parlé, tout a changé de face.
Mes ſoins à vos ſoupçons ne laiſſent point de place.
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains,
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah ! ſi vous aviez vu par combien de careſſes
Il m'a renouvellé la foi de ſes promeſſes !
Par quels embraſſemens il vient de m'arrêter !
Ses bras dans nos adieux ne pouvoient me quitter.
Sa facile bonté ſur ſon front répandue,
Juſqu'aux moindres ſecrets eſt d'abord deſcendue ;
Il s'épanchoit en fils, qui vient en liberté
Dans le ſein de ſa mere oublier ſa fierté.
Mais bientôt reprenant un viſage ſévere,
Tel que d'un Empereur qui conſulte ſa mere,
Sa confidence auguſte a mis entre mes mains
Des ſecrets d'où dépend le deſtin des humains.
Non, il le faut ici confeſſer à ſa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire ;
Et nos ſeuls ennemis altérant ſa bonté,
Abuſoient contre nous de ſa facilité.
Mais enfin à ſon tour leur puiſſance décline,

Rome encore une fois va connoître Agrippine.
Déjà de ma faveur on adore le bruit.
Cependant, en ces lieux n'attendons pas la nuit;
Paſſons chez Octavie, & donnons-lui le reſte
D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeſte.
Mais qu'eſt ce que j'entends? Quel tumulte confus?
Que peut-on faire?

JUNIE.

O Ciel! ſauvez Britannicus.

SCENE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

BUrrhus, où courez-vous? Arrêtez. Que veut dire...

BURRHUS.

Madame, c'en eſt fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah, mon Prince!

AGRIPPINE.

Il expire?

BURRHUS.

Ou plutôt il eſt mort, Madame.

JUNIE.

Pardonnez, Madame, à ce tranſport;
Je vais le ſecourir, ſi je puis, ou le ſuivre.

SCENE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

QUel attentat, Burrhus!

BURRHUS.

Je n'y pourrai ſurvivre,
Madame, il faut quitter la Cour & l'Empereur.

AGRIPPINE.

Quoi! du ſang de ſon frere il n'a point eu d'horreur?

BURRHUS.

Ce deſſein s'eſt conduit avec plus de myſtere.
A peine l'Empereur a vu venir ſon frere,
Il ſe leve, il l'embraſſe, on ſe tait, & ſoudain
Céſar prend le premier une coupe à la main.
Pour achever ce jour ſous de meilleurs auſpices,
Ma main de cette coupe épanche les prémices,
Dit-il: *Dieux, que j'appelle à cette effuſion,*
Venez favoriſer notre réunion.
Par les mêmes ſermens Britannicus ſe lie.
La coupe dans ſes mains par Narciſſe eſt remplie,
Mais ſes levres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de ſi puiſſans efforts,
Madame; la lumiere à ſes yeux eſt ravie,
Il tombe ſur ſon lit ſans chaleur & ſans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les eſprits;
La moitié s'épouvante & ſort avec des cris.

Mais ceux qui de la Cour ont un plus long uſage,
Sur les yeux de Céſar compoſent leur viſage.
Cependant ſur ſon lit il demeure penché,
D'aucun étonnement il ne paroît touché.
Ce mal dont vous craignez, dit-il, *la violence,*
A ſouvent ſans péril attaqué ſon enfance.
Narciſſe veut envain affecter quelque ennui,
Et ſa perfide joie éclate malgré lui.
Pour moi, dût l'Empereur punir ma hardieſſe,
D'une odieuſe Cour j'ai traverſé la preſſe,
Et j'allois, accablé de cet aſſaſſinat,
Pleurer Britannicus, Céſar, & tout l'Etat.

AGRIPPINE.

Le voici. Vous verrez ſi c'eſt moi qui l'inſpire.

SCENE VI.

AGRIPPINE, NERON, BURRHUS, NARCISSE.

NERON, *voyant Agrippine.*

Dieux!

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron. J'ai deux mots à vous dire.
Britannicus eſt mort, je reconnois les coups:
Je connois l'Aſſaſſin.

NERON.

Et qui, Madame?

AGRIPPINE.

Vous.

NERON.

Moi! Voilà les ſoupçons dont vous êtes capable;
Il n'eſt point de malheurs dont je ne ſois coupable.
Et ſi l'on veut, Madame, écouter vos diſcours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours.
Son fils vous étoit cher, ſa mort peut vous confondre.
Mais des coups du deſtin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non, Britannicus eſt mort empoiſonné.
Narciſſe a fait le coup; vous l'avez ordonné.

NERON.

Madame, mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE.

Hé, Seigneur! ce ſoupçon vous fait-il tant d'outrage?
Britannicus, Madame, eut des deſſeins ſecrets,
Qui vous auroient coûté de plus juſtes regrets.
Il aſpiroit plus loin qu'à l'hymen de Junie.
De vos propres bontés il vous auroit punie.
Madame, il vous trompoit, & ſon cœur offenſé
Prétendoit tôt ou tard rappeller le paſſé.
Soit donc que malgré vous le ſort vous ait ſervie,
Soit qu'inſtruit des complots qui menaçoient ſa vie,
Sur ma fidélité Céſar s'en ſoit remis,
Laiſſez les pleurs, Madame, à vos ſeuls ennemis;
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus ſiniſtres.
Mais vous...

AGRIPPINE.

Pourſuis, Néron, avec de tels Miniſtres;

Par des faits glorieux tu vas te ſignaler.
Pourſuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer :
Ta main a commencé par le ſang de ton frere ;
Je prévois que tes coups viendront juſqu'à ta mere.
Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits ;
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te ſoit même inutile ;
Ne crois pas qu'en mourant je te laiſſe tranquille.
Rome, ce Ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Par-tout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te ſuivront comme autant de furies.
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.
Ta fureur s'irritant ſoi-même dans ſon cours,
D'un ſang toûjours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'eſpére qu'enfin le Ciel las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes :
Qu'après t'être couvert de leur ſang & du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien ;
Et ton nom paroîtra dans la race future,
Aux plus cruels Tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur ſe préſage de toi.
Adieu. Tu peux ſortir.

NERON.

Narciſſe, ſuivez-moi.

* * * *
* * *
* *
*

SCENE VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

AH, Ciel! de mes ſoupçons quelle étoit l'injuſtice!
Je condamnois Burrhus, pour écouter Narciſſe.
Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
Néron en me quittant m'a laiſſés pour adieux?
C'en eſt fait. Le cruel n'a plus rien qui l'arrête;
Le coup qu'on m'a prédit va tomber ſur ma tête.
Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS.

Ah, Madame! pour moi j'ai vécu trop d'un jour.
Plut au Ciel que ſa main heureuſement cruelle,
Eut fait ſur moi l'eſſai de ſa fureur nouvelle!
Qu'il ne m'eut pas donné par ce triſte attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'Etat!
Son crime ſeul n'eſt pas ce qui me déſeſpére;
Sa jalouſie a pu l'armer contre ſon frere.
Mais, s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir ſans changer de couleur.
Ses yeux indifférens ont déjà la conſtance
D'un Tyran, dans le crime endurci dès l'enfance.
Qu'il acheve, Madame, & qu'il faſſe perir
Un Miniſtre importun qui ne le peut ſouffrir.
Hélas! loin de vouloir éviter ſa colere,
La plus ſoudaine mort me ſera la plus chere.

SCENE VIII. & Derniere.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

AH, Madame! ah, Seigneur! courez vers l'Empereur:
Venez ſauver Céſar de ſa propre fureur.
Il ſe voit pour jamais ſéparé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi! Junie elle-même à terminé ſa vie?

ALBINE.

Pour accabler Céſar d'un éternel ennui,
Madame, ſans mourir elle eſt morte pour lui.
Vous ſavez de ces lieux comme elle s'eſt ravie.
Elle a feint de paſſer chez la triſte Octavie.
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont ſuivi ſes pas précipités.
Des portes du Palais elle ſort éperdue,
D'abord elle a d'Auguſte apperçu la Statue,
Et mouillant de ſes pleurs le marbre de ſes pieds,
Que de ſes bras preſſans elle tenoit liés:
Prince, par ces genoux, dit-elle, *que j'embraſſe,*
Protége en ce moment, le reſte de ta race.
Rome dans ton Palais vient de voir immoler
Le ſeul de tes neveux qui te put reſſembler;
On veut après ſa mort que je lui ſois parjure:

Mais, pour lui conſerver une foi toûjours pure,
Prince, je me dévoue à ces Dieux immortels,
Dont ta vertu t'a fait partager les Autels.
Le Peuple cependant que ce ſpectacle étonne,
Vole de toutes parts, ſe preſſe, l'environne,
S'attendrit à ſes pleurs, & plaignant ſon ennui,
D'une commune voix, la prend ſous ſon appui.
Ils la menent au Temple, où depuis tant d'années,
Au culte des Autels nos Vierges deſtinées,
Gardent fidelement le dépôt précieux,
Du feu toûjours ardent qui brûle pour nos Dieux;
Céſar les voit partir ſans oſer les diſtraire.
Narciſſe plus hardi s'empreſſe pour lui plaire;
Il vole vers Junie, & ſans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.
De mille coups mortels ſon audace eſt punie.
Son infidele ſang rejaillit ſur Junie.
Céſar, de tant d'objets en même-temps frappé,
Le laiſſe entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit ſon ſilence farouche.
Le ſeul nom de Junie échappe de ſa bouche.
Il marche ſans deſſein, ſes yeux mal aſſurés
N'oſent lever au Ciel leurs regards égarés.
Et l'on craint ſi la nuit jointe à la ſolitude,
Vient de ſon déſeſpoir aigrir l'inquiétude;
Si vous l'abandonnez plus long-temps ſans ſecours,
Que ſa douleur bien-tôt n'attente ſur ſes jours.
Le temps preſſe. Courez, il ne faut qu'un caprice.
Il ſe perdroit, Madame.

AGRIPPINE.

Il ſe feroit juſtice.

Mais, Burrhus, allons voir juſqu'où vont ſes
tranſports.
Voyons quel changement produiront ſes remords;
S'il voudra déſormais ſuivre d'autres maximes.

BURRHUS.

Plut aux Dieux que ce fut le dernier de ſes crimes!

FIN.

LE COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE.

Par Monſieur T. CORNEILLE.

Digitized by Google

ACTEURS.

ELISABETH, *Reine d'Angleterre.*

LA DUCHESSE D'IRTON, *aimée du Comte d'Eſſex.*

LE COMTE D'ESSEX.

CE'CILE, *ennemi du Comte d'Eſſex.*

LE COMTE DE SALSBURY, *ami du Comte d'Eſſex.*

CROMMER, *Capitaine des Gardes de la Reine.*

TILNEY, *confident d'Eliſabeth.*

SUITE.

La Scene eſt à Londres.

LE COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

NOn, mon cher Salsbury, vous n'avez rien
à craindre;
Quel que ſoit ſon courroux, l'amour ſçaura
l'éteindre;
Et dans l'état funeſte où m'a plongé le ſort,
Je ſuis trop malheureux pour obtenir la mort.

Non qu'il ne me ſoit dur qu'on permette à l'envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie.
Un homme tel que moi, ſur l'appui de ſon nom,
Devroit, comme du crime, être exempt du ſoupçon:
Mais enfin cent emploits & ſur mer & ſur terre,
M'ont fait connoître aſſez à toute l'Angleterre;
Et j'ai trop bien ſervi, pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont oſé m'imputer.
Ainſi quand l'impoſture auroit ſurpris la Reine,
L'intérêt de l'Etat rend ma grace certaine;
Et l'on ne ſçait que trop, par ce qu'a fait mon bras,
Que qui perd mes pareils ne les retrouve pas.

SALSBURY.

Je ſais ce que de vous, par plus d'une victoire,
L'Angleterre a reçu de ſurcroît à ſa gloire;
Vos ſervices ſont grands, & jamais Potentat
N'a ſur un bras plus ferme appuyé ſon Etat.
Mais malgré vos exploits, malgré votre vaillance,
Ne vous aveuglez point ſur trop de confiance.
Plus la Reine, au mérite égalant ſes bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'éteigne
Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout-à-coup expirer,
La main qui vous ſoutient n'a qu'à ſe retirer;
Et quelle ſûreté le plus rare ſervice
Donne-t'il à qui marche au bord du précipice?
Un faux appas fait choir: mille fameux revers
D'exemples

D'exemples étonnans ont rempli l'Univers.
Souffrez à l'amitié qui nous unit enſemble...

LE COMTE.

Tout a tremblé ſous moi, vous voulez que je tremble ?
L'impoſture m'attaque, il eſt vrai: mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puiſſans Etats.
Il a tout fait pour elle, & j'ai ſujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire,
De mes vils ennemis viendra peut-être à bout:
Elle me coûte aſſez pour en attendre tout.

SALSBURY.

L'Etat fleurit par vous, par vous on le redoute;
Mais enfin, quelque ſang que ſa gloire vous coûte,
Comme un ſujet doit tout, s'il s'oublie une fois,
On regarde ſon crime, & non pas ſes exploits.
On veut que vos amis, par de ſourdes intrigues,
Se ſoient mêlés pour vous de cabales, de ligues;
Qu'au Comte de Tyron ayant ſouvent écrit,
Vous avez ménagé ce dangereux eſprit;
Et qu'avec l'Irlandois appuyant ſa querelle,
Vous prenez le parti de ce peuple rebelle.
On produit des témoins, & l'indice eſt puiſſant.

LE COMTE.

Et que peut leur rapport, ſi je ſuis innocent?
Le Comte de Tyron, que la Reine appréhende,
Voudroit rentrer en grace, y remettre l'Irlande,
Et je croirois ſervir l'Etat plus que jamais,
Si mon avis ſuivi pouvoit faire ſa paix.
Comme il hait les méchans, il me ſeroit utile
A chaſſer un Coban, un Raleig, un Cécile,

Un tas d'hommes ſans nom, qui, lâchement flat-
teurs,
Des déſordres publics font gloire d'être auteurs.
Par eux tout périra, la Reine qu'ils ſéduiſent
Ne veut pas que contre eux les gens de bien l'in-
ſtruiſent:
Maîtres de ſon eſprit, ils lui font approuver
Tout ce qui peut ſervir à les mieux élever:
Leur grandeur ſe formant par la chûte des au-
tres...

SALSBURY.

Ils ont leurs intérêts, ne parlons que des vôtres.
Depuis quatre ou cinq jours, ſur quels juſtes
projets
Avez-vous de la Reine aſſiégé le Palais,
Lorſque le Duc d'Irton épouſant Henriette...

LE COMTE.

Ah! faute irréparable, & que trop tard j'ai faite!
Au-lieu d'un peuple lâche & prompt à s'étonner,
Que n'ai-je eu pour ſecours une armée à mener!
Par le fer, par le feu, par tout ce qui peut être,
J'aurois de ce Palais voulu me rendre maître.
C'en eſt fait: biens, tréſors, rangs, dignités, em-
ploi,
Ce deſſein m'a manqué; tout eſt perdu pour moi.

SALSBURY.

Que m'apprend ce tranſport?

LE COMTE.

Qu'une flamme ſecrette
Uniſſoit mon deſtin à celui d'Henriette;
Et que de mon amour ſon jeune cœur charmé
Ne me déguiſoit pas que j'en étois aimé.

SALSBURY.

Le Duc d'Irton l'épouſe, elle vous abandonne,
Et vous pouvez penſer...

LE COMTE.

Son hymen vous étonne;
Mais enfin apprenez par quels motifs ſecrets
Elle s'eſt immolée à mes ſeuls intérêts.
Confidente à la fois, & fille de la Reine,
Elle avoit ſçu vers moi le penchant qui l'entraîne.
Pour elle, chaque jour, réduite à me parler,
Elle a voulu me vaincre, & n'a pu m'ébranler;
Et voyant ſon amour, où j'étois trop ſenſible,
Me donner pour la Reine un dédain invincible;
Pour m'en ôter la cauſe, en m'ôtant tout eſpoir,
Elle s'eſt mariée... Hé! qui l'eut pu prévoir?
Sans ceſſe, en condamnant mes froideurs pour la Reine,
Elle me préparoit à cette affreuſe peine;
Mais après la ménace, un tendre & prompt retour
Me mettoit en repos ſur la foi de l'amour;
Enfin, par mon abſence à me perdre enhardie,
Elle a contre elle-même uſé de perfidie;
Elle m'aimoit, ſans doute, & n'a donné ſa foi
Qu'en m'arrachant un cœur qui devoit être à moi.
A ce funeſte avis, quelles rudes alarmes!
Pour rompre ſon hymen j'ai fait prendre les armes,
En tumulte au palais je ſuis vîte accouru;
Dans toute ſa fureur mon tranſport a paru.
J'allois ſauver un bien qu'on m'ôtoit par ſurpriſe;
Mais, averti trop tard, j'ai manqué l'entrepriſe.

Le Duc, unique objet de ce tranſport jaloux,
De l'aimable Henriette étoit déjà l'époux.
Si j'ai trop éclaté, ſi l'on m'en fait un crime,
Je mourrai de l'amour innocente victime;
Malheureux de ſçavoir qu'après ce vain effort,
Le Duc, toûjours heureux, jouira de ma mort.

SALSBURY.

Cette jeune Ducheſſe a mérité, ſans doute,
Les cruels déplaiſirs que ſa perte vous coûte;
Mais dans l'heureux ſuccès que vos ſoins avoient eu,
Aimé d'elle en ſecret, pourquoi vous être tu?
La Reine dont pour vous la tendreſſe infinie
Prévient juſqu'aux ſouhaits . . .

LE COMTE.

C'eſt-là ſa tyrannie.
Et que me ſert, hélas! cet excès de faveur
Qui ne me laiſſe pas diſpoſer de mon cœur?
Toûjours trop aimé d'elle, il m'a fallu contraindre
Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre.
Pour ne hazarder pas un objet ſi charmant,
De la ſœur de Suffolk je me feignis amant.
Soudain ſon implacable & jalouſe colere
Eloigna de mes yeux & la ſœur & le frere.
Tous deux, quoique ſans crime, exilés de la cour,
M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la ſuite, & mon malheur extrême.
Quel ſupplice! un rival poſſéde ce que j'aime,
L'ingrate, au Duc d'Irton a pu ſe marier!
Ah, Ciel!

SALSBURY.

Elle eſt coupable, il la faut oublier.

LE COMTE.

L'oublier! & ce cœur en deviendroit capable!
Ah! non, non: voyons-la cette belle coupable,
Je l'attens en ce lieu. Depuis le triſte jour
Que ſon funeſte hymen a trahi mon amour,
N'ayant pu lui parler, je viens enfin lui dire..

SALSBURY.

La voici qui paroît. Adieu, je me retire.
Quoi que vous attendiez d'un ſi cher entretien,
Songez qu'on veut vous perdre, & ne négligez rien.

SCENE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

J'Ai cauſé vos malheurs, & le trouble où vous êtes
M'apprend de mon hymen les plaintes que vous faites;
Je me les fais pour vous: vous m'aimiez, & jamais
Un ſi beau feu n'eut droit de remplir mes ſouhaits.
Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,
Je l'ai vu dans les ſoins qu'il vous a fait me rendre.
Votre cœur, tout à moi, méritoit que le mien
Du plaiſir d'être à vous fit ſon unique bien:
C'eſt à quoi ſon penchant l'auroit porté ſans peine,
Mais vous vous êtes fait trop aimer de la Reine;

Tant de biens répandus ſur vous juſqu'à ce jour,
Payant ce qu'on vous doit, déclarent ſon amour.
Cet amour eſt jaloux, qui le bleſſe eſt coupable,
C'eſt un crime qui rend ſa perte inévitable;
La vôtre auroit ſuivi. Trop aveugle pour moi,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
Il a fallu prêter un aide à la foibleſſe
Qui de vos ſens charmés ſe rendoit la maîtreſſe;
Tant que vous m'euſſiez vue en pouvoir d'être à vous,
Vous auriez dédaigné ce qu'eut pu ſon courroux.
Mille ennemis ſecrets qui cherchent à vous nuire,
Attaquant votre gloire, auroient pu vous détruire;
Et d'un crime d'amour, leur indigne attentat
Vous eut dans ſon eſprit, fait un crime d'état.
Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie,
J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
A votre ſûreté mon hymen importoit,
Il falloit vous trahir, mon cœur y réſiſtoit.
J'ai déchiré ce cœur, afin de l'y contraindre;
Plaignez-vous là-deſſus, ſi vous oſez vous plaindre.

LE COMTE.

Oui, je me plains, Madame, & vous croyez en vain
Pouvoir juſtifier ce barbare deſſein.
Si vous m'aviez aimé, vous auriez, par vous-même,
Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on aime;
Et que l'affreux ſupplice où vous me condamniez,
Surpaſſoit tous les maux dont vous vous étonniez.
Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,
Pour craindre un faux malheur, m'en fait un véritable.

Et que peut me ſervir le deſtin le plus doux?
Avois-je à ſouhaiter un autre bien que vous?
Je méritois peut-être, en dépit de la Reine,
Qu'à me le conſerver vous priſſiez quelque peine.
Une autre eut refuſé d'immoler un amant,
Vous avez cru devoir en agir autrement.
Mon cœur veut révérer la main qui le déchire;
Mais, encore une fois j'oſerois vous le dire;
Pour moi contre ce cœur votre bras s'eſt armé,
Vous ne l'auriez pas fait, ſi vous m'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah! Comte, plut au Ciel, pour finir mon ſupplice,
Qu'un ſemblable reproche eut un peu de juſtice!
Je ne ſentirois pas avec tant de rigueur
Tout mon repos céder aux troubles de mon cœur.
Pour vous au plus haut point ma flamme étoit montée:
Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée;
Et le Comte d'Eſſex, ſi grand, ſi renommé,
M'aimant avec excès, pouvoit bien être aimé.
C'eſt dire peu; j'ai beau n'être plus à moi-même,
Avec la même ardeur je ſens que je vous aime,
Et que le changement où m'engage un époux,
Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon ſort eſt plus dur que le votre!
Vous n'êtes point forcé de brûler pour une autre;
Et quand vous me perdez, ſi c'eſt perdre un grand bien,
Du moins, en m'oubliant, vous pouvez n'aimer rien.
Mais c'eſt peu que mon cœur, dans ma diſgrace extrême,

Pour ſuivre ſon devoir, s'arrache à ce qu'il aime;
Il faut par un effort pire que le trépas,
Qu'il tâche à ſe donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la néceſſité de vaincre pour ma gloire,
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire;
Si vous en concevez la fatale rigueur,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'eſt pour vous conſerver les bontés de la Reine,
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine;
De ſon amour pour vous elle m'a fait témoin;
Ménagez en l'appui, vous en avez beſoin.
Pour noircir, abaiſſer vos plus rares ſervices,
Aux traits de l'impoſture on joint mille artifices,
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
Pour repouſſer l'outrage, & vous juſtifier.

LE COMTE.

Et me juſtifier! Moi? ma ſeule innocence
Contre mes envieux doit prendre ma défenſe.
D'elle-même on verra l'impoſture avorter;
Et je me ferois tort, ſi j'en pouvois douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand, fameux, & jamais la victoire
N'a d'un ſujet illuſtre aſſuré mieux la gloire;
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de choir vous doit rendre ſoumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accuſé de révoltes publiques.
Avoir, à main armée, inveſti le Palais...

LE COMTE.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais!
Vous épouſez le Duc, je l'apprens, & ma flamme

Ne peut vous empêcher de devenir ſa femme.
Que ne ſus-je plutôt que vous m'alliez trahir !
Envain on vous auroit ordonné d'obéir.
J'aurois... Mais c'en eſt fait. Quoi que la Reine penſe,
Je tairai les raiſons de cette violence.
De mon amour pour vous le myſtere éclairci,
Pour combler mes malheurs, vous banniroit d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne ſongez pas que la Reine ſoupçonne
Qu'un complot ſi hardi regardoit ſa Couronne.
Des témoins contre vous en ſecret écoutés,
Font pour vrais attentats paſſer des fauſſetés :
Raleig prend leur rapport ; & le lâche Cécile...

LE COMTE.

L'un & l'autre eut toûjours l'ame baſſe & ſervile ;
Mais leur malice envain conſpire mon trépas,
La Reine me connoît, & ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point ; de vos froideurs pour elle.
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.
C'eſt par ſon ordre exprès qu'on s'informe, s'inſtruit...

LE COMTE.

L'orage, quel qu'il ſoit, ne fera que du bruit :
La menace en eſt vaine, & trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

Et ſi l'on vous arrête ?

LE COMTE.

On n'oſeroit, Madame :
Si l'on avoit tenté ce dangereux éclat,
Le coup qui le peut ſuivre entraîneroit l'état.

LA DUCHESSE.

Quoique votre perſonne à la Reine ſoit chere,
Gardez, en la bravant, d'augmenter ſa colere,
Elle veut vous parler; & ſi vous l'irritez,
Je ne vous réponds pas de toutes ſes bontés.
C'eſt pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre,
Qu'à ce triſte entretien j'ai voulu me contraindre.
Du trouble de mes ſens mon devoir alarmé,
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé;
Mais, m'étant fait déjà l'effort le plus funeſte,
Pour conſerver vos jours, je dois faire le reſte,
Et ne permettre pas...

LE COMTE.

Ah! Pour les conſerver
Il étoit un moyen plus facile à trouver;
C'étoit en m'épargnant l'effroyable ſupplice
Où vous prévoyiez... Ciel! Quelle eſt votre injuſtice!
Vous redoutez ma perte, & ne la craigniez pas,
Quand vous avez ſigné l'arrêt de mon trépas.
Cet amour, où mon cœur tout entier s'abandonne...

LA DUCHESSE.

Comte, n'y penſez plus, ma gloire vous l'ordonne.
Le refus d'un hymen par la Reine arrêté,
Eut de notre ſecret trahi la ſûreté.
L'orage eſt violent; pour calmer ſa furie,
Contraignez ce grand cœur, c'eſt moi qui vous en prie;
Et quand le mien pour vous ſoupire encor tout bas,

Souvenez-vous de moi, mais ne me voyez pas.
Un penchant ſi flatteur... Adieu, je m'embarraſſe,
Et Cécile qui vient me fait quitter la place.

SCENE III.

LE COMTE, D'ESSEX, CECILE.

CECILE.

LA Reine m'a chargé de vous faire ſçavoir
Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
Comme votre conduite a pu lui faire naître
Quelques légers ſoupçons que vous devez connoître
C'eſt à vous de penſer aux moyens d'obtenir
Que ſon cœur alarmé conſente à les bannir;
Et je ne doute pas qu'il ne vous ſoit facile
De rendre à ſon eſprit une aſſiette tranquille:
Sur quelque impreſſion qu'il ait pu s'émouvoir,
L'innocence auprès d'elle eut toûjours tout pouvoir.
Je n'ai pu refuſer cet avis à l'eſtime
Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime;
Et me tiendrois heureux que ſa ſincérité,
Contre vos ennemis fit votre ſûreté.

LE COMTE.

Ce zele me ſurprend, il eſt & noble & rare:
Et comme à m'accabler peut-être on ſe prépare,
Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux
De pouvoir eſpérer un juge tel que vous;

J'en connois la vertu. Mais achevez, de grace;
Vous devez être inſtruit de tout ce qui ſe paſſe.
Ma haine à vos amis étant à redouter,
Quels crimes, pour me perdre, oſent-ils inventer?
Et prêt d'être accuſé, ſur quelles impoſtures
Ai-je, pour y répondre, à prendre des meſures?
Rien ne vous eſt caché; parlez, je ſuis diſcret;
Et j'ai quelque intérêt à garder le ſecret.

CECILE.

C'eſt reconnoître mal le zele qui m'engage
A vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts,
Fait parmi vos vertus connoître des défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la ſuite,
Ont droit de condamner votre aveugle conduite.
Quoique leur ſentiment ſoit différent du mien,
Ce ſont gens ſans reproche, & qui ne craignent rien.

LE COMTE.

Ces zélés pour l'Etat ont mérité ſans doute,
Que ſans mal juger d'eux, la Reine les écoute;
J'y crois de la juſtice, & qu'enfin il en eſt
Qui parlant contre moi, parlent ſans intérêt.
Mais Raleig, mais Coban, mais vous-même, peut-être,
Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
Tant qu'on me laiſſera dans le poſte où je ſuis,
Vos avares deſſeins ſeront toûjours détruits.
Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
Par le redoublement des miſeres communes;
Et le peuple réduit à gémir, endurer,

Trouvera, malgré vous, peut-être à reſpirer.

CECILE.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire,
Montre aſſez qu'en effet vous êtes populaire;
Mais dans quelque haut rang que vous ſoyez placé,
Souvent le plus heureux s'y trouve renverſé.
Ce poſte a ſes périls.

LE COMTE.

Je l'avouerai ſans feindre,
Comme il eſt élevé, tout m'y paroît à craindre;
Mais, quoique dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor ſi-tôt je n'en tomberai pas;
Et j'aurai tout loiſir, après de longs outrages,
D'apprendre qui je ſuis à des flatteurs à gages,
Qui, me voyant du crime ennemi trop conſtant,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CECILE.

Sur un avis donné ...

LE COMTE.

L'avis m'eſt favorable;
Mais comme l'amitié vous rend ſi charitable,
Depuis quand, & ſur quoi vous croyez-vous permis
De penſer que le tems ait pu nous rendre amis?
Eſt-ce que l'on m'a vu par d'indignes foibleſſes,
Aimer les lâchetés, appuyer des baſſeſſes,
Et prendre le parti de ces hommes ſans foi,
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi?

CECILE.

Je ſouffre par raiſon un diſcours qui m'outrage;
Mais réduit à céder, au moins j'ai l'avantage

Que la Reine craignant les plus grands attentats,
Vous traite de coupable, & ne m'accuſe pas.

LE COMTE.

Je ſçais que contre moi vous animez la Reine,
Peut-être à la ſéduire aurez-vous quelque peine;
Et quand j'aurai parlé, tel qui noircit ma foi,
Pour obtenir ſa grace, aura beſoin de moi.

CECILE *ſeul.*

Agiſſons, il eſt tems, c'eſt trop faire l'eſclave:
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave;
Et ne balançons plus, puiſqu'il faut éclater,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

EN vain tu crois tromper la douleur qui m'accable;
C'eſt parce qu'il me hait, qu'il s'eſt rendu coupable;
Et la belle Suffolk refuſée à ſes vœux,
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
Pour le juſtifier, ne dis point qu'il ignore
Juſqu'où va le poiſon dont l'ardeur me dévore.
Il a trop, de ma bouche; il a trop, de mes yeux,

Appris qu'il eſt, l'ingrat! ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé ſon choix, n'étoit ce pas lui dire
Que je veux que ſon cœur pour moi ſeule ſoupire?
Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
Ce que par mes refus j'avois déjà marqué?
Oui, de ma paſſion il fait la violence;
Mais l'éxil de Suffolk l'arme pour ſa vengeance;
Au crime, pour lui plaire, il s'oſe abandonner,
Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

TILNEY.

Quelques juſtes ſoupçons que vous en puiſſiez prendre,
J'ai peine contre vous à ne les pas défendre.
L'Etat qu'il a ſauvé, ſa vertu, ſon grand cœur,
Sa gloire, ſes exploits, tout parle en ſa faveur.
Il eſt vrai qu'à vos yeux Suffolk cauſe ſa peine;
Mais, Madame, un ſujet doit il aimer ſa Reine?
Et quand l'amour naîtroit, a-t'il à triompher
Où le reſpect plus fort combat pour l'étouffer?

ELISABETH.

Ah! contre la ſurpriſe où nous jettent ſes charmes,
La majeſté du rang n'a que de foibles armes.
L'amour, par le reſpect, dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent, plus il ſe voit gêné.
Mais le Comte, en m'aimant, n'auroit eu rien à craindre;
Je lui donnois ſujet de ne ſe point contraindre;
Et c'eſt de quoi rougir, qu'après tant de bonté,
Ses froideurs ſoient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

Mais je veux qu'à vous ſeule il cherche enfin à plaire,

De cette paſſion que faut il qu'il eſpére ?

ELISABETH.

Ce qu'il faut qu'il eſpére ? Et qu'en puis-je eſpérer
Que la douceur de voir, d'aimer, de ſoupirer ?
Triſte & bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime !
Mon bonheur, mon repos s'immole au rang ſuprême !
Et je mourrois cent fois plutôt que faire un Roi
Qui dans le Trône aſſis fut au deſſous de moi.
Je ſçais que c'eſt beaucoup de vouloir que ſon ame
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flamme,
Qu'aimer ſans eſpérance eſt un cruel ennui ;
Mais la part que j'y prens doit l'adoucir pour lui ;
Et lorſque par mon rang je ſuis tyranniſée,
Qu'il le ſçait, qu'il le voit, la ſouffrance eſt aiſée.
Qu'il me plaigne, ſe plaigne, & content de m'aimer . . .
Mais, que dis-je ? D'une autre il s'eſt laiſſé charmer ;
Et tant d'aveuglement ſuit l'ardeur qui l'entraîne,
Que, pour la ſatisfaire, il veut perdre ſa Reine.
Qu'il craigne cependant de me trop irriter,
Je contrains ma colere à ne pas éclater ;
Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage,
Las enfin de ſouffrir, ſe convertit en rage ;
Et je ne réponds pas . . .

SCENE

SCENE II.

ELISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELISABETH.

HE bien ! Ducheſſe, à quoi
Ont pu ſervir les ſoins que vous prenez pour moi ?
Avez-vous-vu le Comte, & ſe rend-il traitable ?

LA DUCHESSE.

Il fait voir un reſpect pour vous inviolable ;
Et ſi vos intérêts ont beſoin de ſon bras,
Commandez, le péril ne l'étonnera pas ;
Mais il ne peut ſouffrir, ſans quelque impatience,
Qu'on oſe auprès de vous noircir ſon innocence.
Le crime, l'attentat, ſont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans ſon ame une noble fureur.
Il ſe plaint qu'on l'accuſe, & que ſa Reine écoute
Ce que des impoſteurs ...

ELISABETH.

Je lui fais tort, ſans doute,
Quand juſqu'en mon Palais il oſe m'aſſiéger,
Sa révolte n'eſt rien, je la dois négliger !
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence,
Marque dans ſes projets la plus haute innocence !
Ciel ! faut-il que ce cœur qui ſe ſent déchirer,
Contre un ſujet ingrat tremble à ſe déclarer !
Que ma mort qu'il réſout, me demandant la ſienne,
Une indigne pitié m'étonne, me retienne :

Et que toûjours trop foible, après ſa lâcheté,
Je n'oſe mettre enfin ma gloire en ſûreté ?
Si l'amour une fois laiſſe place à la haine,
Il verra ce que c'eſt que d'outrager ſa Reine,
Il verra ce que c'eſt que de s'être caché
Cet amour où pour lui mon cœur s'eſt relâché.
J'ai ſouffert juſqu'ici; malgré ſes injuſtices,
J'ai toûjours contre moi fait parler ſes ſervices;
Mais puiſque ſon orgueil va juſqu'aux attentats,
Il faut, en l'abaiſſant, étonner les ingrats;
Il faut à l'Univers qui me voit, me contemple,
D'une juſte rigueur donner un grand exemple:
Il cherche à m'y contraindre, il le veut, c'eſt aſſez.

LA DUCHESSE.

Quoi! pour ſes ennemis vous vous intéreſſez?
Madame, ignorez-vous que l'éclat de ſa vie,
Contre le rang qu'il tient, arme en ſecret l'envie?
Coupable en apparence...

ELISABETH.

Ah! dites, en effet,
Les témoins ſont ouis, ſon procès eſt tout fait;
Et ſi je veux enfin ceſſer de le défendre,
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
Qu'il y ſonge; autrement...

LA DUCHESSE.

Hé quoi! ne peut-on pas
L'avoir rendu ſuſpect ſur de faux attentats?

ELISABETH.

Ah! plut au Ciel! Mais non, les preuves ſont trop fortes.
N'a t'il pas du palais voulu forcer les portes?

Si le peuple, qu'en foule il avoit attiré,
Eut appuyé ſa rage, il s'en fut emparé.
Plus de Trône pour moi, l'ingrat s'en rendoit maître.

LA DUCHESSE.

On n'eſt pas criminel toûjours pour le paroître.
Mais je veux qu'il le ſoit; ce cœur de lui charmé,
Réſoudra-t'il ſa mort? vous l'avez tant aimé!

ELISABETH.

Ah! cachez moi l'amour qu'alluma trop d'eſtime;
M'en faire ſouvenir, c'eſt redoubler ſon crime.
A ma honte, il eſt vrai, je le dois confeſſer,
Je ſentis, j'eus pour lui... Mais que ſert d'y penſer?
Suffolk me l'a ravi, Suffolk qu'il me préfére,
Lui demande mon ſang, le lâche veut lui plaire.
Ah! pourquoi, dans les maux où l'amour m'expoſoit,
N'ai-je fait que bannir celle qui le cauſoit!
Il falloit, il falloit à plus de violence,
Contre cette rivale enhardir ma vengeance,
Ma douceur a nourri ſon criminel eſpoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour ſur elle eut-il quelque pouvoir?
Vous a t'elle trahie, & d'une ame infidele,
Excité contre vous...

ELISABETH.

Je ſouffre tout par elle;
Elle s'eſt fait aimer, elle m'a fait haïr,
Et c'eſt avoir plus fait cent fois que me trahir.

LA DUCHESSE.

Je n'oſe m'oppoſer... Mais Cécile s'avance.

SCENE III.

ELISABETH, LA DUCHESSE, CECILE, TILNEY.

CECILE.

ON ne pouvoit uſer de plus de diligence,
Madame; on a du Comte examiné le ſeing,
Les écrits ſont de lui, nous connoiſſons ſa main.
Sur ſon ſecours offert toute l'Irlande eſt prête
A faire au premier ordre éclater la tempête;
Et vous verrez dans peu renverſer tout l'Etat,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ELISABETH, *à la Ducheſſe.*

Garderez-vous encor le zele qui l'excuſe?
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cécile l'accuſe;
Dans un projet coupable il le fait affermi;
Mais j'en connois la cauſe, il eſt ſon ennemi.

CECILE.

Moi, ſon ennemi?

LA DUCHESSE.

Vous.

CECILE.

Oui, je le ſuis des traitres
Dont l'orgueil téméraire attente ſur leurs maîtres:
Et tant qu'entre mes mains leur ſalut ſera mis,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.

Le Comte cependant n'a pas ſi peu de gloire,
Que vous duſſiez ſi-tôt en perdre la mémoire?
L'Etat, pour qui cent fois on vit armer ſon bras,
Lui doit peut-être aſſez pour ne l'oublier pas.

CECILE.

S'il s'eſt voulu d'abord montrer ſujet fidele,
La Reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle;
Et plus elle eſtima ſes rares qualités,
Plus elle doit punir qui trahit ſes bontés.

LA DUCHESSE.

Si le Comte périt, quoi que l'envie en penſe;
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime...

ELISABETH.

Hé bien! on le verra.
(*à Cécile.*)
Aſſemblez le Conſeil, il en décidera.
Vous attendrez mon ordre.

SCENE IV.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! Que voulez-vous faire,
Madame? en croyez-vous toute votre colere?
Le Comte...

ELISABETH.

Pour ſes jours n'ayez aucun ſouci.

Voici l'heure donnée, il va ſe rendre ici.
L'amour que j'eus pour lui le fait ſon premier Juge,
Il peut y rencontrer un aſſuré refuge:
Mais ſi dans ſon orgueil il oſe perſiſter,
S'il brave cet amour, il doit tout redouter.
Je ſuis laſſe de voir...

SCENE V.

ELISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

TILNEY.

LE Comte eſt là, Madame.

ELISABETH.

Qu'il entre. Quels combats troublent déjà mon ame!
C'eſt lui de mes bontés qui doit chercher l'appui,
Le péril le regarde, & je crains plus que lui.

SCENE VI.

ELISABETH, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELISABETH.

COmte, j'ai tout appris, & je vous parle inſtruite
De l'abyme où vous jette une aveugle conduite;

J'en ſçais l'égarement, & par quels intérêts
Vous avez juſqu'au Trône élevé vos projets.
Vous voyez qu'en faveur de ma premiére eſtime,
Nommant égarement le plus énorme crime,
Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
Votre Reine aujourd'hui ne ſe ſouvienne pas.
Pour un ſi grand effort qu'elle offre de ſe faire,
Tout ce qu'elle demande eſt un aveu ſincere:
S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oſer,
Songez qu'on riſque tout à me le refuſer;
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,
Qui l'oſe dédaigner doit craindre ma vengeance;
Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut,
Et qu'un mot prononcé vous met ſur l'échafaud.

LE COMTE.

Madame, vous pouvez réſoudre de ma peine.
Je connois ce que doit un ſujet à ſa Reine;
Et ſçais trop que le Trône où le Ciel vous fait ſeoir,
Vous donne ſur ma vie un abſolu pouvoir.
Quoi que d'elle par vous la calomnie ordonne,
Elle m'eſt odieuſe, & je vous l'abandonne.
Dans l'état déplorable où ſont réduits mes jours,
Ce ſera m'obliger que d'en rompre le cours.
Mais ma gloire qu'attaque une lâche impoſture,
Sans indignation n'en peut ſouffrir l'injure;
Elle eſt aſſez à moi pour me laiſſer en droit
De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.
Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre,
Si pour l'état tremblant la ſuite en eſt à craindre,
C'eſt à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui,
En me rendant ſuſpect, d'en abattre l'appui.

ELISABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos ſervices,
Donne de la vertu d'aſſez foibles indices ;
Et ſi vous m'en croyez, vous chercherez en moi
Un moyen plus certain...

LE COMTE.

Madame, je le voi.
Des traîtres, des méchans accoutumés au crime,
M'ont, par leurs fauſſetés, arraché votre eſtime ;
Et toute ma vertu contre leur lâcheté,
S'offre envain pour garant de ma fidelité :
Si de la démentir j'avois été capable,
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vu coupable.
C'eſt au Trône, où peut-être on m'eut laiſſé monter,
Que je me fuſſe mis en pouvoir d'éclater.
J'aurois, en m'élevant à ce degré ſublime,
Juſtifié ma faute en commettant le crime ;
Et la ligue qui cherche à me perdre innocent,
N'eut vu mes attentats qu'en les applaudiſſant.

ELISABETH.

Et n'as-tu pas, perfide, armant la populace,
Eſſayé, mais envain, de te mettre en ma place ?
Mon palais inveſti ne te convainc-t'il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats ?
Mais, dis-moi, car enfin le courroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendreſſe à ton crime ;
Et ſi par ſa noirceur je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir que pour te pardonner :
Pourquoi vouloir ma perte, & qu'avoit fait ta Reine,

Qui dût à ſa ruine intéreſſer ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorſque j'ai mis obſtacle au penchant de ton cœur.
Suffolk t'avoit charmé; mais ſi tu peux te plaindre,
Qu'apprenant cet amour, j'ai tâché de l'éteindre,
Songe à quel prix, ingrat! & par combien d'honneurs
Mon eſtime a ſur toi répandu mes faveurs.
C'eſt peu dire qu'eſtime, & tu l'as pu connoître,
Un ſentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
Tant de Princes, de Rois, de Héros mépriſés,
Pour qui, cruel! pour qui les ai-je refuſés?
Leur hymen eut, ſans doute, acquis à mon Empire
Ce comble de puiſſance où l'on ſçait que j'aſpire;
Mais quoi qu'il m'aſſurat, ce qui m'ôtoit à toi
Ne pouvoit rien avoir de ſenſible pour moi.
Ton cœur, dont je tenois la conquête ſi chere,
Etoit l'unique bien capable de me plaire;
Et ſi l'orgueil du Trône eut pu me le ſouffrir,
Je t'euſſe offert ma main afin de l'acquérir.
Eſpére, & tâche à vaincre un ſcrupule de gloire,
Qui, combattant mes vœux, s'oppoſe à ta victoire.
Mérite par tes ſoins que mon cœur adouci
Conſente à n'en plus croire un importun ſouci.
Fais qu'à ma paſſion je m'abandonne entiere;
Que cette Eliſabeth ſi hautaine, ſi fiere,
Elle à qui l'univers ne ſauroit reprocher
Qu'on ait vu ſon orgueil jamais ſe relâcher...
Ceſſe enfin, pour te mettre où ſon amour t'appelle,

De croire qu'un ſujet ne ſoit pas digne d'elle.
Quelquefois à céder ma fierté ſe réſout;
Que ſçais-tu ſi le tems n'en viendra pas à bout?
Que ſçais-tu . . .

LE COMTE.

Non, Madame, & je puis vous le dire,
L'eſtime de ma Reine à mes vœux doit ſuffire;
Si l'amour la portoit à des projets trop bas,
Je trahirois ſa gloire à ne l'empêcher pas.

ELISABETH.

Ah! je vois trop juſqu'où la tienne ſe ravale:
Le trône te plairoit, mais avec ma rivale.
Quelque appas qu'ait pour toi l'ardeur qui te ſéduit,
Prens y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE.

En perdant votre appui, je me vois ſans défenſe;
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence:
Et ſi pour contenter quelque ennemi ſecret,
Vous ſouhaitez mon ſang, je l'offre ſans regret.

ELISABETH.

Va, c'en eſt fait, il faut contenter ton envie.
A ton lâche deſtin j'abandonne ta vie,
Et conſens, puiſqu'envain je tâche à te ſauver,
Que ſans voir... Tremble, ingrat! que je n'oſe achever.
Ma bonté, qui toûjours s'obſtine à te défendre,
Pour la derniere fois cherche à ſe faire entendre.
Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,
Le pardon t'eſt offert, tu le peux accepter.
Mais ſi . . .

LE COMTE.

J'accepterois un pardon? moi, Madame?

ELISABETH.

Il bleſſe, je le vois, la fierté de ton ame;
Mais s'il te fait ſouffrir, il falloit prendre ſoin
D'empêcher que jamais tu n'en euſſes beſoin;
Il falloit, ne ſuivant que de juſtes maximes,
Rejetter ...

LE COMTE.

Il eſt vrai, j'ai commis de grands crimes!
Et ce que ſur les mers mon bras a fait pour vous,
Me rend digne en effet de tout votre courroux!
Vous le ſçavez, Madame, & l'Eſpagne confuſe
Juſtifie un vainqueur que l'Angleterre accuſe.
Ce n'eſt pas pour vanter mes trop heureux exploits,
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'oſe joindre ma voix.
Tout autre, pour ſa Reine employant ſon courage,
En même occaſion eut eu même avantage;
Mon bonheur a tout fait, je le crois: mais enfin
Ce bonheur eut ailleurs aſſuré mon deſtin;
Ailleurs, ſi l'impoſture eut conſpiré ma honte,
On n'auroit pas ſouffert qu'on oſat ...

ELISABETH.

Hé bien! Comte,
Il faut faire juger dans la rigueur des loix
La récompenſe due à ces rares exploits.
Si j'ai mal reconnu vos importans ſervices,
Vos juges n'auront pas les mêmes injuſtices;
Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zele, & de fidelité.

SCENE VII.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

AH! Comte, voulez-vous, en dépit de la Reine,
De vos accuſateurs ſervir l'injuſte haine?
Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,
Si vous ſouffrez l'arrêt qui peut être rendu?
Quels Juges avez-vous pour y trouver aſyle?
Ce ſont vos ennemis, c'eſt Raleig, c'eſt Cécile;
Et pouvez-vous penſer qu'en ce péril preſſant,
Qui cherche votre mort vous déclare innocent?

LE COMTE.

Quoi, ſans m'intéreſſer pour ma gloire flétrie,
Je me verrai traiter de traître à ma patrie!
S'il eſt dans ma conduite une ombre d'attentat,
Votre hymen fit mon crime, il touche peu l'Etat:
Vous ſavez là deſſus quelle eſt mon innocence,
Et ma gloire avec vous étant en aſſurance,
Ce que mes ennemis en voudront préſumer,
Quoi qu'oſe leur fureur, ne ſçauroit m'alarmer.
Leur impoſture enfin ſe verra découverte;
Et tout méchans qu'ils ſont, s'ils réſolvent ma perte,
Aſſemblés pour l'arrêt qui doit me condamner,
Ils trembleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au palais mon hymen vous fit faire,
Me faiſoit craindre ſeule un arrêt trop ſévere,
Je pourrois de ce crime affranchir votre foi,
En déclarant l'amour que vous eutes pour moi.
Mais des témoins ouis ſur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayez...

LE COMTE.

La faute n'eſt pas grande;
Et pourvu que nos feux, à la Reine cachés,
Laiſſent à mes jours ſeuls mes malheurs attachés...

LA DUCHESSE.

Quoi! vous craignez l'éclat de nos flammes ſecrettes,
Ce péril vous étonne! & c'eſt vous qui le faites.
La Reine qui ſe rend ſans rien examiner,
Si vous y conſentez, vous veut tout pardonner.
C'eſt vous qui refuſant...

LE COMTE.

N'en parlons plus, Madame;
Qui reçoit un pardon, ſouffre un ſoupçon infame;
Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaiſſer
A l'indigne priere où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah! Si de quelque eſpoir je puis flatter ma peine,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la Reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous,
Tâcher, malgré vous même, à vaincre ſon courroux;
Mais, ſi je n'obtiens rien, ſongez que votre vie
Depuis long-temps en bute aux fureurs de l'envie,

Me coûte aſſez déjà pour ne mériter pas
Que, cherchant à mourir, vous cauſiez mon tré-
pas.
C'eſt vous en dire trop. Adieu, Comte.

LE COMTE.

Ah, Madame!
Après que vous avez déſeſpéré ma flamme,
Par quel ſoin de mes jours... Quoi! me quitter
ainſi!

SCENE VIII.

LE COMTE, CROMMER, SUITE.

CROMMER.

C'Eſt avec déplaiſir que je parois ici;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur ſoupire...

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il ſoit, vous pouvez me le
dire.

CROMMER.

J'ai charge...

LE COMTE.

Hé bien! de quoi? parlez ſans héſiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, & de vous arrêter.

LE COMTE.

Mon épée?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéiſſe.

LE COMTE.

Mon épée ? Et l'outrage eſt joint à l'injuſtice !

CROMMER.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que vous vous étonnez,
J'obéis à regret, mais je le dois.

LE COMTE, *lui donnant ſon épée.*

Prenez.

Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.
Marchons, quelque douleur que j'en puiſſe ſentir,
La Reine veut ſe perdre, il faut y conſentir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, CECILE, TILNEY.

ELISABETH.

LE Comte eſt condamné ?

CECILE.

C'eſt à regret, Madame,
Qu'on voit ſon nom terni par un arrêt infame.
Ses Juges l'en ont plaint ; mais tous l'ont à la fois
Connu ſi criminel, qu'ils n'ont eu qu'une voix.
Comme pour affoiblir toutes nos procédures,
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures,
Ravi, s'il ſe pouvoit, de le favoriſer,
J'ai de ſon jugement voulu me récuſer.

La loi le défendoit, & c'eſt malgré moi-même
Que j'ai dit mon avis dans le conſeil ſuprême
Qui, confus des noirceurs de ſon lâche attentat,
A cru devoir ſa tête au repos de l'état.

ELISABETH.

Ainſi ſa perfidie a paru manifeſte?

CECILE.

Le coup pour vous, Madame, alloit être funeſte,
Du Comte de Tyron, de l'Irlandois ſuivi,
Il en vouloit au Trône, & vous l'auroit ravi.

ELISABETH.

Ah! je l'ai trop connu, lorſque la populace
Seconda contre moi ſon inſolente audace,
A m'ôter la Couronne il croyoit l'engager.
Quelle excuſe à ce crime, & par où s'en purger?
Qu'à-t'il répondu?

CECILE.

Lui? qu'il n'avoit rien à dire,
Que pour toute défenſe, il nous devoit ſuffire
De voir ſes grands exploits pour lui s'intéreſſer,
Et que ſur ces témoins on pouvoit prononcer.

ELISABETH.

Quel orgueil! Quoi! tout prêt à voir lancer la foudre,
Au moindre repentir il ne peut ſe réſoudre!
Soumis à ma vengeance il brave mon pouvoir!
Il oſe...

CECILE.

Sa fierté ne ſe peut concevoir.
On eut dit, à le voir plein de ſa propre eſtime,
Que ſes juges étoient coupables de ſon crime;
Et qu'ils craignoient de lui dans ce pas hazardeux,

Ce

Ce qu'il avoit l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

ELISABETE.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaiſſe.
Il voit, il voit l'état où ſon crime le laiſſe.
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CECILE.

Un coup ſi rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conſerve une inutile audace,
J'ai voulu le réduire à vous demander grace.
Que ne m'a-t'il point dit! j'en rougis & me tais.

ELISABETH.

Ah! quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
De moi tantôt, ſans peine il l'auroit obtenue:
J'étois encor pour lui de bonté prévenue,
Je voyois à regret qu'il voulut me forcer
A ſouhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer;
Mon bras, lent à punir, ſuſpendoit la tempête;
Il me pouſſe à l'éclat, il payera de ſa tête.
Donnez bien ordre à tout. Pour empêcher ſa mort,
Le peuple qui la craint, peut faire quelque effort,
Il s'en eſt fait aimer, prévenez ces alarmes;
Dans les lieux les moins ſûrs faites prendre les armes.
N'oubliez rien, allez.

CECILE.

Vous connoiſſez ma foi,
Je réponds des mutins; repoſez-vous ſur moi.

* * *

SCENE II.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

ENfin, perfide, enfin ta perte eſt réſolue;
C'en eſt fait, malgré moi, toi-même l'as conclue.
De ma lâche pitié tu craignois les effets;
Plus de grace, tes vœux vont être ſatisfaits.
Ma tendreſſe emportoit une indigne victoire;
Je l'étouffe, il eſt tems d'avoir ſoin de ma gloire,
Il eſt tems que mon cœur juſtement irrité,
Inſtruiſe l'Univers de toute ma fierté.
Quoi! de ce cœur ſéduit appuyant l'injuſtice,
De tes noirs attetats tu l'auras fait complice!
J'en ſçaurai le coup prêt d'éclater, le verrai;
Tu m'auras dédaignée, & je le ſouffrirai!
Non, puiſqu'en moi toûjours l'amante te fit peine,
Tu le veux, pour te plaire il faut paroître Reine,
Et reprendre l'orgueil que j'oſois oublier,
Pour permettre à l'amour de te juſtifier.

TILNEY.

A croire cet orgueil peut-être un peu trop prompte,
Vous avez conſenti qu'on ait jugé le Comte:
On vient de prononcer l'arrêt de ſon trépas,
Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

ELISABETH.

Il ne mourra pas, lui? Non, crois-moi, tu t'abuſes,

Tu ſçais ſon attentat; eſt-ce que tu l'excuſes?
Et que de ſon arrêt blâmant l'indignité,
Tu crois qu'il ſoit injuſte ou trop précipité?
Penſes-tu, quand l'ingrat contre moi ſe déclare,
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare?
Et que je venge trop, en le laiſſant périr,
Ce que par ſes dédains l'amour m'a fait ſouffrir?

TILNEY.

Que cet arrêt ſoit juſte, ou donné par l'envie,
Vous l'aimez, cet amour lui ſauvera la vie.
Il tient vos jours aux ſiens ſi fortement unis,
Que par le même coup on les verroit finis.
Votre aveugle colere envain vous le déguiſe:
Vous pleureriez la mort que vous auriez permiſe;
Et le ſanglant éclat qui ſuivroit ce courroux,
Vengeroit vos malheurs moins ſur lui que ſur vous.

ELISABETH.

Ah, cruelle! Pourquoi fais-tu trembler ma haine?
Eſt-ce une paſſion indigne d'une Reine?
Et l'amour qui me veut empêcher de regner,
Ne ſe laſſe-t'il point de ſe voir dédaigner?
Que me ſert qu'au dehors, redoutable ennemie,
Je rende par la paix ma puiſſance affermie,
Si mon cœur au dedans triſtement déchiré,
Ne peut jouir du calme où j'ai tant aſpiré?
Mon bonheur ſemble avoir enchaîné la victoire,
J'ai triomphé par-tout, tout parle de ma gloire;
Et d'un ſujet ingrat, ma preſſante bonté
Ne peut même en priant, réduire la fierté!
Par ſon fatal arrêt plus que lui condamnée,
A quoi te réſous-tu, Princeſſe infortunée!
Laiſſeras-tu périr ſans pitié, ſans ſecours,

Le ſoutien de ta gloire, & l'appui de tes jours?

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout? Vous pleurez!

ELISABETH.

Oui, je pleure,
Et ſens bien que, s'il meurt, il faudra que je meure.
O vous Rois que pour lui ma flamme a négligés,
Jettez les yeux ſur moi, vous êtes bien vengés!
Une Reine intrépide au milieu des alarmes,
Tremblante pour l'amour, oſe verſer des larmes!
Encor s'il étoit ſûr que ces pleurs répandus,
En me faiſant rougir, ne fuſſent pas perdus;
Que le lâche, preſſé du vif remords que donne...
Qu'en penſes tu? Dis-moi, le plus hardi s'étonne.
L'image de la mort, dont l'appareil eſt prêt,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir ſa tête expier ſon offenſe,
Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence?
Que, ſûr que mes bontés paſſent ſes attentats...

TILNEY.

Il doit y recourir; mais, s'il ne le fait pas?
Le Comte eſt fier, Madame.

ELISABETH.

Ah! tu me déſeſpéres.
Quoi qu'oſent contre moi ſes projets téméraires,
Dût l'Etat par ma chûte en être renverſé,
Qu'il fléchiſſe, il ſuffit, j'oublierai le paſſé.
Mais, quand toute attachée à retenir la foudre,
Je frémis de le perdre, & tremble à m'y réſoudre,
Si me bravant toûjours, il oſe m'y forcer,
Moi Reine, lui ſujet, puis je m'en diſpenſer?
Sauvons-le malgré lui; parle, & fais qu'il te croie,

Vois-le, mais cache-lui que c'eſt moi qui t'envoie;
Et ménageant ma gloire, en t'expliquant pour moi,
Peins-lui mon cœur ſenſible à ce que je lui doi:
Fais-lui voir qu'a regret j'abandonne ſa tête,
Qu'au plus foible remords ſa grace eſt toute prête;
Et ſi pour l'ébranler il faut aller plus loin,
Du ſoin de mon amour fais ton unique ſoin;
Laiſſe, laiſſe ma gloire, & dis-lui que je l'aime,
Tout coupable qu'il eſt, cent fois plus que moi-même;
Qu'il n'a, s'il veut finir mes déplorables jours,
Qu'à ſouffrir que des ſiens on arrête le cours.
Preſſe, prie, offre tout pour fléchir ſon courage.
Enfin, ſi pour ta Reine un vrai zele t'engage;
Par crainte, par amour, par pitié de mon ſort,
Obtiens qu'il ſe pardonne & s'arrache à la mort;
L'empêchant de périr, tu m'auras bien ſervie.
Je ne te dis plus rien, il y va de ma vie.
Ne perds point de tems, cours, & me laiſſe écouter
Ce que pour ſa défenſe un ami vient tenter.

SCENE III.

ELISABETH, LE COMTE DE SALSBURY.

SALSBURY.

MAdame, pardonnez à ma douleur extrême,
Si, paroiſſant ici pour un autre moi même,
Tremblant, ſaiſi d'effroi pour vous, pour vos Etats,

J'oſe vous conjurer de ne vous perdre pas.
Je n'examine point quel peut être le crime:
Mais ſi l'arrêt donné vous ſemble légitime,
Vous le paroîtra-t'il quand vous daignerez voir,
Par un funeſte coup, quelle tête il fait choir?
C'eſt ce fameux héros, dont cent fois la victoire
Par les plus grands exploits a conſacré la gloire,
Dont par-tout le deſtin fut ſi noble & ſi beau,
Qu'on livre entre les mains d'un infame bourreau.
Après qu'à ſa valeur, que chacun idolâtre,
L'univers avec pompe a ſervi de Théâtre,
Pourrez-vous conſentir qu'un échafaud dreſſé,
Montre à tous de quel prix il eſt récompenſé?
Quand je viens vous marquer ſon mérite & ſa peine,
Ce n'eſt point ſeulement l'amitié qui m'amene,
C'eſt l'état déſolé, c'eſt votre cour en pleurs,
Qui perdant ſon appui tremble de ſes malheurs.
Je ſais qu'en ſa conduite il eut quelque imprudence,
Mais le crime toûjours ne ſuit pas l'apparence;
Et dans le rang illuſtre où ſes vertus l'ont mis,
Eſtimé de ſa Reine, il a des ennemis.
Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les artifices
De ceux qui de ſa mort ſe rendent les complices.
Songez que la clémence a toûjours eu ſes droits,
Et qu'elle eſt la vertu la plus digne des Rois.

ELISABETH.

Comte de Salsbury, j'eſtime votre zele,
J'aime à vous voir ami généreux & fidele,
Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.

Je ſens ainſi que vous une douleur extrême,
Mais je dois à l'état encor plus qu'à moi-même.
Si j'ai laiſſé du Comte éclaircir le forfait,
C'eſt lui qui m'a forcée à tout ce que j'ai fait.
Prête à tout oublier, s'il m'avouoit ſon crime,
On le ſçait, j'ai voulu lui rendre mon eſtime;
Ma bonté n'a ſervi qu'à redoubler l'orgueil,
Qui des ambitieux eſt l'ordinaire écueil.
Des ſoins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,
Quoique ſûr d'y périr, il s'eſt fait un outrage.
Si ſa tête me fait raiſon de ſa fierté,
C'eſt ſa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

Il mérite, ſans doute, une honteuſe peine,
Quand ſa fierté combat les bontés de ſa Reine.
Si quelque choſe en lui vous peut, vous doit bleſſer,
C'eſt l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaiſſer,
Cet orgueil qu'il veut croire au péril de ſa vie;
Mais, pour être trop fier, vous a t'il moins ſervie?
Vous a-t'il moins montré dans cent & cent combats,
Que pour vous il n'eſt rien d'impoſſible à ſon bras?
Par ſon ſang prodigué, par l'éclat de ſa gloire,
Daignez, s'il vous en reſte encor quelque mémoire,
Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui,
Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.
Songez que ſi jamais il vous fut néceſſaire,
Ce qu'il a déjà fait il peut encor le faire;
Et que nos ennemis tremblans, déſeſpérés,

N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdrez.

ELISABETH.

Je le perds à regret, mais enfin je ſuis Reine;
Il eſt ſujet, coupable, & digne de ſa peine;
L'arrêt eſt prononcé, Comte, & tout l'Univers
Va ſur lui, va ſur moi tenir les yeux ouverts.
Quand ſa ſeule fierté, dont vous blâmez l'audace,
M'auroit fait ſouhaiter qu'il m'eut demandé grace,
Si par-là de la mort il a pu s'affranchir,
Dédaignant de le faire, eſt-ce à moi de fléchir?
Eſt-ce à moi d'endurer qu'un ſujet téméraire
A d'impuiſſans éclats réduiſe ma colere?
Et qu'il puiſſe, à ma honte, apprendre à l'avenir
Que j'ai connu ſon crime, & n'oſai le punir?

SALSBURY.

On parle de révolte, & de ligues ſecrettes;
Mais, Madame, on ſe ſert de lettres contrefaites:
Les témoins, par Cécile, ouis, examinés,
Sont témoins que peut-être on aura ſubornés;
Le Comte les récuſe, & quand je le ſoupçonne...

ELISABETH.

Le Comte eſt condamné: ſi ſon arrêt l'étonne,
S'il a pour l'affoiblir quelque choſe à tenter,
Qu'il rentre en ſon devoir, on pourra l'écouter.
Allez. Mon juſte orgueil, que ſon audace irrite,
Peut faire grace encor; faites qu'il la mérite.

SCENE IV.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

VEnez, venez, Ducheſſe, & plaignez mes ennuis.
Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis;
Et je tremble toûjours qu'un obſtiné coupable
Lui-même contre moi ne ſoit inéxorable.
Ciel ! qui me fis un cœur & ſi noble & ſi grand ;
Ne le devois-tu pas former indifférent !
Falloit-il qu'un ingrat, auſſi fier que ſa Reine,
Me donnant tant d'amour, fut digne de ma haine?
Ou, ſi tu réſolvois de m'en laiſſer trahir,
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr ?
Si ce funeſte arrêt n'ébranle point le Comte,
Je ne puis éviter ou ma perte ou ma honte ;
Je péris par ſa mort, & le voulant ſauver,
Le lâche impunément aura ſu me braver.
Que je ſuis malheureuſe !

LA DUCHESSE.

On eſt, ſans doute, à plaindre,
Quan on hait la rigueur, & qu'on s'y voit contraindre ;
Mais ſi le Comte oſoit, tout condamné qu'il eſt,
Plutôt que ſon pardon accepter ſon arrêt,
Au moins de ſes deſſeins, ſans le dernier ſupplice,
La priſon vous pourroit...

ELISABETH.

Non, je veux qu'il fléchiſſe;

Il y va de ma gloire, il faut qu'il céde.

LA DUCHESSE.

Hélas!
Je crains qu'à vos bontés il ne ſe rende pas;
Que voulant abaiſſer ce courage invincible,
Vos efforts...

ELISABETH.

Ah! j'en ſais un moyen infaillible;
Rien n'égale en horreur ce que j'en ſouffrirai,
C'eſt le plus grand des maux, peut-être j'en mourrai.
Mais ſi toûjours d'orgueil ſon audace eſt ſuivie,
Il faudra le ſauver aux dépens de ma vie;
M'y voilà réſolue. O vœux mal exaucés!
O mon cœur! eſt-ce ainſi que vous me trahiſſez?

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir eſt grand, mais je connois le Comte,
Il voudra...

ELISABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte,
Je le ſçais, mais enfin je vaincrai ſans effort,
Et vous allez-vous-même en demeurer d'accord.
Il adore Suffolk, c'eſt elle qui l'engage
A lui faire raiſon d'un exil qui l'outrage.
Quoi que coûte à mon cœur ce funeſte deſſein,
Je veux, je ſouffrirai qu'il lui donne la main;
Et l'ingrat qui m'oppoſe une fierté rebelle,
Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par-là ſeulement vous croyez le toucher,
Apprennez un ſecret qu'il ne faut plus cacher.
De l'amour de Suffolk vainement alarmée,

Vous là punites trop, il ne l'a point aimée;
C'eſt moi ſeule, ce ſont mes criminels appas
Qui ſurprirent ſon cœur que je n'attaquois pas.
Par devoir, par reſpect, j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre;
Confuſe de ſes vœux, j'eus beau lui réſiſter,
Comme l'amour ſe flatte, il voulut ſe flatter:
Il crut que la pitié pourroit tout ſur votre ame,
Que le tems vous rendroit favorable à ſa flamme;
Et quoiqu'enfin pour lui Suffolk fut ſans appas,
Il feignit de l'aimer pour ne m'expoſer pas.
Son éxil étonna ſon amour téméraire;
Mais ſi mon intérêt le força de ſe taire,
Son cœur dont la contrainte irritoit les déſirs,
Ne m'en donna pas moins ſes plus ardens ſoupirs.
Par moi qui l'uſurpai, vous en futes bannie;
Je vous nuiſis, Madame, & je m'en ſuis punie.
Pour vous rendre les vœux que j'oſois détourner,
On demanda ma main, je la voulus donner;
Eloigné de la Cour, il ſut cette nouvelle,
Il revient furieux, rend le peuple rebelle,
S'en fait ſuivre au palais dans le moment fatal
Que l'hymen me livroit au pouvoir d'un rival;
Il venoit l'empêcher, & c'eſt ce qu'il vous cache.
Voilà par où le crime à ſa gloire s'attache;
On traite de révolte un fier emportement,
Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant;
S'il ſemble un attentat, s'il en a l'apparence,
L'aveu que je vous fais prouve ſon innocence.
Enfin, Madame, enfin par tout ce qui jamais
Put ſurprendre, toucher, enflammer vos ſouhaits,

Par les plus rendres vœux dont vous futes capable,
Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,
Sur des témoins ſuſpects qui n'ont pu l'étonner,
Ses Juges à la mort l'ont oſé condamner:
Accordez-moi ſes jours pour prix du ſacrifice
Qui m'arrachant à lui, vous a rendu juſtice;
Mon cœur en ſouffre aſſez pour mériter de vous
Contre un ſi cher coupable un peu moins de courroux.

ELISABETH.

Ai-je bien entendu? Le perfide vous aime,
Me dédaigne, me brave, & contraire à moi même,
Je vous aſſurerois, en l'oſant ſecourir,
La douceur d'être aimée, & de me voir ſouffrir!
Non; il faut qu'il périſſe, & que je ſois vengée,
Je dois ce coup funeſte à ma flamme outragée:
Il a trop mérité l'arrêt qui le punit,
Innocent ou coupable, il vous aime, il ſuffit.
S'il n'a point de vrai crime ainſi qu'on le veut croire,
Sur le crime apparent je ſauverai ma gloire;
Et la raiſon d'Etat, en le privant du jour,
Servira de prétexte à la raiſon d'amour.

LA DUCHESSE.

Juſte Ciel! vous pourriez vous immoler ſa vie?
Je ne me répens point de vous avoir ſervie;
Mais hélas! qu'ai-je pu faire plus contre moi,
Pour le rendre à ſa Reine, & rejetter ſa foi!
Tout parloit, m'aſſuroit de ſon amour extrême;
Pour mieux me l'attacher qu'auriez vous fait vous-même?

ELISABETH.

Moins que vous; pour lui ſeul, quoi qu'il fut arrivé,
Toûjours tout mon amour ſe ſeroit conſervé.
Envain de moi tout autre eut eu l'ame charmée,
Point d'hymen; mais enfin je ne ſuis point aimée!
Mon cœur de ſes dédains ne peut venir à bout!
Et dans ce déſeſpoir, qui peut tout, oſe tout.

LA DUCHESSE.

Ah! faites-lui paroître un cœur plus magnanime,
Ma ſévere vertu lui doit-elle être un crime?
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir,
Vous le fait-elle voir plus digne de périr?

ELISABETH.

J'ai tort, je le confeſſe, & quoique je m'emporte,
Je ſens que ma tendreſſe eſt toûjours la plus forte.
Ciel! qui me réſervez à des malheurs ſans fin,
Il ne manquoit donc plus à mon cruel deſtin
Que de ne ſouffrir pas, dans cette ardeur fatale,
Que je fuſſe en pouvoir de haïr ma rivale!
Ah! que de la vertu les charmes ſont puiſſans!
Ducheſſe, c'en eſt fait; qu'il vive, j'y conſens.
Par un même intérêt, vous craignez, & je tremble.
Pour lui, contre lui-même, uniſſons-nous enſemble;
Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer,
Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer;
Un prix bien inégal nous en payera la peine.
Vous aurez tout ſon cœur, je n'aurai que ſa haine:
Mais n'importe, il vivra, ſon crime eſt pardonné,

Je m'oppoſe à ſa mort; mais l'arrêt eſt donné,
L'Angleterre le ſçait, la terre toute entiere,
D'une juſte ſurpriſe en fera la matiere.
Ma gloire dont toûjours il s'eſt rendu l'appui,
Veut qu'il demande grace, obtenez-le de lui.
Vous avez ſur ſon cœur une entiere puiſſance.
Allez. Pour le ſoumettre uſez de violence:
Sauvez-le, ſauvez-moi; dans le trouble où je ſuis,
M'en repoſer ſur vous eſt tout ce que je puis.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE.

JE dois beaucoup, ſans doute, au ſouci qui t'amene;
Mais enfin tu pouvois t'épargner cette peine.
Si l'arrêt qui me perd te ſemble à redouter,
J'aime mieux le ſouffrir que de le mériter.

TILNEY.

De cette fermeté ſouffrez que je vous blâme.
Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,
Quand il nous la fait voir par des arrêts ſanglans,
Dans ſon triſte appareil approcher à pas lens...

LE COMTE.

Je ne le céle point, je croyois que la Reine
A me ſacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le Palais, ſans peur d être arrêté,
J'en faiſois pour ma vie un lieu de ſûreté.
Non, qu'enfin, ſi mon ſang a tant de quoi lui plaire,
Je vois avec regret qu'on l'oſe ſatisfaire;
Mais pour verſer ce ſang tant de fois répandu,
Peut-être un échafaud ne m'étoit-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire,
Elle veut l'oublier, j'ai regret à ſa gloire;
J'ai regret qu'aveuglée elle attire ſur ſoi
La honte qu'elle croit faire tomber ſur moi.
Le Ciel m'en eſt témoin, jamais ſujet fidele
N'eut pour ſa Souveraine un cœur ſi plein de zele.
Je l'ai fait éclater en cent & cent combats;
On aura beau le taire, ils ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir, quand je l'ai bien ſervie,
Du moins je méritois qu'elle eut ſoin de ma vie.
Pour la voir contre moi ſi fiérement s'armer,
Le crime n'eſt pas grand de n'avoir pu l'aimer.
Le penchant fut toûjours un mal inévitable,
S'il entraine le cœur, le ſort en eſt coupable;
Et toute autre, oubliant un ſi léger chagrin,
Me m'auroit pas puni des fautes du deſtin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue, ont irrité la Reine,
Mais daignez l'adoucir, & ſa colere eſt vaine.
Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît,
C'eſt vous même, c'eſt vous qui donnez votre arrêt.

Par vous, dit-on, l'Irlande à l'attentat s'anime;
Que le crime ſoit faux, il eſt connu pour crime;
Et quand pour vous ſauver elle vous tend les bras,
Sa gloire veut au moins que vous faſſiez un pas:
Que vous ...

LE COMTE.

Ah! s'il eſt vrai qu'elle ſonge à ſa gloire,
Pour garantir ſon nom d'une tache trop noire;
Il eſt d'autres moyens où l'équité conſent,
Que de ſe relâcher à perdre un innocent.
On oſe m'accuſer; que ſa colere accable
Des témoins ſubornés qui me rendent coupable.
Cécile les entend, & les a ſuſcités;
Raleig leur a fourni toutes leurs fauſſetés.
Que Raleig, que Cécile, & ceux qui leur reſſemblent,
Ces infames, ſous qui tous les gens de bien tremblent,
Par la main d'un bourreau, comme ils l'ont mérité,
Lavent dans leur vil ſang leur infidélité.
Alors, en répandant ce ſang vraiment coupable,
La Reine aura fait rendre un arrêt équitable;
Alors de ſa rigueur le foudroyant éclat,
Affermiſſant ſa gloire, aura ſauvé l'Etat;
Mais ſur moi, qui maintiens la grandeur ſouveraine,
Du crime des méchans faire tomber la peine!
Souffrir que contre moi des écrits contrefaits ...
Non, la poſtérité ne le croira jamais.
Jamais on ne pourra ſe mettre en la penſée,
Que de ce qu'on me doit, la mémoire effacée
Ait laiſſé l'impoſture en pouvoir d'accabler ...

Mais

Mais la Reine le voit, & le voit ſans trembler;
Le péril de l'Etat n'a rien qui l'inquiéte,
Je dois être content, puiſqu'elle eſt ſatisfaite,
Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
Qui lui coûte ſa gloire, & ne l'étonne pas.

TILNEY.

Et ne l'étonne pas! Elle s'en déſeſpére,
Blâme votre rigueur, condamne ſa colere;
Pour rendre à ſon eſprit le calme qu'elle attend,
Un mot à prononcer vous coûteroit-il tant?

LE COMTE.

Je crois que de ma mort le coup lui ſera rude,
Qu'elle s'accuſera d'un peu d'ingratitude.
Je n'ai pas, on le ſçait, mérité mes malheurs,
Mais le tems adoucit les plus vives douleurs.
De ſes triſtes remords ſi ma perte eſt ſuivie,
Elle ſouffriroit plus à me laiſſer la vie.
Foible à vaincre ce cœur qui lui devient ſuſpect,
Je ne pourrois pour elle avoir que du reſpect.
Tout rempli de l'objet qui s'en eſt rendu maître,
Si je ſuis criminel, je voudrois toûjours l'être;
Et, ſans doute, il eſt mieux qu'en me privant du jour,
Sa haine, quoiqu'injuſte, éteigne ſon amour,

TILNEY.

Quoi! je n'obtiendrai rien?

LE COMTE.

Tu redoubles ma peine,
C'eſt aſſez.

TILNEY.

Mais enfin, que dirai-je à la Reine?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaud eſt prêt,
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt;
Et, qu'innocent d'ailleurs, je tiens cette mort chere,
Qui me fera bien-tôt ceſſer de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la retrouver; mais, encore une fois,
Par ce que vous devez...

LE COMTE.

Je ſçais ce que je dois.
Adieu. Puiſque ma gloire à ton zele s'oppoſe;
De mes derniers momens ſouffre que je diſpoſe;
Il m'en reſte aſſez peu, pour me laiſſer au moins
La triſte liberté d'en jouir ſans témoins.

SCENE II.

LE COMTE *ſeul.*

O Fortune! ô grandeur! dont l'amorce flatteuſe
Surprend, touche, éblouit une ame ambitieuſe,
De tant d'honneurs reçus, c'eſt donc-là tout le fruit!
Un long-tems les amaſſe, un moment les détruit.
Tout ce que le deſtin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre, & pour le mériter,
Il n'eſt projet ſi haut qu'on ne m'ait vu tenter;
Cependant aujourd'hui, ſe peut-il qu'on le croie!
C'eſt ſur un échafaud que la Reine m'envoie.
C'eſt là qu'aux yeux de tous m'imputant des forfaits...

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

LE COMTE.

HE bien! de ma faveur vous voyez les effets.
Ce fier Comte d'Eſſex, dont la haute fortune
Attiroit des flatteurs une foule importune,
Qui vit de ſon bonheur tout l'Univers jaloux,
Abattu, condamné, le reconnoiſſez-vous?
Des lâches, des méchans, victime infortunée,
J'ai bien, en un moment, changé de deſtinée!
Tout paſſe, & qui m'eut dit, après ce qu'on m'a vu,
Que je l'euſſe éprouvé, je ne l'aurois pas cru.

SALSBURY.

Quoique vous éprouviez que tout change, tout paſſe,
Rien ne change pour vous, ſi vous vous faites grace.
Je viens de voir la Reine, & ce qu'elle m'a dit
Montre aſſez que pour vous l'amour toûjours agit;
Votre ſeule fierté, qu'elle voudroit abattre,
S'oppoſe à ſes bontés, s'obſtine à les combattre.
Contraignez vous: un mot qui marque un cœur ſoumis,
Vous va mettre au-deſſus de tous vos ennemis.

LE COMTE.

Quoi! quand leur impoſture indignement m'accable,

Pour les juſtifier je me rendrai coupable!
Et, par mon lâche aveu, l'univers étonné
Apprendra qu'ils m'auront juſtement condamné!

SALSBURY.

En lui parlant pour vous, j'ai peint votre innocence;
Mais enfin elle cherche une aide à ſa clémence.
C'eſt votre Reine, & quand pour fléchir ſon courroux,
Elle ne veut qu'un mot, le refuſerez-vous?

LE COMTE.

Oui, puiſqu'enfin ce mot rendroit ma honte extrême.
J'ai vécu glorieux, & je mourrai de même;
Toûjours inébranlable, & dédaignant toûjours
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux! Ah, Ciel! pouvez-vous croire
Que ſur un échafaud vous ſauviez votre gloire?
Qu'il ne ſoit pas honteux à qui s'eſt vu ſi haut...

LE COMTE.

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud;
Ou, ſi dans mon arrêt quelque infamie éclate,
Elle eſt lorſque je meurs pour une Reine ingrate
Qui, voulant oublier cent preuves de ma foi,
Ne mérita jamais un ſujet tel que moi.
Mais la mort m'étant plus à ſouhaiter qu'à craindre,
Sa rigueur me fait grace, & j'ai tort de m'en plaindre.

Après avoir perdu ce que j'aimois le mieux,
Confus, déſeſpéré, le jour m'eſt odieux.
A quoi me ſerviroit cette vie importune,
Qu'à m'en faire toûjours mieux ſentir l'infortune?
Pour la ſeule Ducheſſe il m'auroit été doux
De paſſer ... Mais, hélas! un autre eſt ſon époux,
Un autre dont l'amour moins tendre, moins fidele...
Mais elle doit ſçavoir mon malheur, qu'en dit elle?
Me flattai-je en croyant qu'un reſte d'amitié
Lui fera de mon ſort prendre quelque pitié?
Privé de ſon amour, pour moi ſi plein de charmes,
Je voudrois bien du moins avoir part à ſes larmes.
Cette auſtere vertu qui ſoutient ſon devoir,
Semble à mes triſtes vœux en défendre l'eſpoir;
Cependant contre moi quoiqu'elle oſe entreprendre,
Je les paye aſſez cher pour y pouvoir prétendre;
Et l'on peut, ſans ſe faire un trop heureux effort,
Pleurer un malheureux dont on cauſe la mort.

SALSBURY.

Quoi! ce parfait amour, cette pure tendreſſe
Qui vous fit ſi long-tems vivre pour la Ducheſſe,
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit ſouffrir,
Ne vous arrache point ce deſſein de mourir?
Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coûte
Le cruel ſacrifice...

LE COMTE.

Elle m'aima, ſans doute;

Et ſans la Reine, hélas! j'ai lieu de préſumer
Qu'elle eut fait à jamais ſon bonheur de m'aimer.
Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidele
Peut attendre d'amour, je le ſentis pour elle;
Et peut-être mes ſoins, ma conſtance, ma foi,
Méritoient les ſoupirs qu'elle a perdus pour moi;
Nulle félicité n'eut égalé la nôtre;
Le Ciel y met obſtacle, elle vit pour un autre,
Un autre à tout le bien que je crus acquérir,
L'hymen le rend heureux, c'eſt à moi de mourir.

SALSBURY.

Ah! Si pour ſatisfaire à cette injuſte envie,
Il vous doit être doux d'abandonner la vie,
Perdez-là, mais au moins que ce ſoit en héros;
Allez de votre ſang faire rougir les flots;
Allez dans les combats où l'honneur vous appelle,
Cherchez, ſuivez la gloire, & périſſez pour elle.
C'eſt là qu'à vos pareils il eſt beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE.

Quand contre un monde entier armé pour ma défaite,
J'irois ſeul défier la mort que je ſouhaite,
Vers elle j'aurois beau m'avancer ſans effroi,
Je ſuis ſi malheureux, qu'elle fuiroit de moi.
Puiſqu'ici ſûrement elle m'offre ſon aide,
Pourquoi de mes malheurs différer le remede;
Pourquoi, lâche & timide, arrêtant le courroux...

SCENE IV.

SALSBURY, LE COMTE, LA DUCHESSE.
Suite de la Ducheſſe.

SALSBURY.

VEnez, venez, Madame, on a beſoin de vous.
Le Comte veut périr; raiſon, juſtice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.
Contre ſon déſeſpoir ſi vous vous déclarez,
Il cédera, ſans doute, & vous triompherez.
Déſarmez ſa fierté, la victoire eſt facile;
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,
Je vous laiſſe avec lui prendre ſoin de ſes jours,
Et cours voir s'il n'eſt point ailleurs d'autres ſecours.

SCENE V.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX,
ſuite de la Ducheſſe.

LE COMTE.

QUelle gloire, Madame, & combien doit l'envie
Se plaindre du bonheur des reſtes de ma vie,

Puiſqu'avant que je meure, on me ſouffre en ce lieu
La douceur de vous voir & de vous dire adieu!
Le deſtin qui m'abat n'eut oſé me pourſuivre,
Si le Ciel m'eut pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait ſeul mériter le trépas,
Il en donne l'arrêt, je n'en murmure pas;
Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puiſſe être.
Trop content ſi ma mort vous fait aſſez connoître
Que juſques à ce jour jamais cœur enflammé
N'avoit, en ſe donnant, ſi fortement aimé,

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que j'ai voulu le croire,
Je le connoîtrai mieux, quand, tout à votre gloire,
Dérobant votre tête à vos perſécuteurs,
Vous vivrez redoutable à d'infames flatteurs.
C'eſt par le ſouvenir d'une ardeur ſi parfaite,
Que tremblant des périls où mon malheur vous jette,
J'oſe vous demander, dans un ſi juſte effroi,
Que vous ſauviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée, & pour jamais finie!
J'en faiſois vanité, le Ciel m'en a punie.
Sa rigueur s'étudie aſſez à m'accabler,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE.

De mes jours, il eſt vrai, l'excès de ma tendreſſe,
En vous les conſacrant, vous rendit la maîtreſſe,
Je vous donnai ſur eux un pouvoir abſolu,
Et vous l'auriez encor ſi vous l'aviez voulu.
Mais dans une diſgrace en mille maux fertile,
Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous eſt inutile?

Qu'ai-je affaire d'un bien que le choix d'un époux
Ne vous laiſſera plus regarder comme à vous?
Je l'aimois pour vous ſeule, & votre hymen funeſte,
Pour prolonger ma vie, en a détruit le reſte.
Ah! Madame, quel coup! Si je ne puis ſouffrir
L'injurieux pardon qu'on s'obſtine à m'offrir,
Ne dites point, hélas! que j'ai l'ame trop fiere,
Vous m'avez à la mort condamné la premiere;
Et refuſant ma grace, amant infortuné,
J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel! eſt-ce donc peu qu'à moi-même arrachée,
A vos ſeuls intérêts je me ſois attachée?
Pour voir juſqu'où ſur moi s'étend votre pouvoir,
Voulez-vous triompher encor de mon devoir?
Il chancelle, & je ſens qu'en ſes rudes alarmes,
Il ne peut mettre obſtacle à de honteuſes larmes,
Qui, de mes triſtes yeux s'apprêtant à couler,
Auront pour vous fléchir plus de force à parler.
Quoiqu'elles ſoient l'effet d'un ſentiment trop tendre,
Si vous en profitez, je veux bien les répandre.
Par ces pleurs que peut-être en ce funeſte jour
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour,
Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte;
Enfin, par ces ſermens tant de fois répétés,
De ſuivre aveuglément toutes mes volontés,
Sauvez-vous, ſauvez-moi du coup qui me menace.

Si vous êtes ſoumis, la Reine vous fait grace;
Sa bonté qu'elle eſt prête à vous faire éprouver,
Ne veut...

LE COMTE.

Ah! qui vous perd, n'a rien à conſerver.
Si vous aviez flatté l'eſpoir qui m'abandonne,
Si n'étant point à moi, vous n'étiez à perſonne,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux,
M'eut épargné l'horreur de voir un autre heureux,
Pour vous garder ce cœur où vous ſeule avez place,
Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurois demandé grace;
Mais vivre, & voir ſans ceſſe un rival odieux...
Ah! Madame, à ce nom je deviens furieux;
De quelque emportement ſi ma rage eſt ſuivie,
Il peut être permis à qui ſort de la vie.

LA DUCHESSE.

Vous ſortez de la vie! Ah! ſi ce n'eſt pour vous,
Vivez pour vos amis, pour la Reine, pour tous;
Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne;
Si c'eſt peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE.

Ceſſez, en l'ordonnant, ceſſez de vous trahir;
Vous m'eſtimeriez moins, ſi j'oſois obéir.
Je n'ai point mérité le revers qui m'accable,
Mais je meurs innocent, & je vivrois coupable.
Toûjours plein d'un amour dont ſans ceſſe, en tous lieux
Le triſte accablement paroîtroit à vos yeux,
Je tâcherois d'ôter votre cœur, vos tendreſſes

A l'heureux... Mais pourquoi ces indignes foiblesſes ?
Voyons, voyons, Madame, accomplir ſans effroi
Les ordres que le Ciel a donnés contre moi :
S'il ſouffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,
Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie :
Tout le tems qu'à mes jours il avoit deſtiné,
C'eſt vous, & mon pays, à qui je l'ai donné.
Votre hymen, des malheurs pour moi le plus inſigne,
M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,
Que j'eus tort quand j'oſai prétendre à votre foi,
Et mon ingrat pays eſt indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte ;
Un jour, peut-être, un jour il connoîtra ſa faute ;
Il verra par les maux qu'on lui fera ſouffrir...

SCENE VI.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, CROMMER, GARDES, *ſuite de la Ducheſſe.*

LE COMTE.

MAis, Madame, il eſt tems que je ſonge à mourir ;
On s'avance, & je vois, ſur ces triſtes viſages,
De ce qu'on veut de moi de preſſans témoignages.
Partons, me voilà prêt. Adieu, Madame, il faut,
Pour contenter la Reine, aller ſur l'échafaud.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaud? Ah, Ciel! Quoi! pour toucher votre ame,
La pitié... Soutiens-moi...

LE COMTE.

Vous me plaignez, Madame!
Veuille le juſte Ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler & de gloire, & de proſpérités,
Et répandre ſur vous tout l'éclat qu'à ma vie,
Par un arrêt honteux, ôte aujourd'hui l'envie.
(*à Crommer*) (*à une ſuivante de la Ducheſſe.*)
Avancez; je vous ſuis. Prenez ſoin de ſes jours;
L'état où je la laiſſe a beſoin de ſecours.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

L'Approche de la mort n'a rien qui l'intimide!
Prêt à ſentir le coup, il demeure intrépide!
Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour appui,
Peut ne s'étonner pas quand je tremble pour lui!
Ciel!... Mais en lui parlant as-tu bien ſu lui peindre,
Et tout ce que je puis, & tout ce qu'il doit craindre?
Sait-il quels durs ennuis mon triſte cœur reſſent?

Que dit-il ?

TILNEY.

Que toûjours il vécut innocent,
Et que, ſi l'impoſture a pu ſe faire croire,
Il aime mieux périr que de trahir ſa gloire.

ELISABETH.

Aux dépens de la mienne, il veut, le lâche, il veut
Montrer que ſur ſa Reine il connoît ce qu'il peut.
De cent crimes nouveaux fut ſa fierté ſuivie,
Il ſait que mon amour prendra ſoin de ſa vie.
Pour vaincre ſon orgueil, prompte à tout employer,
Juſques ſur l'échafaud je voulois l'envoyer,
Pour derniere eſpérance eſſayer le remede ;
Mais la honte eſt trop forte, il vaut mieux que je céde,
Que ſur moi, ſur ma gloire, un changement ſi prompt
D'un arrêt mal donné faſſe tomber l'affront.
Cependant, quand pour lui j'agis contre moi-même,
Pour qui le conſerver ? Pour la Ducheſſe, il l'aime.

TILNEY.

La Ducheſſe ?

ELISABETH.

Oui ; Suffolk fut un nom emprunté,
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.
La Ducheſſe l'aima, mais ſans m'être infidele ;
Son hymen l'a fait voir, je ne me plains point d'elle.
Ce fut pour l'empêcher que courant au palais,
Juſques à la révolte il pouſſa ſes projets.

Quoique l'emportement ne fut pas légitime,
L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime;
Et l'Irlandois par lui, dit-on, favoriſé,
L'a pu rendre ſuſpect d'un accord ſuppoſé.
Il a des ennemis, l'impoſture a ſes ruſes,
Et quelquefois l'envie ... Ah! foible, tu l'excuſes!
Quand aucun attentat n'auroit noirci ſa foi,
Qu'il ſeroit innocent, peut-il l'être pour toi?
N'eſt-il pas, n'eſt-il pas ce ſujet téméraire,
Qui, faiſant ſon malheur d'avoir trop ſu te plaire,
S'obſtine à préférer une honteuſe fin,
Aux honneurs dont ta flamme eut comblé ſon deſtin?
C'en eſt trop, puiſqu'il aime à périr, qu'il périſſe.

SCENE II.

ELISABETH, TILNEY, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! grace pour le Comte, on le mene au ſupplice.

ELISABETH.

Au ſupplice?

LA DUCHESSE.

Oui, Madame, & je crains bien, hélas!
Que ce moment ne ſoit celui de ſon trépas.

ELISABETH, *à Tilney.*

Qu'on l'empêche, cours, vole, & fais qu'on le ramene.
Je veux, je veux qu'il vive.

SCENE III.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

Enfin, ſuperbe Reine,
Son invincible orgueil te réduit à céder;
Sans qu'il demande rien, tu veux tout accorder!
Il vivra, ſans qu'il doive à la moindre priere
Ces jours qu'il n'emploiera qu'à te rendre moins fiere,
Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaiſſement
Où te porte un amour qu'il brave impunément.
Tu n'es plus cette Reine, autrefois grande, auguſte.
Ton cœur s'eſt fait eſclave, obéis, il eſt juſte.
Ceſſez de ſoupirer, Ducheſſe, je me rends.
Mes bontés, de ſes jours vous ſont de ſûrs garans.
C'eſt fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah! que je crains, Madame,
Que ſon malheur trop tard n'ait attendri votre ame!
Une ſecrette horreur me le fait preſſentir.
J'étois dans la priſon d'où je l'ai vu ſortir;
La douleur, qui des ſens m'avoit ôté l'uſage,
M'a du tems près de vous fait perdre l'avantage;
Et ce qui doit ſur tout augmenter mon ſouci,
J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
De votre cabinet, quand je me ſuis montrée,

Il a preſque voulu me défendre l'entrée.
Sans doute il n'étoit-là qu'afin de détourner
Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vint donner.
Il hait le Comte, & prête au parti qui l'accable,
Contre ce malheureux, un ſecours redoutable.
On vous aura ſurpriſe, & tel eſt de mon ſort...

ELISABETH.

Ah! ſi ſes ennemis avoient hâté ſa mort,
Il n'eſt reſſentiment, ni vengeance aſſez prompte
Qui me put...

SCENE IV.

ELISABETH, LA DUCHESSE, CECILE.

ELISABETH.

APprochez; qu'avez-vous fait du Comte?
On le mene à la mort, m'a-t-on dit.

CECILE.

Son trépas
Importe à votre gloire ainſi qu'à vos Etats;
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par ſa peine,
Ceux qu'un appui ſi fort à la révolte entraîne.

ELISABETH.

Ah! je commence à voir que mon ſeul intérêt
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt.
Quoi! l'on ſait que, tremblante à ſouffrir qu'on le donne,
Je ne veux qu'éprouver ſi ſa fierté s'étonne;
C'eſt

C'eſt moi ſur cet arrêt que l'on doit conſulter,
Et, ſans que je le ſigne, on l'oſe exécuter!
Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête;
S'il arrive trop tard, on payera de ſa tête;
Et de l'injure faite à ma gloire, à l'Etat,
D'autre ſang, mais plus vil, expiera l'attentat.

CECILE.

Cette perte pour vous ſera d'abord amere,
Mais vous verrez bien tôt qu'elle étoit néceſſaire.

ELISABETH.

Qu'elle étoit néceſſaire! Otez-vous de mes yeux,
Lâche, dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.
La douleur où je ſuis ne peut plus ſe contraindre,
Le Comte par ſa mort vous laiſſe tout à craindre:
Tremblez pour votre ſang ſi l'on répand le ſien.

CECILE.

Ayant fait mon devoir, je ne puis craindre rien,
Madame, & quand le tems vous aura fait connoître
Qu'en puniſſant le Comte, on n'a puni qu'un traître,
Qu'un ſujet infidele...

ELISABETH.

Il l'étoit moins que toi,
Qui, t'armant contre lui, t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entrepriſe.
Tu m'as par tes conſeils honteuſement ſurpriſe;
Tu m'en feras raiſon.

CECILE.

Ces violens éclats...

ELISABETH.

Va, ſors de ma préſence, & ne replique pas.

SCENE V.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

DUcheſſe, on m'a trompée, & mon ame interdite
Veut envain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur.
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,
L'arrêt ſi tôt rendu, cette peine ſi prompte,
Tout m'apprend, me fait voir l'innocence du Comte;
Et pour joindre à mes maux un tourment infini,
Peut-être je l'apprens après qu'il eſt puni.
Durs, mais trop vains remords! pour commencer ma peine,
Traitez-moi de Rivale, & croyez votre haine;
Condamnez, déteſtez ma barbare rigueur,
Par mon aveugle amour je vous coûte ſon cœur;
Et mes jaloux tranſports favoriſant l'envie,
Peut-être encore, hélas! vous coûteront ſa vie.

SCENE VI.

ELISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELISABETH.

QUoi! déjà de retour! As-tu tout arrêté?
A t'on reçu mon ordre? Eſt-il exécuté?

TILNEY.

Madame...

ELISABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.
Qu'eſt-ce donc? Qu'a t'on fait?

TILNEY.

Jugez en par mes larmes.

ELISABETH.

Par tes larmes! je crains le plus grand des malheurs.
Ma flamme t'eſt connue, & tu verſes des pleurs.
Auroit on, quand l'amour veut que le Comte obtienne...
Ne m'apprens point ſa mort, ſi tu ne veux la mienne.
Mais d'une ame égarée inutile tranſport!
C'en ſera fait ſans doute.

TILNEY.

Oui, Madame,

ELISABETH.

Il eſt mort!
Et tu l'as pu ſouffrir?

TILNEY.

Le cœur saisi d'alarmes,
J'ai couru ; mais par-tout je n'ai vu que des larmes.
Ses ennemis, Madame, ont tout précipité :
Déja ce triste arrêt étoit exécuté ;
Et sa perte si dure à votre ame affligée,
Permise malgré vous, ne peut qu'être vengée.

ELISABETH.

Enfin ma barbarie en est venue à bout.
Duchesse, à vos douleurs je dois permettre tout ;
Plaignez vous, éclatez. Ce que vous pourrez dire
Peut-être avancera la mort que je desire.

LA DUCHESSE.

Je céde à la douleur, je ne puis le céler ;
Mais mon cruel devoir me défend de parler :
Et comme il m'est honteux de montrer par mes larmes
Qu'envain de mon amour il combattoit les charmes,
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups,
Ce que je n'ai perdu que par vous & pour vous.

SCENE VII.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

LE Comte ne vit plus ! ô Reine, injuste Reine !
Si ton amour le perd, qu'eut pu faire ta haine ?
Non, le plus fier tyran par le sang affermi...

SCENE VIII. & Derniere.

ELISABETH, SALSBURY, TILNEY.

ELISABETH.

HE bien, c'en eſt donc fait! Vous n'avez
plus d'ami.

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le Comte
Le plus grand...

ELISABETH.

Je le ſais, & le ſais à ma honte;
Mais ſi vous avez cru que je voulois ſa mort,
Vous avez de mon cœur mal connu le tranſport.
Contre moi, contre tous, pour lui ſauver la vie
Il falloit tout oſer, vous m'auriez bien ſervie;
Et ne jugiez-vous pas que ma triſte fierté
Mendioit pour ma gloire un peu de ſûreté?
Votre foible amitié ne l'a pas entendue,
Vous l'avez laiſſé faire, & vous m'avez perdue.
Me faiſant avertir de ce qui s'eſt paſſé,
Vous nous ſauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas! qui l'eut penſé?
Jamais effet ſi prompt ne ſuivit la menace.
N'ayant pu le réſoudre à vous demander grace,
J'aſſemblois ſes amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par ſa mort dans quels maux vous
tombiez,

Quand mille cris confus nous ſont un ſûr indice
Du deſſein qu'on a pris de hâter ſon ſupplice.
Je dépêche auſſi-tôt vers vous de tous côtés.

ELISABETH.

Ah! le lâche Coban les a tous arrêtés.
Je vois la trahiſon.

SALSBURY.

Pour moi, ſans me connoître,
Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
J'avance, & cours vers lui d'un pas précipité.
Aux pieds de l'échafaud je le trouve arrêté.
Il me voit, il m'embraſſe, &, ſans que rien l'étonne:
Quoiqu'à tort, me dit-il, *la Reine me ſoupçonne;*
Voyez-la de ma part, & lui faites ſavoir
Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,
Si contre ſes bontés j'ai fait voir quelque audace,
Ce n'eſt pas par fierté que j'ai refuſé grace.
Las de vivre, accablé de mes mortels ennuis,
En courant à la mort, ce ſont eux que je fuis;
Et s'il m'en peut reſter, quand je l'aurai ſoufferte;
C'eſt de voir que déjà triomphant de ma perte,
Mes lâches ennemis lui feront éprouver...
On ne lui donne pas le loiſir d'achever.
On veut ſur l'échafaud qu'il paroiſſe, il y monte;
Comme il ſe dit ſans crime, il y paroit ſans honte;
Et ſaluant le peuple, il le voit tout en pleurs
Plus vivement que lui reſſentir ſes malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on différe,
Tant que vous ayez ſu ce que l'on oſe faire.
Je pouſſe mille cris pour me faire écouter,

Mes cris hâtent le coup que je penſe arrêter.
Il ſe met à genoux ; déjà le fer s'apprête,
D'un viſage intrépide il préſente ſa tête
Qui du tronc ſéparée . . .

ELISABETH.

Ah ! ne dites plus rien :
Je le ſens, ſon trépas ſera ſuivi du mien.
Fiere de tant d'honneurs, c'eſt par lui que je regne,
C'eſt par lui qu'il n'eſt rien où ma grandeur n'atteigne ;
Par lui, par ſa valeur, ou tremblans, ou défaits,
Les plus grands Potentats m'ont demandé la paix ;
Et j'ai pu me réſoudre . . . Ah ! remords inutile !
Il meurt, & pour toi ſeule, ô Reine trop facile !
Après que tu dois tout à ſes fameux exploits,
De ſon ſang pour l'état répandu tant de fois,
Qui jamais eut penſé qu'un arrêt ſi funeſte
Dût ſur un échafaud faire verſer le reſte ?
Sur un échafaud ! Ciel ! quelle horreur ! quel revers !
Allons, Comte, & du moins aux yeux de l'univers
Faiſons que d'un infame & rigoureux ſupplice
Les honneurs du tombeau réparent l'injuſtice.
Si le Ciel à mes vœux peut ſe laiſſer toucher,
Vous n'aurez pas long-tems à me la reprocher.

FIN.

LE

MISANTROPE

COMÉDIE.

Par Monsieur DE MOLIERE.

ACTEURS.

ALCESTE, *amant de Célimene.*

PHILINTE, *ami d'Alceſte.*

ORONTE, *amant de Célimene.*

CE'LIMENE.

ÉLIANTE, *couſine de Célimene.*

ARSINOE', *amie de Célimene.*

ACASTE. } *Marquis.*
CLITANDRE. }

BASQUE, *valet de Célimene.*

UN GARDE *de la Maréchauſſée de France.*

DUBOIS, *valet d'Alceſte.*

La Scene eſt à Paris dans la maiſon de Célimene.

LE MISANTROPE

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE.

QU'eſt-ce donc? Qu'avez-vous?

ALCESTE, *aſſis.*

Laiſſez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laiſſez-moi là, vous dis-je, & courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins ſans ſe fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, & ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos bruſques chagrins je ne puis rien comprendre;
Et quoiqu'amis enfin, je ſuis tout des premiers...

ALCESTE, *ſe levant bruſquement.*

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait juſques ici profeſſion de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître,
Je vous déclare net que je ne le ſuis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je ſuis donc bien coupable, Alceſte, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne ſauroit s'excuſer,
Et tout homme d'honneur s'en doit ſcandaliſer.
Je vous vois accabler un homme de careſſes,
Et témoigner pour lui les dernieres tendreſſes;
De proteſtations, d'offres & de ſermens,
Vous chargez la fureur de vos embraſſemens;
Et, quand je vous demande après, quel eſt cet homme?.
A peine pouvez-vous dire comme il ſe nomme,
Votre chaleur pour lui tombe en vous ſéparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu! c'eſt une choſe indigne, lâche, infame,

De s'abaiſſer ainſi, juſqu'à trahir ſon ame;
Et ſi, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois de regret, pendre tout à l'inſtant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas ſoit pendable;
Et je vous ſupplierai d'avoir pour agréable,
Que je me faſſe un peu grace ſur votre arrêt,
Et ne me pendre pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaiſanterie eſt de mauvaiſe grace!

PHILINTE.

Mais; ſérieuſement, que voulez-vous qu'on faſſe?

ALCESTE.

Je veux qu'on ſoit ſincere, & qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorqu'un homme vous vient embraſſer avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie,
Répondre, comme on peut, à ſes empreſſemens,
Et rendre offre pour offre, & ſermens pour ſermens.

ALCESTE.

Non, je ne puis ſouffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorſions
De tous ces grands faiſeurs de proteſtations,
Ces affables donneurs d'embraſſades frivoles,
Ces obligeans diſeurs d'inutiles paroles,
Qui de civilité, avec tous, font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme & le fat.
Quel avantage a-t'on qu'un homme vous careſſe,

Vous jure amitié, foi, zele, eſtime, tendreſſe,
Et vous faſſe de vous un éloge éclatant,
Lorſqu'au premier faquin, il court en faire autant ?
Non, non, il n'eſt point d'ame un peu bien ſituée,
Qui veuille d'une eſtime ainſi proſtituée;
Et la plus glorieuſe a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers;
Sur quelle préférence une eſtime ſe fonde,
Et c'eſt n'eſtimer rien, qu'eſtimer tout le monde.
Puiſque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu ! vous n'étes pas pour être de mes gens.
Je refuſe d'un cœur la vaſte complaiſance
Qui ne fait de mérite aucune différence,
Je veux qu'on me diſtingue; & pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'eſt point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais quand on eſt du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'uſage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devroit châtier, ſans pitié,
Ce commerce honteux de ſemblant d'amitié.
Je veux que l'on ſoit homme, & qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur dans nos diſcours ſe montre,
Que ce ſoit lui qui parle, & que nos ſentimens
Ne ſe maſquent jamais ſous de vains complimens.

PHILINTE.

Il eſt bien des endroits où la pleine franchiſe

Deviendroit ridicule, & ſeroit peu permiſe;
Et par fois, n'en déplaiſe à votre auſtere honneur,
Il eſt bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos, & de la bienſéance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on penſe?
Et quand à quelqu'un qu'on haït, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la choſe comme elle eſt?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi! vous irez dire à la vieille Emilie,
Qu'à ſon âge il ſied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a, ſcandaliſe chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il eſt trop importun;
Et qu'il n'eſt, à la cour, oreille qu'il ne laſſe
A conter ſa bravoure, & l'éclat de ſa race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point,
Et je veux n'épargner perſonne ſur ce point,
Mes yeux ſont trop bleſſés, & la cour & la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre, entre eux, les hommes comme ils ſont;

Je ne trouve par-tout, que lâche flatterie;
Qu'injuſtice, intérêts, trahiſon, fourberie,
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, & mon deſſein
Eſt de rompre en viſiere à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philoſophe eſt un peu trop ſauvage,
Je ris des noirs accès où je vous enviſage;
Et crois voir, en nous deux, ſous mêmes ſoins nourris,
Ces deux freres que peint l'Ecole des maris,
Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu! laiſſons-là vos comparaiſons fades.

PHILINTE.

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades,
Le monde par vos ſoins ne ſe changera pas;
Et, puiſque la franchiſe a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai, tout franc, que cette maladie,
Par-tout où vous allez, donne la comédie;
Et qu'un ſi grand courroux contre les mœurs du tems,
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'eſt ce que je demande,
Ce m'eſt un fort bon ſigne, & ma joie en eſt grande,
Tous les hommes me ſont à tel point odieux,
Que je ſerois fâché d'être ſage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

PHILINTE.

Tous les foibles mortels, ſans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette averſion?
Encore en eſt-il bien, dans le ſiecle où nous ſommes...

ALCESTE.

Non, elle eſt générale, & je hais tous les hommes,
Les uns, parce qu'ils ſont méchans & malfaiſans,
Et les autres, pour être aux méchans, complaiſans,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuſes,
Que doit donner le vice aux ames vertueuſes.
De cette complaiſance on voit l'injuſte excès,
Pour le franc ſcélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de ſon maſque on voit à plein le traître,
Par-tout il eſt connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ſes roulemens d'yeux, & ſon ton radouci,
N'impoſent qu'à des gens qui ne ſont point d'ici.
On ſait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,
Par de ſales emplois s'eſt pouſſé dans le monde,
Et, que par eux, ſon ſort, de ſplendeur revêtu,
Fait gronder le mérite, & rougir la vertu;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son miſérable honneur ne voit pour lui perſonne,
Nommez-le fourbe, infame, & ſcélérat maudit,
Tout le monde en convient, & nul n'y contredit;
Cependant ſa grimace eſt par-tout bien venue,
On l'accueille, on lui rit, par-tout il s'inſinue,
Et s'il eſt, par la brigue, un rang à diſputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu! ce me ſont de mortelles bleſſures,
De voir qu'avec le vice on garde des meſures;

Et par fois, il me prend des mouvemens ſoudains,
De fuir dans un déſert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu! des mœurs du temps, mettons-nous moins en peine,
Et faiſons un peu grace à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ſes défauts, avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable:
A force de ſageſſe, on peut être blâmable,
La parfaite raiſon fuit toute extrêmité,
Et veut que l'on ſoit ſage avec ſobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges,
Heurte trop notre ſiecle, & les communs uſages,
Elle veut aux mortels trop de perfection,
Il faut fléchir au tems, ſans obſtination;
Et c'eſt une folie, à nulle autre ſeconde,
De vouloir ſe mêler de corriger le monde.
J'obſerve, comme vous, cent choſes tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours:
Mais, quoi qu'à chaque pas je puiſſe voir paroître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être.
Je prens tout doucement les hommes comme ils ſont,
J'accoutume mon ame à ſouffrir ce qu'ils ſont,
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme eſt philoſophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, Monſieur qui raiſonnez ſi bien,
Ce flegme, pourra-t'il ne s'échauffer de rien?

Et s'il faut, par hazard, qu'un ami vous trahiſſe,
Que pour avoir vos biens on dreſſe un artifice,
Ou qu'on tâche à ſemer de méchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela ſans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre ame murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon eſprit enfin n'eſt pas plus offenſé
De voir un homme fourbe, injuſte, intéreſſé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des ſinges malfaiſans, & des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pieces, voler,
Sans que je ſois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raiſonnement eſt plein d'impertinence.

PHILINTE.

Ma foi, vous ferez bien de garder le ſilence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos ſoins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'eſt une choſe dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous ſollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raiſon, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun Juge par vous ne ſera viſité?

ALCESTE.

Non. Eſt-ce que ma cauſe eſt injuſte, ou douteuſe?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord, mais la brigue eſt fâcheuſe;
Et...

ALCESTE.

Non. J'ai réſolu de ne pas faire un pas.
J'ai tort ou j'ai raiſon.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie eſt forte;
Et peut par ſa cabale entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le ſuccès.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaiſir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie,
Si les hommes auront aſſez d'effronterie,
Seront aſſez méchans, ſcélérats & pervers,
Pour me faire injuſtice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coutât-il grand'choſe,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cauſe.

PHILINTE.

On ſe riroit de vous, Alceſte, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le ſemble,
Vous & le genre humain, ſi fort brouillés enſemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous avez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me ſurprend encore davantage,
C'eſt cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La ſincere Eliante a du penchant pour vous,
La prude Arſinoé vous voit d'un œil fort doux;
Cependant, à leurs vœux, votre ame ſe refuſe,
Tandis qu'en ſes liens Célimene l'amuſe,
De qui l'humeur coquette, & l'eſprit médiſant,
Semble ſi fort donner dans les mœurs d'à préſent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien ſouffrir ce qu'en tient cette belle?

Ne ſont-ce plus défauts dans un objet ſi doux ?
Ne les voyez-vous pas, ou les excuſez-vous ?

ALCESTE.

Non, l'amour que je ſens pour cette jeune veuve,
Ne ferme point les yeux aux défauts qu'on lui treuve;
Et je ſuis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoi que je puiſſe faire,
Je confeſſe mon foible, elle a l'art de me plaire:
J'ai beau voir ſes défauts, & j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait elle ſe fait aimer;
Sa grace eſt la plus forte, & ſans doute ma flamme,
De ces vices du tems pourra purger ſon ame.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez donc être aimé d'elle ?

ALCESTE.

Oui, parbleu!
Je ne l'aimerois pas, ſi je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais ſi ſon amitié pour vous ſe fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous cauſent de l'ennui?

ALCESTE.

C'eſt qu'un cœur bien atteint veut qu'on ſoit tout à lui,
Et je ne viens ici qu'à deſſein de lui dire
Tout ce que là-deſſus ma paſſion m'inſpire.

PHILINTE.

Pour moi, ſi je n'avois qu'à former des deſirs,

Sa Couſine Eliante auroit tous mes ſoupirs;
Son cœur qui vous eſtime, eſt ſolide & ſincere,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il eſt vrai, ma raiſon me le dit chaque jour,
Mais la raiſon n'eſt pas ce qui régle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux; & l'eſpoir où vous êtes
Pourroit . . .

SCENE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE, *à Alceſte.*

J'Ai ſu là-bas que, pour quelques emplettes,
Eliante eſt ſortie & Célimene auſſi.
Mais comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, & d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une eſtime incroyable,
Et que depuis long-tems, cette eſtime m'a mis
Dans un ardent deſir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre juſtice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous uniſſe.
Je crois qu'un ami chaud, & de ma qualité,

N'eſt pas aſſurément pour être rejetté.

(*Pendant le diſcours d'Oronte, Alceſte eſt rêveur, ſans faire attention que c'eſt à lui qu'on parle, & ne ſort de ſa rêverie que quand Oronte lui dit.*)

C'eſt à vous, s'il vous plaît, que ce diſcours s'adreſſe.

ALCESTE.

A moi, Monſieur?

ORONTE.

A vous: Trouvez-vous qu'il vous bleſſe?

ALCESTE.

Non pas. Mais la ſurpriſe eſt fort grande pour moi,
Et je n'attendois point l'honneur que j'en reçois.

ORONTE.

L'eſtime où je vous tiens ne doit point vous ſurprendre.

ALCESTE.

Monſieur...

ORONTE.

L'état n'a rien qui ne ſoit au deſſous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monſieur...

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable,
A tout ce que j'y vois de plus conſidérable.

ALCESTE.

Monſieur.

ORONTE.

Sois-je du Ciel écraſé, ſi je mens;

Et pour vous confirmer ici mes ſentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monſieur, je vous embraſſe,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez-là, s'il vous plaît. Vous me le promettez,
Votre amitié?

ALCESTE.

Monſieur...

ORONTE.

Quoi! vous y réſiſtez?

ALCESTE.

Monſieur, c'eſt trop d'honneur que vous me voulez faire;
Mais l'amitié demande un peu plus de myſtere;
Et c'eſt, aſſurément, en profaner le nom,
Que de vouloir le mettre à toute occaſion;
Avec lumiere & choix cette union veut naître:
Avant que nous lier, il faut nous mieux connoître,
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux, du marché, nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu! c'eſt là-deſſus parler en homme ſage,
Et je vous en eſtime encore davantage.
Souffrons donc que le tems forme des nœuds ſi doux,
Mais cependant je m'offre entierement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On ſait qu'auprès du Roi je fais quelque figure,

Il m'écoute ; & dans tout, il en uſe, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je ſuis à vous de toutes les manieres ;
Et comme votre eſprit a de grandes lumieres,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un ſonnet que j'ai fait depuis peu,
Et ſavoir s'il eſt bon qu'au public je l'expoſe.

ALCESTE.

Monſieur, je ſuis mal propre à décider la choſe,
Veuillez m'en diſpenſer.

ORONTE.

Pourquoi ?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus ſincere en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'eſt ce que je demande ; & j'aurois lieu de plainte,
Si, m'expoſant à vous pour me parler ſans feinte,
Vous alliez me trahir, & me déguiſer rien.

ALCESTE.

Puiſqu'il vous plaît ainſi, Monſieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'eſt un ſonnet . . . *L'eſpoir* . . . C'eſt une Dame,
L'eſpoir . . . Ce ne ſont point de ces grands vers pompeux.
Mais de petits vers doux, tendres & langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'eſpoir ... Je ne ſais ſi le ſtyle
Pourra vous en paroître aſſez net & facile,
Et ſi, du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monſieur.

ORONTE.

Au reſte, vous ſaurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, Monſieur, le tems ne fait rien à l'affaire.

ORONTE, *lit.*

L'Eſpoir, il eſt vrai, nous ſoulage,
Et nous berce un tems notre ennui;
Mais, Philis, le triſte avantage,
Lorſque rien ne marche après lui.

PHILINTE.

Je ſuis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau.

ORONTE.

Vous eutes de la complaiſance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne pas vous mettre en dépenſe,
Pour ne me donner que l'eſpoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galans ces choſes-là ſont miſes!

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Hé quoi! vil complaiſant, vous louez des ſottiſes!

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle,
Pouſſe à bout l'ardeur de mon zele,

Le trépas ſera mon recours.
Vos ſoins ne m'en peuvent diſtraire.
Belle Philis, on déſeſpére,
Alors qu'on eſpére toûjours.

PHILINTE.

La chûte en eſt jolie, amoureuſe, admirable.

ALCESTE, *bas à Philinte.*

La peſte de ta chûte! empoiſonneur au diable.
En euſſes-tu fait une à te caſſer le nez!

PHILINTE.

Je n'ai jamais oui des vers ſi bien tournés.

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Morbleu!

ORONTE, *à Pihilinte.*

Vous me flattez, & vous croyez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Hé! Que fais-tu donc, traître?

ORONTE, *à Alceſte.*

Mais pour vous, vous ſavez quel eſt notre traité.
Parlez-moi, je vous prie avec ſincérité.

ALCESTE.

Monſieur, cette matiere eſt toûjours délicate,
Et, ſur le bel eſprit, nous aimons qu'on nous flatte,
Mais; un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je diſois, en voyant des vers de ta façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toûjours grand empire,
Sur les démangeaiſons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empreſſemens

Qu'on a de faire éclat de tels amuſemens ;
Et que par la chaleur de montrer ſes ouvrages,
On s'expoſe à jouer de mauvais perſonnages.

ORONTE.

Eſt-ce que vous voulez me déclarer par-là,
Que j'ai tort de vouloir.

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui diſois, moi, qu'un froid écrit aſſomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme ;
Et qu'eut-on, d'autre part, cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchans côtés.

ORONTE.

Eſt-ce qu'à mon ſonnet vous trouvez à redire ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettois aux yeux comme, dans notre tems,
Cette ſoif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Eſt-ce que j'écris mal, & leur reſſemblerai-je ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui diſois-je,
Quel beſoin ſi preſſant avez-vous de rimer ?
Et qui, diantre, vous pouſſe à vous faire imprimer ?
Si l'on peut pardonner l'eſſor d'un mauvais livre,
Ce n'eſt qu'aux malheureux qui compoſent pour vivre.
Croyez-moi. Réſiſtez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations ;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous ſomme,

Le nom que, dans la cour, vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule & miſérable auteur.
C'eſt ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, & je crois vous entendre.
Mais ne puis-je ſavoir ce que dans mon ſonnet...

ALCESTE.

Franchement il eſt bon à mettre au cabinet,
Vous vous êtes réglé ſur de méchans modeles,
Et vos expreſſions ne ſont point naturelles.
Qu'eſt-ce que, *nous berce un temps notre ennui*?
Et que, *rien ne marche après lui*?
Que, *ne vous pas mettre en dépenſe,*
Pour ne nous donner que l'eſpoir?
Et que, *Philis, on déſeſpére*
Alors qu'on eſpére toûjours?
Ce ſtyle figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractere & de la vanité;
Ce n'eſt que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'eſt point ainſi que parle la nature.
Le méchant goût du ſiecle en cela me fait peur;
Nos peres, tous groſſiers, l'avoient beaucoup meilleur,
Et je priſe bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanſon, que je m'en vais vous dire.

Si le Roi m'avoit donné
Paris ſa grand'ville,
Et qu'il me fallut quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au Roi Henri,

Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay!
J'aime mieux ma mie.

La rime n'eſt pas riche, & le ſtyle en eſt vieux:
Mais, ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon ſens murmure,
Et que la paſſion parle-là toute pure!

Si le Roi m'avoit donné
Paris ſa grand'ville,
Et qu'il me fallut quitter
L'amour de ma mie;
Je dirois au Roi Henri,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay!
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris,
(*à Philinte qui rit.*)
Oui, Monſieur le rieur, malgré vos beaux eſprits,
J'eſtime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillans où chacun ſe récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous ſoutiens que mes vers ſont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainſi, vous avez vos raiſons;
Mai vous trouverez bon que j'en puiſſe avoir d'autres
Qui ſe diſpenſeront de ſe ſoumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me ſuffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'eſt qu'ils ont l'art de feindre, & moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'eſprit en partage?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me paſſerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en paſſiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que, de votre maniere,
Vous en compoſaſſiez ſur la même matiere.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'auſſi méchans;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, & cette ſuffiſance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi, cherchez qui vous encenſe.

ORONTE.

Mais, mon petit Monſieur, prenez le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand Monſieur, je le prens comme il faut.

PHILINTE, *ſe mettant entre deux.*

Hé! Meſſieurs, c'en eſt trop. Laiſſez cela, de grace.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, & je quitte la place.
Je ſuis votre valet, Monſieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je ſuis, Monſieur, votre humble ſerviteur.

SCENE

SCENE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

HE bien, vous le voyez. Pour être trop ſincere,
Vous voilà ſur les bras une fâcheuſe affaire;
Et j'ai bien vu qu'Oronte afin d'être flatté...

CLCESTE.

Ne me parlez pas...

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de ſociété.

PHILINTE.

C'eſt trop...

ALCESTE.

Laiſſez-moi là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoi...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore ?

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

Ah ! Parbleu, c'en eſt trop. Ne ſuivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, CELIMENE.

ALCESTE.

MAdame, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir, je ſuis mal ſatisfait;
Contr'elles dans mon cœur trop de bile s'aſſemble,
Et je ſens qu'il faudra que nous rompions enſemble.
Oui; je vous tromperois de parler autrement,
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne ſerois pas en pouvoir de le faire.

CELIMENE.

C'eſt pour me quereller donc à ce que je vois,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre ame;
Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obſéder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accomoder.

CELIMENE.

Des amans que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et lorſque pour me voir, ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'eſt pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre;
Mais un cœur, à leurs vœux, moins facile & moins tendre.
Je ſais que vos appas vous ſuivent en tous lieux,
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et ſa douceur offerte à qui vous rend les armes,
Acheve ſur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant eſpoir que vous leur préſentez,
Attache autour de vous leurs aſſiduités;
Et votre complaiſance un peu moins étendue,
De tant de ſoupirans chaſſeroit la cohue.
Mais au moins, dites-moi, Madame, par quel ſort,
Ce Clitandre a l'honneur de vous plaire ſi fort?

Sur quel fonds de mérite & de vertu ſublime,
Appuyez-vous en lui, l'honneur de votre eſtime?
Eſt-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt,
Qu'il s'eſt acquis chez vous l'eſtime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de ſa perruque blonde?
Sont-ce ces grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ces rubans a-t'il ſu vous charmer?
Eſt-ce par les appas de ſa vaſte reingrave,
Qu'il a gagné votre ame en faiſant votre eſclave?
Où ſa façon de rire, ou ſon ton de fauſſet,
Ont-ils de vous toucher ſu trouver le ſecret?

CELIMENE.

Qu'injuſtement, de lui, vous prenez de l'ombrage!
Ne ſavez-vous pas bien pourquoi je le ménage?
Et que dans mon procès, ainſi qu'il m'a promis,
Il peut intéreſſer tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez votre procès, Madame, avec conſtance;
Et ne ménagez point un rival qui m'offenſe.

CELIMENE.

Mais, de tout l'univers vous devenez jaloux.

ALCESTE.

C'eſt que tout l'univers eſt bien reçu de vous.

CELIMENE.

C'eſt ce qui doit raſſeoir votre ame effarouchée,
Puiſque ma complaiſance eſt ſur tout épanchée,
Et vous auriez plus lieu de vous en offenſer,
Si vous me la voyiez ſur un ſeul ramaſſer.

ALCESTE.

Mais, moi, que vous blamiez de trop de jalouſie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie?

CELIMENE.

Le bonheur de ſavoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire, a mon cœur enflammé?

CELIMENE.

Je penſe qu'ayant pris le ſoin de vous le dire,
Un aveu de la ſorte a de quoi vous ſuffire.

ALCESTE.

Mais qui m'aſſurera que dans le même inſtant,
Vous n'en diſiez, peut-être, aux autres tout autant?

CELIMENE.

Certes pour un amant, la fleurette eſt mignone,
Et vous me traitez là de gentille perſonne.
Hé bien, pour vous ôter d'un ſemblable ſouci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici;
Et rien ne ſauroit plus vous tromper que vous même:
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! faut-il que je vous aime?
Ah! que ſi de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur.
Je ne le céle pas, je fais tout mon poſſible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait juſqu'ici,
Et c'eſt pour mes péchés que je vous aime ainſi.

CELIMENE.

Il eſt vrai, votre ardeur eſt pour moi ſans ſeconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-deſſus défier tout le monde.
Mon amour ne ſe peut concevoir, & jamais
Perſonne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CELIMENE.

En effet, la méthode en eſt toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle,
Ce n'eſt qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a jamais vu un amant ſi grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que ſon chagrin ne paſſe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grace,
Parlons à cœur ouvert, & voyons d'arrêter...

SCENE II.

CELIMENE, ALCESTE, BASQUE.

CELIMENE.

QU'eſt-ce ?

BASQUE.

Acaſte eſt là-bas.

CELIMENE.

Hé bien, faites monter.

SCENE III.

CELIMENE, ALCESTE.

ALCESTE.

QUoi ! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête ?
A recevoir le monde on vous voit toûjours prête ?
Et vous ne pouvez pas un ſeul moment de tous,
Vous réſoudre à ſouffrir de n'être pas chez vous ?

CELIMENE.

Voulez-vous qu'avec lui je me faſſe une affaire ?

ALCESTE.

Vous avez des égards qui, ne ſauroient me plaire.

CELIMENE.

C'eſt un homme jamais à ne me pardonner,
S'il ſavoit que ſa vue eut pû m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela pour vous gêner de ſorte ...

CELIMENE.

Mon Dieu ! de ſes pareils la bienveillance importe ;
Et ce ſont de ces gens, qui je ne ſais comment,
Ont gagné dans la cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire,
Ils ne ſauroient ſervir, mais ils peuvent vous nuire ;
Et jamais, quelque appui qu'on puiſſe avoir d'ailleurs,
On ne doit ſe brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en ſoit, & ſur quoi qu'on ſe fonde,
Vous trouvez des raiſons pour ſouffrir tout le monde ;
Et les précautions de votre jugement...

SCENE IV.

ALCESTE, CELIMENE, BASQUE.

BASQUE.

VOici Clitandre, encor, Madame.

ALCESTE.

Juſtement.

CELIMENE.

Où courez-vous ?

ALCESTE.

Je ſors.

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire ?

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CELIMENE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.

Ces converſations ne font que m'ennuyer,
Et c'eſt trop que vouloir me les faire eſſuyer.

CELIMENE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'eſt impoſſible.

CELIMENE.

Hé bien, allez, ſortez, il vous eſt tout loiſible.

SCENE V.

ELIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CELIMENE, BASQUE.

ELIANTE, *à Célimene.*

VOici les deux Marquis qui montent avec nous;
Vous l'eſt-on venu dire?

CELIMENE.

(*à Baſque.*)

Oui. Des ſieges pour tous.

Baſque donne des ſieges, & ſort.

(*à Alceſte.*)

Vous n'êtes pas ſorti?

ALCESTE.

Non; mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre ame.

CELIMENE.

Taiſez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui, vous vous expliquerez.

CELIMENE.

Vous perdez le ſens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CELIMENE.

Ah!

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CELIMENE.

Vous vous moquez, je penſe.

ALCESTE.

Non. Mais vous choiſirez, c'eſt trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu, je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t'il point quelque ami qui put, ſur ſes manieres,
D'un charitable avis lui prêter les lumieres?

CELIMENE.

Dans le monde, à vrai dire, il ſe barbouille fort:
Par-tout, il porte un air qui ſaute aux yeux d'abord;
Et lorſqu'on le reçoit après un peu d'abſence,
On le trouve encor plus tout plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu, s'il faut parler des gens extravagans,
Je viens d'en eſſuyer un des plus fatiguans;
Damon le raiſonneur, qui m'a, ne vous déplaiſe,
Une heure, au grand ſoleil, tenu hors de ma chaiſe.

CELIMENE.

C'eſt un parleur étrange, & qui trouve toûjours,
L'art de ne vous rien dire avec de grands diſcours :
Dans les propos qu'il tient, on ne voit jamais goutte ;
Et ce n'eſt que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ELIANTE, *à Philinte.*

Ce début n'eſt pas mal ; &, contre le prochain,
La converſation prend un aſſez bon train.

CLITANDRE.

Timante, encor, Madame, eſt un bon caractere.

CELIMENE.

C'eſt de la tête aux pieds, un homme tout myſtere,
Qui vous jette, en paſſant, un coup d'œil égaré,
Et ſans aucune affaire, eſt toûjours affairé.
Tout ce qu'il vous débite, en grimaces abonde,
A force de façon, il aſſomme le monde ;
Sans ceſſe il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un ſecret à vous dire, & ce ſecret n'eſt rien ;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et juſques au bon jour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, Madame ?

CELIMENE.

O l'ennuyeux conteur !
Jamais on ne le voit ſortir du grand Seigneur.
Dans le brillant commerce il ſe mêle ſans ceſſe,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princeſſe.
La qualité l'entête, & tous ſes entretiens
Ne ſont que de chevaux, d'équipage & de chiens ;

Il tutoye, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monſieur eſt chez lui hors d'uſage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Béliſe, il eſt du dernier bien.

CELIMENE.

Le pauvre eſprit de femme, & le ſec entretien!
Lorſqu'elle vient me voir, je ſouffre le martyre,
Il faut ſuer ſans ceſſe à chercher que lui dire;
Et la ſtérilité de ſon expreſſion,
Fait mourir à tout coup la converſation.
Envain, pour attaquer ſon ſtupide ſilence,
De tous les lieux communs, vous prenez l'aſſiſtance;
Le beau temps & la pluie, & le froid & le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuiſe bientôt;
Cependant, ſa viſite, aſſez inſupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable,
Et l'on demande l'heure, & l'on baille vingt fois,
Qu'elle s'émeut autant qu'une piece de bois.

ACASTE.

Que vous ſemble d'Adraſte?

CELIMENE.

Ah! quel orgueil extrême!
C'eſt un homme gonflé de l'amour de ſoi-même,
Son mérite jamais n'eſt content de la cour,
Contre elle il fait métier de peſter chaque jour,
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il ſe croit on ne faſſe injuſtice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CELIMENE.

Que de ſon cuiſinier il s'eſt fait un mérite,
Et que c'eſt à ſa table à qui l'on rend viſite.

ELIANTE.

Il prend ſoin d'y ſervir des mets fort délicats.

CELIMENE.

Oui ; mais je voudrois bien qu'il ne s'y ſervit pas;
C'eſt un fort méchant plat que ſa ſotte perſonne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait aſſez de cas de ſon oncle Damis;
Qu'en dites-vous, Madame?

CELIMENE.

Il eſt de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, & d'un air aſſez ſage.

CELIMENE.

Oui ; mais il veut avoir trop d'eſprit, dont j'enrage.
Il eſt guindé ſans ceſſe; & dans tous ſes propos
On voit qu'il ſe travaille à dire de bons mots.
Depuis que, dans la tête, il s'eſt mis d'être habile;
Rien ne touche ſon goût, tant il eſt difficile;
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et penſe que louer n'eſt pas d'un bel eſprit,
Que c'eſt être ſavant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux ſots d'admirer & de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il ſe met au deſſus de tous les autres gens;
Aux converſations même il trouve à reprendre,
Ce ſont propos trop bas pour y daigner deſcendre,

Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, *à Célimene.*

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour,
Vous n'en épargnez point, & chacun à son tour:
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voit en hâte aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, &, d'un baiser flatteur,
Appuyer les sermens d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à Madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, Morbleu, c'est à vous; & vos ris complaisans
Tirent de son esprit tous ces traits médisans.
Son humeur satyrique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;
Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas,
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudit pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit par-tout se prendre,
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE

Mais pourquoi, pour ces gens, un intérêt si grand;
Vous, qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CELIMENE.

Et ne faut-il pas bien que Monſieur contrediſe?
A la commune voix veut-on qu'il ſe réduiſe,
Et qu'il ne faſſe pas éclater en tous lieux
L'eſprit contrariant qu'il a reçu des cieux?
Le ſentiment d'autrui n'eſt jamais pour lui plaire,
Il prend toûjours en main l'opinion contraire;
Et penſeroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même aſſez ſouvent les armes;
Et ſes vrais ſentimens ſont combattus par lui,
Auſſi-tôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs ſont pour vous, Madame, c'eſt tout dire;
Et vous pouvez pouſſer contre moi la ſatyre.

PHILINTE.

Mais il eſt véritable auſſi que votre eſprit
Se gendarme toûjours contre tout ce qu'on dit;
Et que par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne ſauroit ſouffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'eſt que jamais, morbleu, les hommes n'ont raiſon,
Que le chagrin contr'eux eſt toûjours de ſaiſon,
Et que je vois qu'ils ſont ſur toutes les affaires,
Loueurs impertinens, ou cenſeurs téméraires.

CELIMENE.

Mais....

ALCESTE.

Non, Madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaiſirs que je ne puis ſouffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre ame
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne ſais pas; mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru juſqu'ici Madame ſans défaut.

ACASTE.

De graces & d'attraits je vois qu'elle eſt pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; & loin de m'en cacher,
Elle ſait que j'ai ſoin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirois, moi, tous ces lâches amans
Que je verrois ſoumis à tous mes ſentimens,
Et dont à tous propos les molles complaiſances
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CELIMENE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit pour bien aimer renoncer aux douceurs;
Et du parfait amour mettre l'honneur ſuprême,
A bien injurier les perſonnes qu'on aime.

ELIANTE.

L'amour pour l'ordinaire, eſt peu fait à ces loix,

Et

Et l'on voit les amans vanter toûjours leur choix.
Jamais leur paſſion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et ſavent y donner de favorables noms;
Le pâle eſt aux jaſmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille & de la liberté;
La graſſe eſt, dans ſon port, pleine de majeſté;
La mal-propre ſur ſoi, de peu d'attraits chargée;
Eſt miſe ſous le nom de beauté négligée;
La géante paroît une déeſſe aux yeux;
La naine un abregé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuſe a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'eſprit, la ſotte eſt toute bonne;
La trop grande parleuſe eſt d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'eſt ainſi qu'un amant dont l'amour eſt extrême,
Aime juſqu'aux défauts des perſonnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je ſoutiens, moi...

CELIMENE.

Briſons-là ces diſcours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi! vous vous en allez, Meſſieurs?

CLITANDRE & ACASTE.

Non pas, Madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre ame.
Sortez, quand vous voudrez, Meſſieurs; mais j'avertis
Que je ne ſors qu'après que vous ſerez ſortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puiſſe être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je ſois attaché.

CELIMENE, *à Alceſte.*

C'eſt pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune ſorte,
Nous verrons ſi c'eſt moi que vous voudrez qui ſorte.

SCENE VI.

ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE, PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE, *à Alceſte.*

MOnſieur, un homme eſt là qui voudroit vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires ſi preſſées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grands baſques pliſſées,
Avec de l'or deſſus.

CELIMENE, *à Alceſte.*

Allez voir ce que c'eſt,
Ou bien faites-le entrer.

SCENE VII.

ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, UN GARDE de la Maréchauſſée.

ALCESTE, *allant au devant du garde.*

QU'eſt-ce donc qu'il vous plaît? Venez, Monſieur.

LE GARDE.

Monſieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monſieur, pour m'en inſtruire.

LE GARDE.

Meſſieurs les Maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement, Monſieur.

ALCESTE.

Qui? moi, Monſieur?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pourquoi faire?

PHILINTE, *à Alceſte.*

C'eſt d'Oronte & de vous la ridicule affaire.

CELIMENE, *à Philinte.*

Comment ?

PHILINTE.

Oronte & lui ſe ſont tantôt bravés
Sur certains petits vers qu'il n'a pas approuvés ;
Et l'on veut aſſoupir la choſe en ſa naiſſance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaiſance.

PHILINTE.

Mais il faut ſuivre l'ordre ; allons, diſpoſez-vous.

ALCESTE.

Quel accomodement veut-on faire entre nous ?
La loix de ces Meſſieurs me condamnera-t'elle
A trouver bon les vers qui ſont notre querelle ?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchans.

PHILINTE.

Mais, d'un plus doux eſprit...

ALCESTE.

Je n'en démordrai point, les vers ſont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des ſentimens traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai ; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne,

De trouver bon les vers dont on ſe met en peine ;
Je ſoutiendrai toûjours, morbleu, qu'ils ſont mauvais,
Et qu'un homme eſt pendable après les avoir faits.
(*à Clitandre & à Acaſte qui rient.*)
Par-la-ſanbleu, Meſſieurs, je ne croyois pas être
Si plaiſant que je ſuis.

CELIMENE.

Allez vîte paroître
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, Madame ; & ſur mes pas,
Je reviens en ce lieu pour vuider nos débats.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

CHer Marquis, je te vois l'ame bien ſatisfaite,
Toute choſe t'égaie, & rien ne t'inquiete.
En bonne foi crois-tu, ſans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands ſujets de paroître joyeux ?

ACASTE.

Parbleu, je ne vois pas, lorſque je m'examine,
Où prendre aucun ſujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ai du bien, je ſuis jeune, & ſors d'une maiſon

Qui ſe peut dire noble avec quelque raiſon ;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il eſt fort peu d'emplois dont je ne ſois en paſſe.
Pour le cœur, dont ſur-tout nous devons faire cas,
On ſait, ſans vanité, que je n'en manque pas ;
Et l'on m'a vu pouſſer dans le monde une affaire
D'une aſſez vigoureuſe & gaillarde maniere.
Pour de l'eſprit, j'en ai, ſans doute, & du bon goût
A juger ſans étude & raiſonner de tout ;
A faire aux nouveautés, dont je ſuis idolâtre,
Figure de ſavant, ſur le banc du Théâtre ;
Y décider en chef & faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des Ahs
Je ſuis aſſez adroit, j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles, ſur-tout, & la taille fort fine,
Quand à ſe mettre bien, je crois, ſans me flatter
Qu'on ſeroit mal venu de me le diſputer.
Je me vois dans l'eſtime, autant qu'on y puiſſe être,
Fort aimé du beau ſexe, & bien aimé du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je crois
Qu'on peut, par tout pays, être content de ſoi.

CLITANDRE.

Oui. Mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pouſſer ici des ſoupirs inutiles ?

ACASTE.

Moi, parbleu, je ne ſuis de taille ni d'humeur
A pouvoir d'une belle eſſuyer la froideur.
C'eſt aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires

A brûler conſtamment pour des beautés ſéveres ;
A languir à leurs pieds & ſouffrir leurs rigueurs,
A chercher le ſecours des ſoupirs & des pleurs,
Et tâcher, par des ſoins d'une très-longue ſuite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne ſont pas faits
Pour aimer à crédit, & faire tous les frais.
Quelque rare que ſoit le mérite des belles,
Je penſe, Dieu merci, qu'on vaut ſon prix comme elle ;
Que, pour ſe faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'eſt pas la raiſon qui ne leur coûte rien ;
Et qu'au moins à tout mettre en de juſtes balances,
Il faut qu'à frais communs ſe faſſent les avances.

CLITANDRE.

Tu penſes donc, Marquis, être fort bien ici ?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penſer ainſi.

CLITANDRE.

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, & t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il eſt vrai, je me flatte, & m'aveugle, en effet.

CLITANDRE.

Mais, qui te fait juger ton bonheur ſi parfait ?

ACASTE.

Je me flatte.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures ?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui ſoient ſûres?

ACASTE.

Je m'abuſe, te dis-je.

CLITANDRE.

Eſt-ce que, de ſes vœux,
Célimene t'a fait quelques ſecrets aveux?

ACASTE.

Non, je ſuis maltraité.

CLITANDRE.

Répons-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebus.

CLITANDRE.

Laiſſons la raillerie,
Et me dis quel eſpoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je ſuis le miſérable & toi le fortuné;
On a pour ma perſonne une averſion grande,
Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me pende.

CLITANDRE.

Oh çà, veux-tu, Marquis, pour ajuſter nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une choſe tous deux?
Que, qui pourra montrer une marque certaine,
D'avoir meilleure part au cœur de Célimene,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,
Et le délivrera d'un rival aſſidu.

ACASTE.

Ah! parbleu, tu me plais avec un tel langage,
Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage.
Mais, chut.

SCENE II.

CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE.

CELIMENE.

ENcore, ici?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CELIMENE.

Je viens d'ouir entrer un caroſſe là-bas.
Savez-vous qui c'eſt?

CLITANDRE.

Non.

SCENE III.

CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE.

ARſinoé, Madame,
Monte ici pour vous voir.

CELIMENE.

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Eliante là-bas eſt à l'entretenir.

CELIMENE.

De quoi s'aviſe-t'elle, & qui la fait venir?

ACASTE.

Pour prude conſommée en tous lieux elle paſſe;
Et l'ardeur de ſon zele ...

CELIMENE.

Oui, oui, franche grimace.
Dans l'ame elle eſt du monde, & ſes ſoins tentent tout.
Pour accrocher quelqu'un, ſans en venir à bout,
Elle ne ſauroit voir qu'avec un œil d'envie,
Les amans déclarés, dont une autre eſt ſuivie,
Et ſon triſte mérite abandonné de tous,
Contre le ſiecle aveugle, eſt toûjours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude,
Ce que chez elle on voit d'affreuſe ſolitude;
Et pour ſauver l'honneur de ſes foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairoit fort à la Dame,
Et même pour Alceſte, elle a tendreſſe d'ame.
Ce qu'il me rend de ſoins outrage ſes attraits,
Elle veut que ce ſoit un vol que je lui fais;
Et ſon jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits, ſous main, contre moi ſe détache.
Enfin, je n'ai rien vu de ſi ſot à mon gré,
Elle eſt impertinente au ſuprême dégré,
Et...

SCENE IV.

ARSINOÉ, CELIMENE, CLITANDRE, ACASTE.

CELIMENE.

AH! Quel heureux ſort en ce lieu vous amene?
Madame, ſans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOÉ.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CELIMENE.

Ah! mon Dieu! que je ſuis contente de vous voir!
(*Clitandre & Acaſte ſortent en riant.*)

SCENE V.

ARSINOÉ, CELIMENE.

ARSINOÉ.

LEur départ ne pouvoit plus à propos ſe faire.

CELIMENE.

Voulons-nous nous aſſeoir?

ARSINOÉ.

Il n'eſt pas néceſſaire.
Madame, l'amitié doit ſur tout éclater
Aux choſes qui le plus nous peuvent importer;
Et comme il n'en eſt point de plus grande importance

Que celles de l'honneur & de la bienſéance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étois chez des gens de vertu ſinguliere,
Où, ſur vous, du diſcours on tourna la matiere,
Et là, votre conduite, avec ſes grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous ſouffrez viſite,
Votre galanterie, & le bruit qu'elle excite,
Trouverent des cenſeurs plus qu'il n'auroit fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'euſſe voulu.
Vous pouvez bien penſer quel parti je ſus prendre.
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,
Je vous excuſai fort ſur votre intention,
Et voulus de votre ame être la caution.
Mais vous ſavez qu'il eſt des choſes dans la vie
Qu'on ne peut excuſer, quoiqu'on en ait envie;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous vivez vous faiſoit un peu tort;
Qu'il prenoit dans le monde une méchante face,
Qu'il n'eſt conte fâcheux que par-tout on n'en faſſe;
Et que, ſi vous vouliez, tous vos déportemens
Pourroient moins donner priſe aux mauvais jugemens.
Non que je croie au fonds l'honnêteté bleſſée,
Me préſerve le ciel d'en avoir la penſée!
Mais, aux ombres du crime on prête aiſément foi,
Et ce n'eſt pas aſſez de bien vivre pour ſoi.
Madame, je vous crois l'ame trop raiſonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens ſecrets
D'un zele qui m'attache à tous vos intérêts.

CELIMENE

Madame, j'ai beaucoup de graces à vous rendre,
Un tel avis m'oblige, &, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnoître à l'inſtant la faveur,
Par un avis auſſi qui touche votre honneur;
Et comme je vous vois vous montrer mon amie,
En apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux ſuivre à mon tour un exemple ſi doux,
En vous avertiſſant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faiſois viſite,
Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,
Qui, parlant des vrais ſoins d'une ame qui vit bien,
Firent tomber ſur vous, Madame, l'entretien.
Là votre pruderie & vos eclats de zele
Ne furent pas cités comme un fort beau modele;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos diſcours éternels de ſageſſe & d'honneur,
Vos mines & vos cris aux ombres d'indécence,
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'eſtime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jettez ſur tous,
Vos fréquentes leçons & vos aigres cenſures
Sur des choſes qui ſont innocentes & pures;
Tout cela, ſi je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun ſentiment.
A quoi bon, diſoient-ils, *cette mine modeſte*,
Et ce ſage dehors qui dément tout le reſte?
Elle eſt à bien prier exacte au dernier point;
Mais elle bat ſes gens, & ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots, elle étale un grand zele.
Mais elle met du blanc, & veut paroître belle.

Elle fait, des tableaux couvrir les nudités;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.
Pour moi, contre chacun, je pris votre défenſe,
Et leur aſſurai fort que c'étoit médiſance;
Mais tous les ſentimens combattirent le mien,
Et leur concluſion fut que vous feriez bien
De prendre moins de ſoin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit ſe regarder ſoi-même un fort long-tems,
Avant que de ſonger à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire,
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au beſoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le ſoin.
Madame, je vous crois auſſi trop raiſonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et ne l'attribuer qu'aux mouvemens ſecrets
D'un zele qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ.

A quoi qu'en reprenant on ſoit aſſujettie,
Je ne m'attendois pas à cette repartie,
Madame, & je vois bien par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon ſincere avis vous a bleſſée au cœur.

CELIMENE.

Au contraire, Madame; & ſi l'on étoit ſage,
Ces avis mutuels ſeroient mis en uſage.
On détruiroit par-là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun eſt pour ſoi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zele
Nous ne continuyions cette office fidele,
Et ne prenions grand ſoin de nous dire, entre nous,

Ce que nous entendrons, vous, de moi, moi, de vous.

ARSINOÉ.

Ah! Madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'eſt en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CELIMENE.

Madame, on peut, je crois, louer & blâmer tout;
Et chacun a raiſon ſuivant l'âge ou le goût.
Il eſt une ſaiſon pour la galanterie,
Il en eſt une auſſi propre à la pruderie.
On peut par politique en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat eſt amorti;
Cela ſert à couvrir de fâcheuſes diſgraces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne ſuive vos traces,
L'âge emmenera tout; & ce n'eſt pas le tems,
Madame, comme on ſait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
Et vous faites ſonner terriblement votre âge.
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir,
N'eſt pas d'un ſi grand cas pour s'en tant prévaloir;
Et je ne ſais pourquoi votre ame ainſi s'emporte,
Madame, à me pouſſer de cette étrange ſorte.

CELIMENE.

Et moi, je ne ſais pas, Madame, auſſi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner ſur moi.
Faut-il de vos chagrins ſans ceſſe à moi vous prendre?
Et puis-je mais des ſoins qu'on ne va pas vous rendre?

Si ma perſonne aux gens inſpire de l'amour,
Et ſi l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut ſouhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y ſaurois que faire & ce n'eſt pas ma faute;
Vous avez le champ libre, & je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ.

Hélas! & croyez-vous que l'on ſe mette en peine
De ce nombre d'amans dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne vous ſoit pas fort aiſé de juger
A quel prix, aujourd'hui, l'on peut les engager?
Penſez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre ſeul mérite attire cette foule?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que, pour vos vertus, ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
Le monde n'eſt point dupe; & j'en vois qui ſont faites
A pouvoir inſpirer de tendres ſentimens,
Qui, chez elles, pourtant, ne fixent point d'amans;
Et, de-là, nous pouvons tirer des conſéquences,
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs ſans de grandes avances;
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'eſt notre ſoupirant,
Et qu'il faut acheter tous les ſoins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc point d'une ſi grande gloire,
Pour les petits brillans d'une foible victoire,

Et

Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter pour cela les gens de haut en bas.
Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres,
Je penſe qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne ſe point ménager ; & vous faire bien voir
Que l'on a des amans, quand on en veut avoir.

CELIMENE.

Ayez-en donc, Madame, & voyons cette affaire,
Par ce rare ſecret, efforcez-vous de plaire ;
Et ſans...

ARSINOÉ.

Briſons, Madame, un pareil entretien,
Il pouſſeroit trop loin votre eſprit & le mien ;
Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carroſſe encor ne m'obligeoit d'attendre.

CELIMENE.

Autant qu'il vous plaira, vous pouvez arrêter,
Madame, &, la-deſſus, rien ne doit vous hâter :
Mais, ſans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie ;
Et Monſieur, qu'à propos le hazard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

SCENE VI.

ALCESTE, CELIMENE, ARSINOÉ.

CELIMENE.

ALceſte, il faut que j'aille écrire un mot de lettre

Que, ſans me faire tort, je ne ſaurois remettre.
Soyez avec Madame; elle aura la bonté
D'excuſer aiſément mon incivilité.

SCENE VII.

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ

VOus voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carroſſe vienne;
Et jamais tous ſes ſoins ne pouvoient m'offrir rien
Qui me fut plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite ſublime
Entraînent de chacun & l'amour & l'eſtime;
Et le vôtre, ſans doute, a des charmes ſecrets
Qui font entrer mon cœur en tous vos intérêts;
Je voudrois que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendit plus de juſtice,
Vous avez à vous plaindre, & je ſuis en courroux,
Quand je vois, chaque jour, qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moi, Madame! Et ſur quoi pourrois-je en rien prétendre?
Quel ſervice à l'état eſt-ce qu'on m'a vu rendre?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de ſi brillant de ſoi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi?

ARSINOÉ.

Tous ceux, ſur qui la cour jette des yeux propices,
N'ont pas toûjours rendu de ces fameux ſervices.
Il faut l'occaſion ainſi que le pouvoir;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir,
Devroit...

ALCESTE.

Mon Dieu! laiſſons mon mérite, de grace,
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarraſſe?
Elle auroit fort à faire, & ſes ſoins ſeroient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant ſe déterre lui-même,
Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas extrême;
Et vous ſaurez de moi qu'en deux fort bons endroits,
Vous futes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Hé! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le ſiecle par-là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout eſt d'un grand mérite également doué,
Ce n'eſt plus un honneur que de ſe voir loué;
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre eſt mis dans la gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi, je voudrois bien que, pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous put frapper les yeux.
Pour peu que d'y ſonger vous nous faſſiez les mines,

On peut, pour vous ſervir, remuer des machines;
Et j'ai des gens en main que j'employerai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin aſſez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fiſſe?
L'humeur dont je me ſens veut que je m'en banniſſe;
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la cour,
Je ne me trouve point les vertus néceſſaires
Pour y bien réuſſir & faire mes affaires.
Etre franc & ſincere eſt mon plus grand talent,
Je ne ſais point jouer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il penſe,
Doit faire en ce pays fort peu de réſidence.
Hors de la cour, ſans doute, on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais on n'a pas auſſi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort ſots perſonnages.
On n'a point à ſouffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de Meſſieurs tels,
A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs Marquis eſſuyer la cervelle.

ARSINOÉ.

Laiſſons, puiſqu'il vous plaît, ce chapitre de cour.
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour;
Et, pour vous découvrir là-deſſus mes penſées,
Je ſouhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, ſans doute, un ſort beaucoup plus doux,

Et celle qui vous charme eſt indigne de vous.

ALCESTE.

Mais, en diſant cela, ſongez-vous, je vous prie,
Que cette perſonne eſt, Madame, votre amie ?

ARSINOÉ.

Oui. Mais ma conſcience eſt bleſſée en effet,
De ſouffrir plus long-tems le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois afflige trop mon ame,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

ALCESTE.

C'eſt me montrer, Madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOÉ.

Oui, toute mon amie, elle eſt, & je la nomme
Indigne d'aſſervir le cœur d'un galant homme ;
Et le ſien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela ſe peut, Madame, on ne voit pas les cœurs :
Mais votre charité ſe ſeroit bien paſſée
De jetter dans le mien une telle penſée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas être déſabuſé,
Il faut ne vous rien dire, il eſt aſſez aiſé.

ALCESTE.

Non. Mais ſur ce ſujet, quoi que l'on nous expoſe,
Les doutes ſont fâcheux plus que toute autre choſe ;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fit ſavoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien, c'eſt aſſez dit ; &, ſur cette matiere,
Vous allez recevoir une pleine lumiere.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous faſſent foi.
Donnez moi ſeulement la main juſque chez moi ;
Là, je vous ferai voir une preuve fidelle
De l'infidélité du cœur de votre belle ;
Et, ſi pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous conſoler.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

NOn, l'on n'a point vu d'ame à manier ſi dure ;
Ni d'accommodement plus pénible à conclure ;
Envain de tous côtés, on l'a voulu tourner,
Hors de ſon ſentiment on n'a pu l'entraîner ;
Et jamais différend ſi bizarre, je penſe,
N'avoit de ces Meſſieurs occupé la prudence.
Non, Meſſieurs, diſoit-il, *je ne me dédis point,*
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
De quoi s'offenſe-t il ? Et que veut il me dire ?
Y va t'il de ſa gloire à ne pas bien écrire ?
Que lui fait mon avis qu'il a pris de travers ?

On peut être honnête homme, & faire mal des vers;
Ce n'eſt point à l'honneur que touchent ces matieres;
Je le tiens galant homme en toutes les manieres,
Homme de qualité, de mérite & de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira; mais fort méchant auteur.
Je louerai, ſi l'on veut, ſon train & ſa dépenſe,
Son adreſſe à cheval, aux armes, à la danſe;
Mais pour louer ſes vers, je ſuis ſon ſerviteur,
Et, lorſque d en mieux faire on n'a pas le bonheur;
On ne doit de rimer avoir aucune envie,
Qu'on n'y ſoit condamné ſur peine de la vie.
Enfin toute la grace & l'accommodement
Où s'eſt avec effort plié ſon ſentiment,
C'eſt de dire, croyant bien adoucir ſon ſtyle,
Monſieur, je ſuis fâché d'être ſi difficile:
Et pour l'amour de vous, je voudrois de bon cœur,
Avoir trouvé tantôt votre ſonnet meilleur;
Et, dans une embraſſade, on leur a, pour conclure,
Fait vîte envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE.

Dans ſes façons d'agir il eſt fort ſingulier,
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
Et la ſincérité dont ſon ame ſe pique,
A quelque choſe en ſoi de noble & d'héroïque.
C'eſt une vertu rare au ſiecle d'aujourd'hui,
Et je la voudrois voir par-tout comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus ſur-tout je m'étonne
De cette paſſion où ſon cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Je ne ſais pas comment il s'aviſe d'aimer,

Et je ſais moins encor comment votre couſine
Peut être la perſonne où ſon penchant l'incline.

ELIANTE.

Cela fait aſſez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'eſt pas toûjours produit par un rapport d'humeurs;
Et toutes ces raiſons de douces ſympathies,
Dans cet exemple-ci, ſe trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choſes qu'on peut voir?

ELIANTE.

C'eſt un point qu'il n'eſt pas fort aiſé de ſavoir.
Comment pouvoir juger s'il eſt vrai qu'elle l'aime?
Son cœur, de ce qu'il ſent, n'eſt pas bien ſûr lui-même;
Il aime quelquefois ſans qu'il le ſache bien,
Et croit aimer auſſi, par fois, qu'il n'en eſt rien.

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette couſine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
Il tourneroit ſes vœux tout d'un autre coté;
Et par un choix plus juſte on le verroit, Madame,
Profiter des bontés que lui montre votre ame.

ELIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façon; & je croi
Qu'on doit, ſur de tels points, être de bonne foi.
Je ne m'oppoſe point à toute ſa tendreſſe,
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéreſſe,
Et, ſi c'étoit qu'à moi la choſe pût tenir,
Moi-même, à ce qu'il aime, on me verroit l'unir.

Mais, ſi dans un tel choix, comme tout ſe peut faire,
Son amour éprouvoit quelque deſtin contraire,
S'il falloit que d'une autre on couronnat les feux,
Je pourrois me réſoudre à recevoir ſes vœux;
Et le refus, ſouffert en pareille occurrence,
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppoſe pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas,
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous inſtruire
De ce que, là-deſſus, j'ai pris ſoin de lui dire.
Mais ſi par un hymen, qui les joindroit eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ſes vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre ame lui préſente.
Heureux, ſi quand ſon cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit ſur moi, Madame, retomber.

ELIANTE.

Vous vous divertiſſez, Philinte.

PHILINTE.

Non, Madame;
Et je vous parle ici du meilleur de mon ame.
J'attens l'occaſion de m'offrir hautement,
Et, de tous mes ſouhaits, j'en preſſe le moment.

SCENE II.

ALCESTE, ELIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

AH! faites-moi raiſon, Madame, d'une offenſe
Qui vient de triompher de toute ma conſtance.

ELIANTE.

Qu'eſt-ce donc? qu'avez-vous qui vous puiſſe émouvoir?

ALCESTE.

J'ai ce que, ſans mourir, je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas comme cette avanture.
C'en eſt fait... mon amour... Je ne ſaurois parler.

ELIANTE.

Que votre eſprit, un peu, tâche à ſe rappeller.

ALCESTE.

O juſte Ciel! faut-il qu'on joigne à tant de graces
Les vices odieux des ames les plus baſſes?

ELIANTE.

Mais encor, qui vous peut...

ALCESTE.

Ah! tout eſt ruiné,
Je ſuis, je ſuis trahi, je ſuis aſſaſſiné.
Célimene... Eut-on pu croire cette nouvelle!
Célimene me trompe, & n'eſt qu'une infidelle.

ELIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juſte fondement?

PHILINTE.

Peut-être eſt-ce un ſoupçon conçu légérement;
Et votre eſprit jaloux prend, par fois, des chimeres...

ALCESTE.

Ah! morbleu, mêlez-vous, Monſieur, de vos affaires
(*à Eliante.*)
C'eſt de ſa trahiſon n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de ſa main.
Oui, Madame, une lettre écrite pour Oronte,
A produit à mes yeux ma diſgrace & ſa honte;
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyoit les ſoins,
Et que de mes rivaux je redoutois le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence;
Et n'eſt pas, quelquefois, ſi coupable qu'on penſe.

ALCESTE.

Monſieur, encor un coup, laiſſez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez ſouci que de votre intérêt.

ELIANTE.

Vous devez modérer vos tranſports, & l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'eſt à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'eſt à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de ſon cuiſant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate & perfide parente
Qui trahit lâchement une ardeur ſi conſtante,
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ELIANTE.

Moi! vous venger! comment?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidelle,
C'eſt par-là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les ſinceres vœux,
Par le profond amour, les ſoins reſpectueux,
Les devoirs empreſſés & l'aſſidu ſervice,
Dont ce cœur va vous faire un ardent ſacrifice.

ELIANTE.

Je compatis, ſans doute, à ce que vous ſouffrez,
Et ne mépriſe point le cœur que vous m'offrez;
Mais, peut-être, le mal n'eſt pas ſi grand qu'on penſe,
Et vous pouvez quitter ce deſir de vengeance.
Lorſque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force deſſeins qu'on n'exécute pas;
On a beau voir, pour rompre, une raiſon puiſſante,
Une coupable aimée eſt bientôt innocente;
Tout le mal qu'on lui veut ſe diſſipe aiſément,
Et l'on ſait ce que c'eſt qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, Madame, non. L'offenſe eſt trop mortelle,
Il n'eſt point de retour, & je romps avec elle;
Rien ne ſauroit changer le deſſein que j'en fais,
Et je me punirois de l'eſtimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche.
Je vais de ſa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, & vous porter après
Un cœur tout dégagé de ſes trompeurs attraits.

SCENE III.

CELIMENE, ALCESTE.

ALCESTE, *à part.*

O Ciel! de mes tranſports puis-je être ici le maître?

CELIMENE.

(*à part.*) (*à Alceſte.*)

Ouais! quel eſt donc le trouble où je vous vois paroître?
Et que me veulent dire, & ces ſoupirs pouſſés,
Et ces ſombres regards que ſur moi vous lancez?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs dont une ame eſt capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le ſort, les démons, & le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de ſi méchant que vous.

CELIMENE.

Voilà, certainement, des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah! ne plaiſantez point, il n'eſt pas tems de rire.
Rougiſſez bien plutôt, vous en avez raiſon;
Et j'ai de ſûrs témoins de votre trahiſon.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'étoit pas envain que s'allarmoit ma flamme;
Par ces fréquens ſoupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;

Et, malgré tous vos ſoins & votre adreſſe à feindre,
Mon aſtre me diſoit ce que j'avois à craindre;
Mais ne préſumez pas que, ſans être vengé,
Je ſouffre le dépit de me voir outragé.
Je ſais que, ſur les vœux, on n'a point de puiſſance,
Que l'amour veut par-tout naître ſans dépendance,
Que jamais, par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame eſt libre à nommer ſon vainqueur.
Auſſi ne trouverois-je aucun ſujet de plainte,
Si, pour moi, votre bouche avoit parlé ſans feinte;
Et rejettant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au ſort.
Mais, d'un aveu trompeur, voir ma flamme applaudie,
C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie
Qui ne ſauroit trouver d'aſſez grands châtimens;
Et je puis tout permettre à mes reſſentimens.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage,
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.
Percé d'un coup mortel dont vous m'aſſaſſinez,
Mes ſens par la raiſon ne ſont plus gouvernés;
Je céde aux mouvemens d'une juſte colere,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CELIMENE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorſque dans votre vue

J'ai pris, pour mon malheur, le poiſon qui me tue;
Et que j'ai cru trouver quelque ſincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CELIMENE.

De quelle trahiſon pouvez-vous donc vous plaindre ?

ALCESTE.

Ah ! que ce cœur eſt double, & ſait bien l'art de feindre !
Mais pour les mettre à bout, j'ai des moyens tous prêts ;
Jettez ici les yeux, & connoiſſez vos traits ;
Ce billet découvert ſuffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin, on n'a rien à répondre.

CELIMENE.

Voilà donc le ſujet qui vous trouble l'eſprit ?

ALCESTE.

Vous ne rougiſſez pas en voyant cet écrit ?

CELIMENE.

Et par quelle raiſon faut-il que j'en rougiſſe ?

ALCESTE.

Quoi ! vous joignez ici l'audace à l'artifice ?
Le déſavouerez-vous, pour n'avoir point de ſeing ?

CELIMENE.

Pourquoi déſavouer un billet de ma main ?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir, ſans demeurer confuſe
Du crime dont, vers moi, ſon ſtyle vous accuſe ?

CELIMENE.

Vous êtes, ſans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi ? vous bravez auſſi ce témoin convaincant ?

Et ce qu'il m'a fait voir de douceurs pour Oronte,
N'a donc rien qui m'outrage, & qui vous faſſe honte ?

CELIMENE.

Oronte ! qui vous dit que la lettre eſt pour lui ?

ALCESTE.

Les gens qui, dans mes mains, l'ont remiſe aujourd'hui.
Mais je veux conſentir qu'elle ſoit pour un autre,
Mon cœur en a-t'il moins à ſe plaindre du vôtre ?
En ſerez-vous, vers moi, moins coupable en effet ?

CELIMENE.

Mais ſi c'eſt une femme à qui va ce billet,
En quoi vous bleſſe-t'il, & qu'a-t'il de coupable ?

ALCESTE.

Ah ! le détour eſt bon, & l'excuſe admirable.
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait,
Et me voilà, par là, convaincu tout-à-fait.
Oſez vous recourir à ces ruſes groſſieres ?
Et croyez-vous les gens ſi privés de lumieres ?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez ſoutenir un menſonge ſi clair ;
Et comment vous pourrez tourner, pour une femme,
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme ?
Ajuſtez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire . . .

CELIMENE.

Il ne me plaît pas, moi.
Je vous trouve plaiſant d'uſer d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'oſez dire.

ALCESTE.

ALCESTE.

Non, non, ſans s'emporter, prenez un peu ſouci
De me juſtifier les termes que voici.

CELIMENE.

Non, je ne veux rien faire; &, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'eſt de peu d'importance.

ALCESTE.

De grace, montrez-moi, je ſerai ſatisfait,
Qu'on peut, pour une femme, expliquer ce billet.

CELIMENE.

Non, il eſt pour Oronte; & je veux qu'on le croie.
Je reçois tous ſes ſoins avec beaucoup de joie;
J'admire ce qu'il dit, j'eſtime ce qu'il eſt,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît;
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE, *à part.*

Ciel! rien de plus cruel peut-il être inventé?
Et jamais cœur fut-il de la ſorte traité?
Quoi! d'un juſte courroux je ſuis ému contre elle,
C'eſt moi qui me vient plaindre, & c'eſt moi qu'on querelle!
On pouſſe ma douleur & mes ſoupçons à bout,
On me laiſſe tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur eſt encor aſſez lâche
Pour ne pouvoir briſer la chaîne qui l'attache;
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris,
Contre l'ingrat objet dont il eſt trop épris!
[*à Célimene.*]
Ah! que vous ſavez bien ici, contre moi-même,

Perfide, vous ſervir de ma foibleſſe extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable
Et ceſſez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il ſe peut, ce billet innocent;
A vous prêter les mains ma tendreſſe conſent,
Efforcez-vous ici de paroître fidelle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉLIMENE.

Allez, vous êtes fou dans vos tranſports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien ſavoir qui pourroit me contraindre
A deſcendre avec vous aux baſſeſſes de feindre,
Et pourquoi ſi mon cœur penchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec ſincérité.
Quoi! de mes ſentimens l'obligeante aſſurance,
Contre tous vos ſoupçons, ne prend pas ma défenſe?
Auprès d'un tel garant, ſont-ils de quelque poids?
N'eſt-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et puiſque notre cœur fait un effort extrême,
Lorſqu'il peut ſe réſoudre à confeſſer qu'il aime;
Puiſque l'honneur du ſexe, ennemi de nos feux,
S'oppoſe fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obſtacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'eſt-il pas coupable, en ne s'aſſurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
Allez, de tels ſoupçons méritent ma colere,

Et vous ne valez pas que l'on vous conſidére.
Je ſuis ſotte, & veux mal à ma ſimplicité,
De conſerver encor pour vous quelque bonté,
Je devrois autre part attacher mon eſtime,
Et vous faire un ſujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah! traîtreſſe, mon foible eſt étrange pour vous,
Vous me trompez, ſans doute, avec des mots ſi doux;
Mais il n'importe, il faut ſuivre ma deſtinée,
A votre foi mon ame eſt toute abandonnée;
Je veux voir juſqu'au bout quel ſera votre cœur,
Et ſi de me trahir il aura la noirceur.

CELIMENE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah! rien n'eſt comparable à mon amour extrême;
Et dans l'ardeur qu'il a de ſe montrer à tous;
Il va juſqu'à former des ſouhaits contre vous.
Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvat aimable,
Que vous fuſſiez réduite en un ſort miſérable,
Que le Ciel en naiſſant ne vous eut donné rien,
Que vous n'euſſiez ni rang, ni naiſſance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant ſacrifice
Vous put d'un pareil ſort réparer l'injuſtice;
Et que j'euſſe la joie & la gloire en ce jour
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CELIMENE.

C'eſt me vouloir du bien d'une étrange maniere.
Me préſerve le Ciel que vous ayez matiere . . .
Voici Monſieur du Bois plaiſamment figuré.

SCENE IV.

CELIMENE, ALCESTE, DU BOIS.

ALCESTE.

QUe veut cet équipage & cet air effaré ?
Qu'as-tu ?

DU BOIS.

Monſieur . . .

ALCESTE.

Hé bien ?

DU BOIS.

Voici bien des myſteres.

ALCESTE.

Qu'eſt-ce ?

DU BOIS.

Nous ſommes mal, Monſieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoi ?

DU BOIS.

Parlerai-je haut ?

ALCESTE.

Oui, parle, & promptement.

DU BOIS.

N'eſt-il point là quelqu'un ?

ALCESTE.

Ah ! que d'amuſement !
Veux-tu parler ?

DU BOIS.

Monſieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

DU BOIS.

Il faut d'ici déloger ſans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi?

DU BOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cauſe ?

DU BOIS.

Il faut partir, Monſieur, ſans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raiſon me tiens-tu ce langage ?

DU BOIS.

Par la raiſon, Monſieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah! je te caſſerai la tête aſſurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DU BOIS.

Monſieur, un homme noir & d'habit & de mine,
Eſt venu nous laiſſer, juſques dans la cuiſine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudroit, pour le lire, être pis qu'un démon.
C'eſt de votre procès, je n'en fais aucun doute;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE.

Hé bien! quoi? Ce papier, qu'a-t'il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler?

DU BOIS.

C'eſt pour vous dire ici, Monſieur, qu'une heure enſuite,
Un homme, qui ſouvent vient vous rendre viſite,
Eſt venu vous chercher avec empreſſement;
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous ſers avec beaucoup de zele,
De vous dire... Attendez, comme eſt-ce qu'il s'appelle?

ALCESTE.

Laiſſe-là ſon nom, traître, & dis ce qu'il t'a dit.

DU BOIS.

C'eſt un de vos amis, enfin, cela ſuffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chaſſe,
Et que d'être arrêté le ſort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi! n'a-t'il voulu te rien ſpécifier?

DU BOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre & du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourriez, je penſe,
Du fond de ce myſtere avoir la connoiſſance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CELIMENE.

Que peut envelopper ceci?

ALCESTE.

Je ne ſais; mais j'aſpire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable?

DU BOIS, *après avoir long-temps cherché le billet.*

Ma foi, je l'ai, Monſieur, laiſſé ſur votre table.

ALCESTE.

Je ne ſais qui me tient...

CELIMENE.

Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il ſemble que le ſort, quelque ſoin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne;
Mais, pour en triompher, ſouffrez à mon amour
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

LA réſolution en eſt priſe, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais quel que ſoit ce coup faut il qu'il vous oblige...

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire & beau me raiſonner,
Rien de ce que je dis, ne me peut détourner;
Trop de perverſité regne au ſiecle où nous ſommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi! contre ma partie, on voit tout à la fois,
L'honneur, la probité, la pudeur & les loix,

On publie en tout lieu l'équité de ma cauſe,
Sur la foi de mon droit mon ame ſe repoſe;
Cependant je me vois trompé par le ſuccès,
J'ai pour moi la juſtice & je perds mon procès!
Un traître, dont on ſait la ſcandaleuſe hiſtoire,
Eſt ſorti triomphant d'une fauſſeté noire!
Toute la bonne foi céde à ſa trahiſon!
Il trouve en m'égorgeant moyen d'avoir raiſon!
Le poids de ſa grimace, où brille l'artifice,
Renverſe le bon droit & tourne la juſtice!
Il fait par un arrêt couronner ſon forfait;
Et non content encor du tort que l'on me fait,
Il court, parmi le monde, un livre abominable,
Et de qui la lecture eſt même condamnable,
Un livre à mériter la derniere rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur!
Et là-deſſus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'impoſture!
Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être ſincere & franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empreſſée,
Sur des vers qu'il a faits, demander ma penſée;
Et parce que j'en uſe avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité;
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voilà devenu mon plus grand adverſaire!
Et jamais de ſon cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que ſon ſonnet fut bon!
Et les hommes, morbleu, ſont faits de cette ſorte!
C'eſt à ces actions que la gloire les porte!
Voilà la bonne foi, le zele vertueux,

La juſtice & l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons, c'eſt trop ſouffrir les chagrins qu'on nous forge,
Tirons-nous de ce bois & de ce coupe-gorge.
Puiſqu'entre humains ainſi vous vivez en vrais loups,
Traîtres! vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le deſſein où vous êtes,
Et tout le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Ce que votre partie oſe vous imputer,
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit ſon faux rapport lui-même ſe détruire,
Et c'eſt une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui? de ſemblables tours il ne craint point l'éclat,
Il a permiſſion d'être franc ſcélérat;
Et loin qu'à ſon crédit nuiſe cette avanture,
On l'en verra demain en meilleur poſture.

PHILINTE.

Enfin, il eſt conſtant qu'on n'a pas trop donné
Au bruit que, contre vous, ſa malice à tourné;
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre;
Et, pour votre procès dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous eſt en juſtice aiſé d'y revenir,
Et, contre cet arrêt...

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.
Quelque ſenſible tort qu'un tel arrêt me faſſe,
Je me garderois bien de vouloir qu'on le caſſe,

On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la poſtérité,
Comme une marque inſigne, un fameux témoignage.
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce ſont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter,
Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de peſter
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir, pour elle, une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Mais enfin, vos ſoins ſont ſuperflus,
Que pouvez-vous, Monſieur, me dire là-deſſus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuſer les horreurs de tout ce qui ſe paſſe?

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît,
Tout marche par cabale & par pur intérêt;
Ce n'eſt plus que la ruſe aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devroient être faits d'autre ſorte.
Mais eſt-ce une raiſon que leur peu d'équité
Pour vouloir ſe tirer de leur ſociété?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philoſophie.
C'eſt le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et, ſi de probité l'on étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, juſtes & dociles,
La plupart des vertus nous ſeroient inutiles,

Puiſqu'on en met l'uſage à pouvoir, ſans ennui,
Supporter dans nos droits l'injuſtice d'autrui,
Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE.

Je ſais que vous parlez, Monſieur, le mieux du monde.
En beaux raiſonnemens vous abondez toûjours;
Mais vous perdez le tems & tous vos beaux diſcours.
La raiſon, pour mon bien, veut que je me retire,
Je n'ai point ſur ma langue un aſſez grand empire,
De ce que je dirois, je ne répondrois pas,
Et je me jetterois cent choſes ſur les bras.
Laiſſez-moi, ſans diſpute, attendre Célimene,
Il faut qu'elle conſente au deſſein qui m'amene,
Je vais voir ſi ſon cœur a de l'amour pour moi,
Et c'eſt ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Eliante, attendant ſa venue.

ALCESTE.

Non. De trop de ſouci je me ſens l'ame émue.
Allez-vous-en la voir; & me laiſſez enfin
Dans ce petit coin ſombre, avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'eſt une compagnie étrange pour attendre,
Et je vais obliger Eliante à deſcendre.

SCENE II.

CELIMENE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE.

OUi, c'eſt à vous de voir ſi, par des nœuds plus doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous,
Il me faut de votre ame une pleine aſſurance,
Un amant là-deſſus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'eſt de ne plus ſouffrir qu'Alceſte vous prétende,
De le ſacrifier, Madame, à mon amour,
Et de chez vous, enfin, le bannir dès ce jour.

CELIMENE.

Mais quel ſujet ſi grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de ſon mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclairciſſemens;
Il s'agit de ſavoir quels ſont vos ſentimens.
Choiſiſſez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre,
Ma réſolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, *ſortant du coin où il étoit.*

Oui, Monſieur a raiſon, Madame. Il faut choiſir,
Et ſa demande ici s'accorde à mon deſir.
Pareille ardeur me preſſe, & même ſoin m'amene;
Mon amour veut du vôtre une marque certaine;

Les choſes ne ſont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, Monſieur, d'une flamme importune
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, Monſieur, jaloux, ou non jaloux,
Partager de ſon cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien luï ſemble préférable...

ALCESTE.

Si, du moindre penchant, elle eſt pour vous capable...

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre déſormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'eſt à vous de parler ſans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer ſans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, & choiſir de nous deux.

ORONTE.

Quoi! ſur un pareil choix vous ſemblez être en peine?

ALCESTE.

Quoi! votre ame balance & paroît incertaine?

CELIMENE.

Mon Dieu! que votre inſtance eſt là hors de ſaiſon,
Et que vous témoignez tous deux peu de raiſon!
Je dois prendre parti ſur cette préférence,
Et ce n'eſt pas mon cœur maintenant qui balance;
Il n'eſt point ſuſpendu, ſans doute, entre vous deux,
Et rien n'eſt ſi-tôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je ſouffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la ſorte.
Je trouve que ces mots qui ſont déſobligeans,
Ne ſe doivent point dire en préſence des gens;
Qu'un cœur, de ſon penchant donne aſſez de lumiere,
Sans qu'on nous faſſe aller juſqu'à rompre en viſiere;
Et qu'il ſuffit, enfin, que de plus doux témoins
Inſtruiſent un amant du malheur de ſes ſoins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende,
J'y conſens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande;
C'eſt ſon éclat ſur-tout qu'ici j'oſe exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conſerver tout le monde eſt votre grande étude;
Mais plus d'amuſement, & plus d'incertitude.
Il vous faut expliquer nettement là-deſſus,
Ou bien, pour un arrêt, je prends votre refus;
Je ſaurai de ma part expliquer ce ſilence,

Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en penſe.

ORONTE.

Je vous ſais fort bon gré, Monſieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même choſe que vous.

CELIMENE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t'il de la juſtice ?
Et ne vous dis-je point quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Eliante qui vient.

SCENE III.

ELIANTE, PHILINTE, CELIMENE, ORONTE, ALCESTE.

CELIMENE.

JE me vois, ma couſine, ici perſécutée
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.
Ils veulent, l'un & l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entr'eux le choix que fait mon cœur;
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les ſoins qu'il peut prendre.
Dites-moi ſi jamais cela ſe fait ainſi?

ELIANTE.

N'allez point là-deſſus me conſulter ici;
Peut-être y pourriez-vous être mal adreſſée,
Et je ſuis pour les gens qui diſent leur penſée.

ORONTE.

Madame, c'eſt envain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici ſeront mal ſecondés.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, & lâcher la balance.

ALCESTE.

Il ne faut que pourſuivre à garder le ſilence.

ORONTE.

Je ne veux qu'un ſeul mot pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends, ſi vous ne parlez pas.

SCENE IV.

ARSINOÉ, CELIMENE, ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE, *à Célimene.*

MAdame, nous venons tous deux, ſans vous déplaire,
Eclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE, *à Oronte & à Alceſte.*

Fort à propos, Meſſieurs, vous vous trouvez ici;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire auſſi.

ARSINOÉ, *à Célimene.*

Madame, vous ſerez ſurpriſe de ma vue,
Mais ce ſont ces Meſſieurs qui cauſent ma venue.
Tous deux ils m'ont trouvée, & ſe ſont plaints à moi

D'un trait à qui mon cœur ne ſauroit prêter foi.
J'ai du fond de votre ame une trop haute eſtime,
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié paſſant ſur de petits diſcors,
J'ai bien voulu chez-vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, Madame, voyons, d'un eſprit adouci,
Comment vous vous prendrez pour ſoutenir ceci.
Cette lettre par vous eſt écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez pour Acaſte, écrit ce billet tendre.

ACASTE, *à Oronte & à Alceſte.*

Meſſieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obſcurité,
Et je ne doute pas que ſa civilité,
A connoître ſa main, n'ait trop ſu vous inſtruire;
Mais ceci vaut aſſez la peine de le lire.

Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de condamner mon enjouement, & de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie, que lorſque je ne ſuis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuſte; & ſi vous ne venez bien vîte me demander pardon de cette offenſe, je ne vous le pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de Vicomte...

Il devroit être ici.

Notre grand flandrin de Vicomte par qui vous commencez vos plaintes, eſt un homme qui ne ſauroit me revenir; & depuis que je l'ai vu, trois

quarts-d'heures durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit Marquis...
C'eſt moi-même, Meſſieurs, ſans nulle vanité.

Pour le petit Marquis, qui me tint hier longtems la main; je trouve qu'il n'y a rien de ſi mince que toute ſa perſonne; & ce ſont de ces mérites qui n'ont que la cape & l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

(*à Alceſte.*)

A vous le dé, Monſieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ſes bruſqueries, & ſon chagrin bourru; mais il eſt cent momens, où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme au ſonnet...

[*à Oronte.*]

Voici votre paquet.

Et pour l'homme au ſonnet qui s'eſt jetté dans le bel eſprit, & veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; & ſa proſe me fatigue autant que ſes vers. Mettez vous donc en tête que je ne me divertis pas toûjours ſi bien que vous penſez; que je vous trouve à dire, plus que je ne voudrois, dans toutes les parties où l'on m'entraîne; & que c'eſt un merveilleux aſſaiſſonnement aux plaiſirs qu'on goûte que la préſence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voici maintenant, moi.

Votre Clitandre, dont vous me parlez, & qui fait tant le doucereux, eſt le dernier des hommes.

pour qui j'aurois de l'amitié. Il eſt extravagant de ſe perſuader qu'on l'aime, & vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raiſonnable, vos ſentimens contre les ſiens; & voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obſédée.

D'un fort beau caractere on voit là le modele,
Madame, & vous ſavez comment cela s'appelle.
Il ſuffit. Nous allons, l'un & l'autre, en tous lieux,
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurois de quoi vous dire, & belle eſt la matiere,
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colere;
Et je vous ferai voir que les petits Marquis
Ont, pour ſe conſoler, des cœurs du plus haut prix.

SCENE V.

CELIMENE, ELIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

ORONTE.

QUoi! de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire?
Et votre cœur, paré de beaux ſemblans d'amour,
A tout le genre-humain ſe promet tour à tour?
Allez, j'étois trop dupe, & je vais ne plus l'être,

Vous me faites un bien, me faiſant vous connoître,
J'y profite d'un cœur qu'ainſi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.
[*à Alceſte*]
Monſieur, je ne fais plus d'oſtacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec Madame.

SCENE VI.

CELIMENE, ELIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOÉ, *à Célimene.*

CErtes, voilà le trait du monde le plus noir;
Je ne m'en ſaurois taire, & me ſens émouvoir.
Voit-on des procédés qui ſoient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres.
(*montrant Alceſte*)
Mais, Monſieur, que chez vous fixoit votre bonheur,
Un homme, comme lui, de mérite & d'honneur;
Et qui vous chériſſoit avec idolâtrie,
Devroit-il...

ALCESTE.

Laiſſez-moi, Madame, je vous prie,
Vuider mes intérêts moi-même là-deſſus,
Et ne vous chargez point de ces ſoins ſuperflus,
Mon cœur a beau vous voir prendre ici ſa querelle,
Il n'eſt point en état de payer ce grand zele;
Et ce n'eſt pas à vous que je pourrai ſonger,

Si, par un autre choix, je ſonge à me venger.

ARSINOÉ.

Hé! croyez-vous, Monſieur, qu'on ait cette penſée,
Et que de vous avoir on ſoit tant empreſſée?
Je vous trouve un eſprit bien plein de vanité,
Si, de cette créance il s'étoit trop flatté.
Le rebut de Madame eſt une marchandiſe,
Dont on auroit grand tort d'être ſi fort épriſe.
Détrompez-vous, de grace, & portez-le moins haut
Ce ne ſont pas des gens comme moi qu'il vous faut;
Vous ferez bien encor de ſoupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union ſi belle.

SCENE VII.

CELIMENE, ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, *à Célimene.*

HE bien, je me ſuis tû, malgré ce que je vois,
Et j'ai laiſſé parler tout le monde avant moi;
Ai-je pris ſur moi-même un aſſez long empire?
Et puis-je maintenant....

CELIMENE.

Oui, vous pouvez tout dire;
Vous en êtes en droit, lorſque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confeſſe; & mon ame confuſe
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuſe.

J'ai, des autres ici, mépriſé le courroux ;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre reſſentiment, ſans doute, eſt raiſonnable,
Je ſais combien je dois vous paroître coupable,
Que toute choſe dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez ſujet de me haïr.
Faites-le, j'y conſens.

ALCESTE.

Hé! le puis-je, traîtreſſe?
Puis-je ainſi triompher de toute ma tendreſſe?
Et, quoiqu'avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvai-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir?
(à Eliante & à Philinte.)
Vous voyez ce que peut une indigne tendreſſe,
Et je vous fais tous deux témoins de ma foibleſſe.
Mais, à vous dire vrai, ce n'eſt pas encor tout,
Et vous allez me voir la pouſſer juſqu'au bout,
Montrer que c'eſt à tort que ſages on nous nomme;
Et que dans tous les cœurs, il eſt toûjours de l'homme.
(à Célimene.)
Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits,
J'en ſaurai, dans mon ame, excuſer tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une foibleſſe,
Où le vice du tems porte votre jeuneſſe;
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au deſſein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que, dans mon déſert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous ſoyez, ſans tarder, réſolue à me ſuivre.
C'eſt par là ſeulement que, dans tous les eſprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits;
Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,

Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CELIMENE

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et, dans votre déſert, aller m'enſévelir!

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reſte du monde?
Vos deſirs avec moi ne ſont-ils pas contens?

CELIMENE.

La ſolitude effraie une ame de vingt ans.
Je ne ſens point la mienne aſſez grande, aſſez forte,
Pour me réſoudre à prendre un deſſein de la ſorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me réſoudre à ſerrer de tels nœuds;
Et l'hymen...

ALCESTE.

Non. Mon cœur à préſent vous déteſte,
Et ce refus tout ſeul fait plus que tout le reſte.
Puiſque vous n'êtes point, en des liens ſi doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous;
Allez, je vous refuſe; & ce ſenſible outrage,
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

SCENE VIII. & Derniere.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE,

ALCESTE, *à Eliante.*

MAdame, cent vertus ornent votre beauté;
Et je n'ai vu qu'en vous de la ſincérité;

De vous, depuis long-tems, je fais un cas extrême,
Mais laiſſez-moi toûjours vous eſtimer de même,
Et ſouffrez que mon cœur dans ſes troubles divers,
Ne ſe préſente point à l'honneur de vos fers;
Je me ſens trop indigne, & commence à connoître
Que le Ciel, pour ce nœud, ne m'avoit point fait naître;
Que ce ſeroit pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas;
Et qu'enfin...

ELIANTE.

Vous pouvez ſuivre votre penſée;
Ma main, de ſe donner n'eſt pas embarraſſée,
Et voilà votre ami, ſans trop m'inquiéter,
Qui, ſi je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah! cet honneur, Madame, eſt toute mon envie,
Et j'y ſacrifierois & mon ſang & ma vie.

ALCESTE.

Puiſſiez-vous, pour goûter de vrais contentemens,
L'un pour l'autre, à jamais, garder ces ſentimens.
Trahi de toutes parts, accablé d'injuſtices,
Je vais ſortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher, ſur la terre, un endroit écarté,
Où, d'être homme d'honneur, on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute choſe,
Pour rompre le deſſein que ſon cœur ſe propoſe.

FIN.

LE

DISTRAIT

COMÉDIE.

Par Monſieur REGNARD.

Digitized by Google

ACTEURS.

LE'ANDRE, *Diſtrait.*

CLARICE, *Amante de Léandre.*

Madame GROGNAC.

ISABELLE, *Fille de Mde. Grognac.*

LE CHEVALIER, *Frere de Clarice & Amant d'Iſabelle.*

VALERE, *Oncle de Clarice & du Chevalier.*

LISETTE, *Servante d'Iſabelle.*

CARLIN, *Valet de Léandre.*

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris dans une maiſon commune.

LE DISTRAIT

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, Mde. GROGNAC.

VALERE.

QUoi ! toûjours oppoſée à toute une famille ?

Mde. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne voulez point marier votre fille ?

Mde. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Quand on vous parle, on vous met en courroux.

Mde. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne prendrez point des ſentimens plus doux?

Mde. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Fort bien! Non, oui, non: beau diſcours! Vos repliques
Me paroiſſent, pour moi, tout-à-fait laconiques.
Mais, pour mieux raiſonner avec vous là-deſſus,
Et pour rendre un moment le diſcours plus diffus,
Dites-moi, s'il vous plaît, la véritable cauſe
Qui vous fait rejetter les partis qu'on propoſe.
Ce fameux Partiſan, par exemple, pourquoi...

Mde. GROGNAC.

Hé fi, Monſieur, fi donc; vous radotez, je croi;
Il eſt trop riche.

VALERE.

Ah! ah! nouvelle eſt la maxime.

Mde. GROGNAC.

Gagne-t'on en cinq ans un million ſans crime?
Je hais ces fort-vêtus qui, malgré tout leur bien,
Sont un jour quelque choſe, & le lendemain rien.

VALERE.

Et ce jeune Marquis, cet homme d'importance,
Vous ne lui pouvez pas reprocher ſa naiſſance;
Il a les airs de Cour, parle haut, chante, rit;
Il eſt bien fait, il a du cœur & de l'eſprit.

Mde. GROGNAC.

Il eſt trop gueux.

VALERE.

Fort bien! La réponſe eſt honnête;
Et vous avez toûjours quelque défaite prête.
Il s'offre deux partis, vous les chaſſez tous deux:
Le premier eſt trop riche, & le ſecond trop gueux.
Dans vos brufques humeurs je ne puis vous comprendre?
Comment prétendez-vous que ſoit fait votre gendre?

Mde. GROGNAC.

Je prétends qu'il ſoit fait comme on n'en trouve point,
Qu'il ſoit poſé, diſcret, accompli de tout point;
Qu'il ait, avec du bien, une honnête naiſſance;
Qu'il ne faſſe point voir ces traits de pétulance,
Ces actions de fou, ces airs évaporés,
Dignes productions des cervaux mal timbrés;
Qu'il ait auprès du ſexe un peu de politeſſe;
Qu'il mêle à ſes diſcours certain air de ſageſſe;
Qu'il ne ſoit point enfin, pour tout dire de lui,
Comme les jeunes gens que je vois aujourd'hui.

VALERE.

Cet homme à rencontrer ſera très-difficile,
Et, ſi vous le trouvez, je vous tiens fort habile.
Vous nous en faites voir un rare & beau portrait:
Et ſi vous ne voulez de gendre qu'ainſi fait,
Quoiqu'Iſabelle ſoit & riche & de famille,
Elle court grand hazard de vivre & mourir fille.

Mde. GROGNAC.

Non; Léandre eſt l'époux que je veux lui donner.

VALERE.

Léandre!

Mde. GROGNAC.

Ce parti ſemble vous étonner!
Mais c'eſt un fait, Monſieur, dont peu je me ſoucie;
Et je le trouve, moi, ſelon ma fantaiſie.
Je ſais bien qu'à parler de lui ſans paſſion,
Il eſt particulier en ſa diſtraction;
Il répond rarement à ce qu'on lui propoſe,
On ne le voit jamais à lui ſans nulle choſe:
Mais ce n'eſt pas un crime enfin d'être ainſi fait.
On peut être à mon ſens, homme ſage & diſtrait.

VALERE.

Je croyois, à parler auſſi ſans artifice,
Qu'il avoit quelque goût pour ma niece Clarice.

Mde. GROGNAC.

Oh bien! je vous apprends que vous vous abuſiez;
Et, pour vous détromper, il faut que vous ſachiez
Que je ſuis dès-long-tems liée à la famille;
Et que, pour m'engager à lui donner ma fille,
L'oncle dont il attend ſa fortune & ſon bien,
D'un dédit mutuel cimenta ce lien.
Léandre eſt allé voir cet oncle à l'agonie,
Et j'attends ſon retour pour la cérémonie.
Si je n'avois en vue un tel engagement,
Il n'auroit pas chez moi pris un appartement.
Vous, qui logez céans avecque votre niece,
Vous êtes tous les jours témoin de ſa tendreſſe.

VALERE.

Mais m'aſſurerez-vous que Léandre, en ſon cœur,

Malgré votre dédit, n'ait point une autre ardeur ;
Et que, d'une autre part votre fille Iſabelle
A vos intentions n'ait pas un cœur rebelle ?

Mde. GROGNAC.

Léandre aime ma fille ; & ma fille fera,
Lorſque j'aurai parlé, tout ce qu'il me plaira.
C'eſt une fille ſimple, à mes deſirs ſujette :
Et je voudrois bien voir quelle eut quelque amourette.

VALERE.

Il faut que ſur ce point nous la faſſions parler ;
Son cœur s'expliquera ſans rien diſſimuler.

Mde. GROGNAC.

D'accord. Liſette, holà, Liſette. De la vie
On ne vit dans Paris femme ſi mal ſervie.
Liſette.

SCENE II.

LISETTE, Mde. GROGNAC, VALERE.

LISETTE.

HE bien, Liſette ! eſt-ce fait ? Me voilà.

Mde. GROGNAC.

Que fait ma fille ?

LISETTE.

Quoi ! ce n'eſt que pour cela ?
Vous avez bonne voix. Quel bruit ! A vous entendre,
J'ai cru qu'à la maiſon le feu venoit de prendre.

Mde. GROGNAC.

Vous plairoit-il vous taire, & finir vos diſcours;

LISETTE.

Oh ! vous grondez ſans ceſſe !

Mde GROGNAC.

Et vous parlez toûjours.
Répondez ſeulement à ce que l'on ſouhaite.
Que fait ma fille ?

LISETTE.

Elle eſt, Madame, à ſa toilette.

Mde. GROGNAC.

Toûjours à ſa toilette, & devant un miroir !
Voilà tout ſon emploi du matin juſqu'au ſoir.

LISETTE.

Vous parlez bien à l'aiſe, avec votre cenſure.
Il ma fallu trois fois réformer ſa coëffure.
Nous avons toutes deux enragé tout le jour
Contre un maudit crochet qui prenoit mal ſon tour.

Mde. GROGNAC.

Belle occupation, vraiment ! Qu'elle deſcende.
Dites-lui de ma part qu'ici je la demande.

LISETTE.

Je vais vous l'amener.

SCENE III.

VALERE, Mde. GROGNAC.

VALERE.

N'Allez pas la gronder,
Ni par votre air ſévere ici l'intimider.

Mde. GROGNAC.

Mon Dieu! je ſais aſſez comme il faut ſe conduire,
Et je ne dirai rien que ce qu'il faudra dire.
La voilà. Vous verrez quels ſont ſes ſentimens.

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE, Mde. GROGNAC, VALERE.

Mde. GROGNAC, *à Iſabelle*

VEnez, Mademoiſelle, & ſaluez les gens.
(*Iſabelle fait la révérence.*)

Mde. GROGNAC.

Plus bas. Encor plus bas. O Ciel! quelle ignorance!
Ne ſavoir pas encor faire la révérence,
Depuis trois ans & plus qu'elle apprend à danſer!

LISETTE.

Son maître tous les jours vient pourtant l'exercer:

Mais que peut-on apprendre en trois ans ?

Mde. GROGNAC, *à Liſette.*

A ſe taire.

LISETTE, *bas.*

Elle a bien aujourd'hui l'eſprit attrabilaire.

(*Haut.*)

Nous attendons encor un bon maître Italien,
Qui doit venir tantôt.

Mde. GROGNAC, *à Liſette*

Je vous le défends bien.

Je ne veux point chez moi gens de cette ſequelle;
Ce ſont courtiers d'amour pour une Demoiſelle.

(*A Iſabelle.*)

Levez la tête. Encor. Soyez droite. Approchez.
Faut-il tendre toûjours le dos quand vous marchez.
Préſentez mieux la gorge, & baiſſez cette épaule.

LISETTE, *à part.*

C'eſt du ſoir au matin un éternel contrôle,

Mde. GROGNAC, *à Liſette.*

Avancez, s'il vous plaît, & répondez à tout.
Parlez. Le mariage eſt-il de votre goût ?

[*Iſabelle rit.*]

VALERE.

Elle rit. Bon, tant mieux; j'en tire un bon augure.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle un ris d'après nature.

Mde. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Quoi ! vous avez le front de rire, & devant nous!
Vous ne rougiſſez pas quand on parle d'époux !

ISABELLE.

J'ignorois qu'une fille, au mot de mariage,

D'une prompte rougeur dût couvrir ſon viſage.
Je dois vous obéir; &, quand je l'entendrai,
Puiſque vous le voulez, d'abord je rougirai.

LISETTE, *à part.*

Quel heureux naturel!

Mde. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Les époux ſont bizarres,
Brutaux, capricieux, impérieux, avares:
On devroit s'en paſſer, ſi l'on avoit bon ſens.

ISABELLE.

N'étoient-ils pas ainſi tous faits de votre tems?
Vous n'avez pas laiſſé d'en prendre un, étant fille.

Mde. GROGNAC.

Vous êtes dans l'erreur. Rodillard de Choupille,
Noble au bec de Corbin, grand Gruyer de Berri,
Et qui fut votre pere, étant bien mon mari,
M'enleva malgré moi; ſans cela, de ma vie,
De me donner un maître il ne m'eut pris envie.

LISETTE.

La même choſe un jour pourra nous arriver.

ISABELLE.

On ne fait donc point mal à ſe faire enlever?

Mde. GROGNAC.

Hé bien! vit-on jamais un eſprit plus reptile?
Puis-je avoir jamais fait une telle imbécille?
C'eſt une groſſe bête, & qui n'eſt propre à rien.

LISETTE, *à part.*

Elle eſt bien votre fille, & vous reſſemble bien.

Mde. GROGNAC, *à Liſette.*

Euh! Plait-il?

LISETTE.

Vous m'avez ordonné le ſilence.

Mde. GROGNAC.

Vous pourriez à la fin laſſer ma patience.

VALERE, *à Mde. Crognac.*

Je veux plus doucement la ſonder ſur ce point.
(*à Iſabelle.*)
Voulez-vous un mari?

ISABELLE.

Je n'en demande point:
Mais, s'il s'en rencontroit quelqu'un qui put me plaire,
Je pourrois l'accepter, ainſi qu'a fait ma mere.

Mde. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Comment donc?

VALERE, *à Mde. Grognac.*

Avec elle agiſſons ſans aigreur.
(*à Iſabelle.*)
Ça, dites-moi, quelqu'un vous tiendroit-il au cœur?

ISABELLE.

Ah!

LISETTE, *à Iſabelle.*

Bon, courage.

VALERE, *à Iſabelle.*

Allons, parlez-nous ſans rien craindre.

ISABELLE.

Je ſens, lorſque je vois un petit homme à peindre...

VALERE.

Hé bien, donc?

ISABELLE.

Je ſens là je ne ſais quoi qui plaît;
Mais je ne ſaurois bien vous dire ce que c'eſt.

LISETTE.

Oh! je le ſais bien, moi. C'eſt l'amour qui murmure.

Mde. GROGNAC, *à Iſabelle.*

J'apprends avec plaiſir une telle avanture.
Et quel eſt, s'il vous plaît, ce jeune adoleſcent
Qui vous fait reſſentir ce mouvement naiſſant?

ISABELLE.

Ah! ſi vous le voyiez, vous l'aimeriez vous-même.
Il me dit tous les jours qu'il m'eſtime, qu'il m'aime,
Il pleure quand il veut. Tu ſais comme il eſt fait,
Liſette; & tu nous peux en faire le portrait.

LISETTE.

C'eſt un petit jeune homme à quatre pieds de terre;
Homme de qualité, qui revient de la guerre;
Qu'on voit toûjours ſautant, danſant, geſticulant,
Qui vous parle en ſiflant, & qui ſiffle en parlant,
Se peigne, chante, rit, ſe promene, s'agite;
Qui décide toûjours pour ſon propre mérite;
Qui près du ſexe encor vit aſſez ſans façon.

VALERE.

Mais, c'eſt le Chevalier.

LISETTE.

Vous avez dit ſon nom.

Mde. GROGNAC.

Qui? Ce fou?

VALERE.

S'il n'a pas le bonheur de vous plaire,
Songez qu'il m'appartient. C'eſt un jeune homme à faire,

Il a de la valeur, il eſt bien à la Cour.

Mde. GROGNAC.

Qu'il s'y tienne.

VALERE.

Il ſera très-riche quelque jour :
Il peut lui convenir d'eſprit, de bien & d'âge.

ISABELLE.

Il eſt tout fait pour moi l'on ne peut davantage.

Mde. GROGNAC, *à Iſabelle.*

De quel front, s'il vous plaît, ſans mon conſentement
Oſez-vous bien penſer à quelque attachement ?
Vous êtes bien hardie & bien impertinente !

VALERE

L'amour du Chevalier pourroit être innocente.

Mde. GROGNAC.

L'amour du Chevalier n'eſt point du tout ſon fait.
J'ai fait, pour ſon mari, choix d'un autre ſujet.
Le dédit de Léandre en eſt une aſſurance.
Que votre Chevalier cherche une autre alliance :
Je ne l'ai jamais vu ; mais on m'en a parlé
Comme d'un petit fat & d'un écervelé ;
Et je vous défends, moi, de le voir de la vie.

ISABELLE.

Je ne le verrai point, vous ſerez obéie.
Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher ;
Mais lui, s'il veut me voir, puis-je l'en empêcher ?

Mde. GROGNAC.

A ces ſimplicités qui ſortent de ſa bouche,
A cet air ſi naïf, croiroit-on qu'elle y touche ?
Mais, c'eſt une eau qui dort, dont il faut ſe garder.

ISABELLE.

Vous êtes avec moi toûjours prête à gronder.
Je parois toute ſotte alors qu'on me querelle,
Et cela me maigrit.

Mde. GROGNAC.

Taiſez-vous, Peronnelle,
Rentrez; & là-dedans allez voir ſi j'y ſuis.

VALERE.

Si vous vouliez pourtant écouter quelque avis...

Mde. GROGNAC.

Je ne prends point d'avis; je ſuis indépendante.

VALERE.

Je le ſais; mais...

Mde. GROGNAC.

Adieu. Je ſuis votre ſervante.

VALERE.

Mais, Madame, entre nous, il eſt de la raiſon...

Mde. GROGNAC.

Mais, Monſieur, entre nous, quand, de votre façon,
Vous aurez, s'il ſe peut encor, garçon ou fille,
Je n'irai point chez vous régler votre famille.
De vos enfans alors vous pourrez diſpoſer
Tout à votre plaiſir, ſans que j'aille y gloſer.
(*à Iſabelle*)
Allons, vîte; rentrez. Faites ce qu'on ordonne.

SCENE V.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

LA Madame Grognac a l'humeur hériſſonne,
Et je ne vois pas, moi, ſon eſprit ſe porter
A l'hymen que tantôt vous vouliez contracter.

VALERE.

J'avois deſſein de faire une double alliance;
Mais ce dédit fâcheux étourdit ma prudence.
Léandre a pour Clarice un penchant dans le cœur;
Et ſi pour Iſabelle il a feint quelque ardeur,
C'étoit pour obéir à la voix importune
D'un oncle fort âgé dont dépend ſa fortune.

LISETTE.

La mere d'Iſabelle eſt un diable en procès;
Je crains que notre amour n'ait un mauvais ſuccès.

VALERE.

Le tems & la raiſon la changeront peut-être;
Et mon neveu pourra..., Mais je le vois paroître.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, VALERE, LISETTE.

LE CHEVALIER, *riant.*

BOn jour, mon oncle. Ah! ah! Liſette, te voilà!
Je ne veux de ma vie oublier celui-là.

LISETTE, *au Chevalier.*

Faites-nous, s'il vous plaît, la grace de nous dire
Le ſujet ſi plaiſant qui vous excite à rire.

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu, ſi je ris, ce n'eſt pas ſans ſujet.
Léandre, ce réveur, cet homme ſi diſtrait,
Vient d'arriver en poſte ici couvert de crotte:
Le bon eſt qu'en courant il a perdu ſa botte;
Et que, marchant toûjours, enfin il s'eſt trouvé
Une botte de moins quand il eſt arrivé.

LISETTE.

De ces diſtractions il eſt aſſez capable.

LE CHEVALIER.

L'avanture eſt comique, ou je me donne au diable.
Mais ce n'eſt rien encor, & ſon valet m'a dit,
(Je le crois aiſément) que le jour qu'il partit
Pour aller voir mourir ſon oncle en Normandie,
Il ſuivit le chemin qui mene en Picardie,
Et ne s'apperçut point de ſa diſtraction,
Que quand il découvrit les clochers de Noyon.

LISETTE.

Il a pris le plus long pour faire ſa viſite.

LE CHEVALIER, *à Valere.*

Fuſſiez-vous deſcendu du lugubre Héraclite
De pere en fils, parbleu, vous rirez de ce trait.
Vous faites le Caton; riez donc tout-à-fait,
Mon oncle, allons, gai, gai; vous avez l'air ſauvage.

VALERE.

Vous n'aurez donc jamais celui d'un homme ſage?
Faudra t'il qu'en tous lieux vos airs extravagans,
Vos ris immodérés donnent à rire aux gens?

LE CHEVALIER.

Si quelqu'un rit de moi, moi je ris de bien d'autres.
Vous condamnez mes airs, & je blâme les vôtres ;
Et dans ce beau conflit, ce que je trouve bon,
C'eſt que nous prétendons avoir tous deux raiſon.
Pour moi, je n'ai pas tort. Il faut bien que je rie
De tout ce que je vois tous les jours dans la vie.
Cette vieille qui va marchander des galans,
Comme un autre feroit du drap chez les marchands ;
Cidaliſe, qu'on fait avoir l'ame ſi bonne
Qu'elle aime tout le monde & n'éconduit perſonne ;
Lucinde, qui, pour rendre un adieu plus touchant,
Juſque ſur la frontiere accompagne un amant,
Ne ſont pas des ſujets qui doivent faire rire ?
Parbleu, vous vous moquez.

VALERE.

Hé bien ! votre ſatyre
S'exerce-t'elle aſſez ? D'un trait envenimé,
Toûjours l'honneur du ſexe eſt par vous entamé.
Celles dont vous vantez mille faveurs reçues,
De vos jours, bien ſouvent vous ne les avez vues.
Sur ce cruel défaut ne changerez-vous point ?

LE CHEVALIER, *fait deux ou trois pas de ballet.*

Il ne prêche pas mal. Paſſez au ſecond point.
Je ſuis déja charmé. Que dis-tu de ma danſe,
Liſette ?

LISETTE.

Vous danſez tout-à-fait en cadence.

VALERE.

Vous vous faites honneur d'être un franc libertin;
Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin;
Et lorſque tout fumant d'une vineuſe haleine,
Sur vos pieds chancelans vous vous tenez à peine,
Sur un Théâtre alors vous venez vous montrer:
Là, parmi vos pareils on vous voit folâtrer;
Vous allez vous baiſer comme des demoiſelles;
Et, pour vous faire voir juſques ſur les chandelles,
Pouſſant l'un, heurtant l'autre; & comptant vos exploits,
Plus haut que les acteurs vous élevez la voix;
Et tout Paris, témoin de vos traits de folie,
Rit cent fois plus de vous que de la comédie,

LE CHEVALIER.

Votre troiſieme point ſera-t'il le plus fort?
Soyez bref, en tout cas, car Liſette s'endort;
Moi, je bâille déjà.

VALERE.

Moi, votre train de vie,
Cent fois bien autrement & me laſſe & m'ennuie;
Et je ſerai contraint de faire à votre ſœur
Le bien que je voulois faire en votre faveur.
Votre pere, en mourant, ainſi que votre mere,
Vous laiſſerent de bien une ſomme légere;
Et, pour vous établir le reſte de vos jours,
Vous devez de moi ſeul attendre du ſecours.

LE CHEVALIER.

Mais, que fais-je donc tant, Monſieur, ne vous déplaiſe,
Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaiſe?
J'aime, je bois, je joue; & ne vois en cela

Rien qui puiſſe attirer ces reprimandes-là.
Je me leve fort tard, & je donne audience
A tous mes créanciers.

LISETTE.

Oui; mais, en récompenſe,
Vous donnez peu d'argent.

LE CHEVALIER.

De là, je pars ſans bruit;
Quand le jour diminue & fait place à la nuit,
Avec quelques amis, & nombre de bouteilles
Que nous faiſons porter, pour adoucir nos veilles,
Chez des femmes de bien dont l'honneur eſt entier,
Et qui de leur vertu parfument le quartier.
Là, nous paſſons la nuit d'une ardeur ſans égale:
Nous ſortons au grand jour pour ôter tout ſcandale;
Et chacun, en bon ordre, auſſi ſage que moi,
Sans bruit; au petit pas ſe retire chez ſoi.
Cette vie innocente eſt-elle condamnée?
Ne faire qu'un repas dans toute une journée!
Un malade entre nous ſe conduiroit-il mieux?

LISETTE.

Vous êtes trop réglé.

LE CHEVALIER, *à Valere.*

Voyez-le par vos yeux.
Nous ſommes cinq amis que la joie accompagne,
Qui travaillons ce ſoir en bon vin de Champagne,
Vous ſerez le ſixieme, & vous paierez pour nous;
Car à cinq Chevaliers, en nous cottiſant tous,
Et ramaſſant écus, livres, deniers, oboles,
Nous n'avons encor pu faire que deux piſtoles.

LISETTE.

Heureux le cabaret, Monſieur, qui vous attend!
Vous voilà cinq Seigneurs bien en argent comptant.

VALERE.

Mais n'êtes-vous pas fou...

LE CHEVALIER.

A propos de folie,
Savez-vous que dans peu, Monſieur, je me marie?
(*à Liſette.*)
Comment gouvernes-tu cet objet de mes vœux?

LISETTE.

Monſieur.

LE CHEVALIER.

S'apprête-t'elle à couronner mes feux?
C'eſt un petit bijou que toute ſa perſonne,
Que je veux mettre en œuvre, & que j'affectionne,
(*à Valere.*)
Elle eſt jeune, elle eſt riche; & de la tête aux pieds,
Vous en ſeriez charmé, ſi vous la connoiſſiez.

VALERE.

Je la connois: mais vous, connoiſſez-vous ſa mere?
Elle ne prétend pas ſonger à cette affaire.

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas! Il faut que nous voyions
Qui des deux doit avoir quelques prétentions.
Elle ne prétend pas! Parbleu, le mot me touche;
Je veux apprivoiſer cet animal farouche.

LISETTE.

L'apprivoiſer, Monſieur? Vous perdrez votre tems,

Et vous prendrez plutôt la lune avec les dents.

LE CHEVALIER, *à Liſette.*

Nous allons voir, ſuis-moi.

VALERE.

Hé! doucement, de grace;
Ralentiſſez un peu cette amoureuſe audace.
A vous voir, on vous croit partir pour un aſſaut.
Et chez les gens ainſi s'enva-t-on de plein ſaut?

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas! Ah! vous pouvez lui dire
Que nous ſommes inſtruits comme il faut ſe conduire;
Et nous ſavons la régle établie en tel cas.
Je la trouve admirable, elle ne prétend pas!

VALERE.

Je n'épargnerai rien pour la rendre capable
De prendre à votre amour un parti convenable.
Vous, cependant, tâchez, avec des airs plus doux,
A mériter le choix qu'on peut faire de vous.

LE CHEVALIER.

J'y penſerai, mon oncle. Adieu.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Toi, fine mouche,
Va conter mon amour à l'objet qui me touche.
Une affaire à préſent m'empêche de le voir:

Je vais tâter du vin dont nous boirons ce ſoir
Une ample effuſion; & cependant, la Belle,
Accepte ce baiſer de moi pour Iſabelle.
(il veut la baiſer.)

LISETTE.

Modérez les tranſports de vos convulſions,
Je ne me charge point de vos commiſſions;
Donnez-les à quelque autre, ou faites-les vous-même.

LE CHEVALIER.

J'adore ta maîtreſſe; & je ſens que je t'aime
Auſſi par contre-coup.

LISETTE.

Monſieur, retirez-vous,
Vous pourriez me bleſſer; je crains les contre-coups.

SCENE VIII.

LISETTE *ſeule.*

QUel amant! Pour raiſon importante il différe
D'aller voir ſa maîtreſſe: & quelle eſt cette affaire?
Il va tâter du vin! Ma foi, les jeunes gens,
A ne rien déguiſer, aiment bien en ce tems!
Heu! les femmes déja ſi ſouvent attrapées,
Seront-elles encor par les hommes dupées?
Aimera-t'on toûjours ces petits vilains-là?
Maudit ſoit le premier qui nous enſorcela!
Mais, à bon chat bon rat; & ce n'eſt pas merveille
Si les femmes ſouvent leur rendent la pareille.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, CARLIN.

LISETTE.

Avec plaiſir, Carlin, je te vois dans ces lieux.

CARLIN.

Fraîchement débarqué, je parois à tes yeux,
Et mes cheveux encor ſont ſous la papillotte.

LISETTE.

Hé bien! ton maître enfin a-t'il trouvé ſa botte?

CARLIN.

Et qui diable déjà t'a conté de ſes tours?

LISETTE.

Je ſais tout.

CARLIN.

Il m'en fait bien d'autres tous les jours.
Hier encore, en mangeant un œuf ſur ſon aſſiette,
Il prit, ſans y ſonger, ſon doigt pour ſa mouillette,
Et ſe mordit, morbleu, juſques au ſang.

LISETTE.

Je crois
Qu'il n'y retourna pas une ſeconde fois.

CARLIN.

Sortant d'une maiſon, l'autre jour, par bévue,
Pour ſon carroſſe, il prit celui qui dans la rue

Se

Se trouva le premier. Le cocher touche, & croit
Qu'il mene ſon vrai maître à ſon logis tout droit.
Léandre arrive; il monte, il va, rien ne l'arrête;
Il entre en une chambre où la toilette eſt prête,
Où la Dame du lieu, qui ne s'endormoit pas,
Attendoit ſon époux couchée entre deux draps.
Il croit être en ſa chambre; &, d'un air de franchiſe,
Aſſez diligemment il ſe met en chemiſe,
Prend la robe-de-chambre, & le bonnet de nuit;
Et bientôt il alloit ſe mettre dans le lit,
Lorſque l'époux arrive. Il tempête, il s'emporte,
Le veut faire ſortir, mais non pas par la porte;
Quand mon maître étonné ſe ſauva de ce lieu
Tout en robe-de-Chambre & comme il plut à Dieu.
Mais un moment plus tard, pour t'achever mon conte,
Le maître du logis en avoit pour ſon compte.

LISETTE.

Ton récit eſt charmant. Mais, raillerie à part,
Dis-moi, qu'avez-vous fait depuis votre départ?

CARLIN.

Nous venons, mon enfant, de courre un Bénéfice.

LISETTE.

Un Bénéfice, toi?

CARLIN.

Pour te rendre ſervice.
Mais nos ſoins empreſſés ne nous ont rien valu;
Et le Diable a ſur nous jetté ſon dévolu.

LISETTE.

Explique toi donc mieux.

CARLIN.

Ah! Liſette, j'enrage.
Notre eſpoir, dans le port vient de faire naufrage.
Nous croyions hériter, du côté maternel,
D'un oncle: ah! Ciel! quel oncle! il eſt oncle éternel.
Nous attendions en paix que ſon ame, à toute heure
Paſſat de cette vie en une autre meilleure;
Nous le laiſſions mourir à ſa commodité,
Quand, un beau jour enfin, le Ciel, par charité,
A fait tomber ſur lui deux ou trois pleuréſies
Qu'eſcortoient en chemin nombre d'apoplexies.
Nous partons auſſi-tôt, faiſant par tout florés,
Sûrs de trouver déjà le bon homme *ad patres*.
Mais, fol & vain eſpoir! Vermiſſeaux que nous ſommes!
Comme le Ciel ſe rit des vains projets des hommes!
Ecoute la noirceur de ce maudit vieillard.

LISETTE.

Vous êtes arrivés ſans doute un peu trop tard;
Et quelqu'autre avant vous...

CARLIN.

Non.

LISETTE.

Il auroit, peut-être,
En faveur de quelqu'un déshérité ton maître?

CARLIN.

Point.

LISETTE.

Il a déclaré, ſe voyant ſur ſa fin,
Quelque enfant provenu d'un hymen clandeſtin?

CARLIN.

Non. Il ne fit jamais d'enfans, par avarice.

LISETTE.

Parle donc, ſi tu veux.

CARLIN.

Le vieillard, par malice,
Malgré nos vœux ardens, n'a pas voulu mourir.

LISETTE.

Le trait eſt vraiment noir, & ne ſe peut ſouffrir.

CARLIN.

Par trois fois, de ma main il a pris l'émétique,
Et je n'en donnois pas une doſe modique;
J'y mettois double charge, afin que par mes ſoins
Le pauvre agoniſant en languit un peu moins:
Mais, par trois fois, le ſort injuſte, inexorable,
N'a point donné les mains à ce ſoin charitable;
Et le bon-homme enfin, à quatre-vingt-neuf ans,
Malgré ſa fievre lente & ſes redoublemens,
Sa fluxion, ſon rhume, & ſes apoplexies,
Son crachement de ſang, & ſes trois pleuréſies,
Sa goutte, ſa gravelle, & ſon prochain convoi
Déjà tout préparé, ſe porte mieux que moi.

LISETTE.

Votre courſe n'a pas produit grand avantage.

CARLIN.

Nous en avons été pour les frais du voyage:
Mais nous avons laiſſé Poitevin, tout exprès
Pour prendre ſur le lieu nos petits intérêts:
Il doit de tems en tems nous donner des nouvelles;
Et nous nous conduirons par ſes avis fideles.

LISETTE.

Sans avoir donc rien fait, vous voilà de retour!

Je vous applaudis fort. Mais, comment va l'amour?
Ton maître aime toûjours?

CARLIN.

Cela n'eſt pas croyable.
Je le vois pour Clarice amoureux comme un Diable,
C'eſt-à-dire, beaucoup; mais, comme il eſt diſtrait,
Son eſprit ſe promene encor ſur quelque objet.
Le dédit que ſon oncle a fait pour Iſabelle,
Partage ſon amour & le tient en cervelle.
Je ſais que ta maîtreſſe a de naiſſans appas,
Et ſur-tout de grands biens que Clarice n'a pas;
Mais mon maître eſt fidele, & ſon ame eſt pêtrie
De la plus fine fleur de la galanterie:
Il ne reſſemble pas à quantité d'amans;
C'eſt un homme, morbleu, tout plein de ſentimens.

LISETTE.

Mais, s'il aime Clarice enſemble & ma maîtreſſe,
Que puis-je faire, moi, pour ſervir ſa tendreſſe?
Les épouſera-t'il toutes deux?

CARLIN.

Pourquoi non?
Il le fera fort bien dans ſa diſtraction.
C'eſt un homme étonnant & rare en ſon eſpece:
Il rêve fort à rien, il s'égare ſans ceſſe,
Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde ſans voir;
Quand on lui parle blanc, ſoudain il répond noir;
Il vous dit non pour oui; pour oui non; il appelle
Une femme, Monſieur, & moi, Mademoiſelle;
Prend ſouvent l'un pour l'autre; il va ſans ſavoir où.

On dit qu'il eſt diſtrait, mais moi, je le tiens fou:
D'ailleurs fort honnête homme, à ſes devoirs auſtere,
Exact & bon ami, généreux, doux, ſincere,
Aimant, comme j'ai dit ſa maîtreſſe en héros:
Il eſt & ſage & fou; voilà l'homme en deux mots.

LISETTE.

Si Léandre reſſent une tendreſſe extrême
Pour Clarice, Iſabelle eſt priſe ailleurs de même,
Et pour le Chevalier ſon cœur s'eſt découvert.

CARLIN.

Tant mieux. Il nous faudra travailler de concert
Pour détourner le coup de ce dédit funeſte;
Et l'amour avec nous achevera le reſte.

LISETTE.

De tes ſoins empreſſés nous attendrons l'effet.

CARLIN.

Soit. Adieu donc. Mon maître eſt dans ſon cabinet;
Il m'attend. J'ai voulu, comme le cas me touche,
Apprendre, en arrivant, ta ſanté par ta bouche.

LISETTE.

Je me porte là là: mais toi?

CARLIN.

Couſſi, couſſi.
En très-bonne ſanté j'arriverois ici,
Si je n'étois porteur d'une large écorchure.

LISETTE.

Bon! c'eſt des poſtillons l'ordinaire avanture.
Juſqu'au revoir. Adieu, courrier malencontreux.
(elle ſort.)

CARLIN.

Mon grand mal eſt celui que m'ont fait tes beaux yeux.

Mon cœur eſt plus navré de ton humer légere.
(ſeul.)
Cette friponne-là ſeroit bien mon affaire.
Mais mon maître paroît, il tourne ici ſes pas.

SCENE II.

LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

IL rêve, il parle ſeul, & ne m'apperçoit pas.

LEANDRE, *ſe promenant ſur le Théâtre en rêvant, un de ſes bas déroulé.*

Je ne ſais ſi l'abſence aux amans peu propice,
Ne m'a point effacé de l'eſprit de Clarice.
On en trouve bien peu de ces cœurs généreux
Qui, dans l'éloignement, ſachent garder leurs feux:
Un moment les éteint, ainſi qu'il les fit naître.

CARLIN.

Me mettant face à face il me verra peut-être.

LEANDRE, *heurte Carlin ſans s'en appercevoir.*

Je ſerois bien à plaindre, aimant comme je fais,
Qu'un autre profitat du fruit de ſes attraits.
Plus je reſſens d'amour, plus j'ai d'inquiétude.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Je veux entrer chez elle, & ſans perdre de tems.
Carlin, va me chercher mon épée & mes gants.

CARLIN.

J'y cours, & je reviens, Monſieur, à l'heure même.

LEANDRE *ſeul.*

Je ſuis plus que jamais dans une peine extrême.
Si mon oncle fut mort, j'aurois, à mon retour,
Diſpoſé de mon cœur en faveur de l'amour;
Mais je vois tout d'un coup mon attente trompée.

SCENE III.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN.

JE ne trouve, Monſieur, ni les gants ni l'épée.

LEANDRE.

Tu ne les trouve point! Voilà comme tu fais!
Ce qu'on t'envoie chercher ne ſe trouve jamais.
Je te dis qu'à l'inſtant ils étoient ſur ma table.

CARLIN.

Mais j'ai cherché par-tout, ou je me donne au diable.
Il faut donc qu'un lutin ſoit venu les cacher.
(*Il s'apperçoit que Léandre a ſon épée & ſes gants.*)
Ah! ah! le tour eſt bon, & j'avois beau chercher.
Dormez-vous? Veillez-vous?

LEANDRE.

Quoi! que veux-tu donc dire?

CARLIN.

Fi donc, arrêtez-vous, Monſieur, voulez-vous rire ?

(à part.)

Il en tient un peu là. Sa préſence d'eſprit
A chaque inſtant du jour me charme & me ravit.

LEANDRE.

Mais dis-moi donc, maraud...

CARLIN.

Ah! la belle équipée?
Hé! ſont-ce là vos gants ? Eſt-ce là votre épée?

LEANDRE.

Ah! ah!

CARLIN.

Ah! ah!

LEANDRE.

Je rêve, & j'ai certain ennui...

CARLIN, *à part.*

Ce ne ſera pas là le dernier d'aujourd'hui.

LEANDRE.

Tout autre objet, Carlin, met mon cœur au ſupplice.
Je veux bien l'avouer, je n'aime que Clarice.
Ma famille prétend, attendu mes beſoins,
Que j'epouſe Iſabelle, & je feins quelques ſoins.
Son bien me remettroit en fort bonne figure;
Mais je brûle, Carlin, d'une flamme trop pure.
Biens, fortune, intérêts, gloire, ſceptre, grandeur,
Rien ne ſauroit bannir Clarice de mon cœur,
Je reſſens de la voir la plus ardente envie...
Quelle heure eſt-il ?

CARLIN.

Il eſt ſix heures & demie.

LEANDRE.

Fort-bien. Qui te l'a dit ?

CARLIN.

Comment qui me l'a dit ?
(*à part.*)
Palſambleu, c'eſt l'horloge. Il perd ma foi l'eſprit.

LEANDRE, *riant.*

Mais connois-tu comment la choſe eſt avenue,
Et par quel accident ma botte s'eſt perdue ?
Je l'avois ce matin en montant à cheval.

CARLIN.

Riez, c'eſt fort bien fait, le trait eſt ſans égal.
Mais, à propos de botte, un fort doux & propice
Tout à ſouhait ici vous amene Clarice.
Et n'allez pas ici faire de *qui pro quo.*

SCENE IV.

CLARICE, LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE, *à Clarice.*

J'Allois m'offrir à vous, flatté de l'eſpérance
D'adoucir les tourmens de prés d'un mois d'abſence.
Vous êtes à mes yeux plus belle que jamais,
Chaque jour, chaque inſtant augmente vos attraits,

A chaque inſtant auſſi mon amoureuſe flamme
(*à Carlin.*)
Croît comme vos appas ... Un fauteuil à Madame.
(*Carlin apporte un fauteuil, Léandre s'aſſied deſſus.*)

CLARICE.

Chaque amant parle ainſi ; mais ſouvent, de retour,
Il oublie avec lui de ramener l'amour.
Notre ſexe autrefois changeoit, c'étoit la mode;
Le premier en amour il prit cette méthode :
Les hommes ont depuis trouvé cela ſi doux,
Qu'ils ſont dans ce grand art bien plus ſavans que nous.

CARLIN, *voyant que ſon maître a pris le fauteuil, apporte un tabouret à Clarice.*

Madame, vous plaît-il de vous mettre à votre aiſe ?
Nous n'avons qu'un fauteuil ici, ne vous déplaiſe,
Et mon maître s'en ſert, comme vous pouvez voir.

CLARICE, *à Carlin.*

Je te ſuis obligée, & ne veux point m'aſſeoir.
(*à Léandre.*)
Si je vous aimois moins, je ſerois plus tranquille:
A m'allarmer toûjours l'amour me rend habile.
Je crains autant que j'aime ; & mes foibles appas
Sur vos diſtractions ne me raſſurent pas.
J'apprehende en ſecret que quelqu'amour nouvelle ...

LEANDRE.

Non, je n'aime que vous, adorable Iſabelle.

CARLIN, *bas à Léandre.*

Iſabelle! Clarice.

LEANDRE.

Et mes veux les plus doux
Sont de paſſer mes jours & mourir avec vous.
Iſabelle...

CARLIN, *bas à Léandre.*

Clarice.

LEANDRE.

A pour moi mille charmes;
L'amour prend dans ſes yeux les plus puiſſantes armes;
Iſabelle eſt...

CARLIN, *bas à Léandre.*

Clarice.

LEANDRE.

A mes yeux un tableau
De tout ce que jamais le Ciel fit de plus beau.

CLARICE, *à Carlin.*

Qu'entends-je? juſtes Dieux! Ton maître eſt infidele;
Son erreur me fait voir qu'il adore Iſabelle.
Je ſuis au déſeſpoir; & je ſens dans mon cœur,
Mon amour outragé ſe changer en fureur.

LEANDRE, *ſortant de ſa rêverie.*

Quel ſujet tout-à-coup vous a mis en colere,
Madame? Ce maraud a-t'il pu vous déplaire?

CLARICE.

Si quelqu'un me déplaît, en ce moment, c'eſt vous.

LEANDRE.

Moi?

CLARICE.

Vous.

LEANDRE.

Quoi! je pourrois exciter ce courroux?

CLARICE.

Vous êtes un ingrat, un lâche, un infidele:
Suivez, ſervez, aimez, adorez Iſabelle.

LEANDRE, *à Carlin.*

Ah! maraud, qu'as-tu dit?

CARLIN.

Hé bien! ne voilà pas?
J'aurai fait tout le mal.

LEANDRE, *à Clarice.*

J'adore vos appas;
Et je veux que du Ciel la vengeance & la foudre
Me puniſſe à vos yeux, & me réduiſe en poudre,
Si mon cœur, tout à vous, adore un autre objet.

CARLIN.

Ne jurez pas, Monſieur, vous êtes trop diſtrait.

CLARICE.

Vous aimez Iſabelle; & de quelle aſſurance
Prononcez-vous un nom dont mon amour s'offenſe!

LEANDRE.

J'ai parlé d'Iſabelle? Hé! vous voulez, je croi,
Eprouver mon amour, ou vous railler de moi.
Moi, parler devant vous d'autre que de vous même,
Vous, qui m'occupez ſeule, & que ſeule auſſi j'aime.

CARLIN.

Il faudroit, par ma foi, qu'il eut perdu l'eſprit.

LEANDRE.

De ce cruel ſoupçon ma tendreſſe s'aigrit ;
Vos yeux vous ſont garans qu'il ne m'eſt pas poſſible
Que pour quelqu'autre objet je devienne ſenſible.
Ah! Madame, à propos, vous avez quelque accès
Auprès du Rapporteur que j'ai dans mon procès.
Ecrivez-lui, de grace, un mot pour mon affaire.

CLARICE.

Volontiers.

CARLIN, *à part.*

A propos, eſt là fort néceſſaire.

CLARICE.

Quels que ſoient vos diſcours pour me perſuader,
J'aime trop, pour ne pas toûjours appréhender ;
Mais ces diſtractions, qui vous ſont naturelles,
Me raſſurent un peu de mes frayeurs mortelles.
Je vous juge innocent, & crois que votre erreur
Provient de votre eſprit plus que de votre cœur.

LEANDRE.

Avec ces ſentimens vous me rendez juſtice.

CARLIN, *à Clarice.*

Je ſuis ſa caution, il n'a point de malice.
Mais le dédit pourroit traverſer vos deſſeins.

CLARICE.

Mon oncle, ſur ce point, nous prêtera les mains ;
Il aime fort mon frere, & toute ſon envie
Seroit de voir un jour ſa fortune établie :
Pour lui-même, à la Cour il brigue un Régiment.

LEANDRE.

Je m'offre à le ſervir pour avoir l'agrément.

CARLIN.

Tout à propos ici le voilà qui ſe montre.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LEANDRE, CLARICE, CARLIN.

LE CHEVALIER, *embraſſant Léandre.*

HÉ! bon jour, mon ami. Quelle heureuſe rencontre!

LEANDRE.

(*à Carlin.*)

Monſieur, avec plaiſir... Quel eſt cet homme-là?

CARLIN.

C'eſt le Chevalier.

LEANDRE.

Ah!

LE CHEVALIER.

Quoi! ma ſœur, te voilà?
Je t'en ſais fort bon gré. Viens-tu, par inventaire,
Du cœur de ton amant te porter héritiere?

CLARICE.

Mais, dis-moi, ſeras-tu toûjours fou, Chevalier?

LE CHEVALIER.

C'eſt un charmant objet qu'un nouvel héritier,
Et le noir eſt pour moi la couleur favorite:
Un amant en grand deuil a toûjours ſon mérite;
Et quand, comme Carlin, on ſeroit mal formé,
Du moment qu'on hérite, on eſt ſûr d'être aimé.

CARLIN.

Comment! comme Carlin! Sachez que ſans reproche,

Votre comparaiſon eſt odieuſe, & cloche.
Chacun vaut bien ſon prix. Carlin, dans certains cas,
Pour certains Chevaliers ne ſe donneroit pas.

LE CHEVALIER, *à Carlin*

Tu te fâches, mon cher! Il faut que je t'embraſſe.
L'oncle a donc fait la choſe enfin de bonne grace!
As-tu trouvé le coffre à ton gré copieux?
Ses écus, ſes louis étoient-ils neufs ou vieux?

CARLIN, *au Chevalier.*

Nous n'y prenons pas garde; & toûjours, avec joie,
Nous recevons l'argent tel que Dieu nous l'envoie.

LE CHEVALIER.

(*Il chante.*)

Le bon homme eſt donc mort! J'en ai bien du regret..

CLARICE.

Cela ſe voit aſſez.

CARLIN.

L'air vient fort au ſujet.

LE CHEVALIER.

Je te le veux chanter; j'en ai fait la muſique
Et les vers, dont chacun vaut un poëme épique.

AIR.

» Je me conſole au cabaret
» Des rigueurs d'une Iris qui rit de ma tendreſſe;
» Là mon amour expire, & Bacchus en ſecret
Succéde aux droits de ma maîtreſſe.
Là mon amour expire...

CARLIN.

Au cabaret, c'eſt là mourir au champ d'honneur.

LE CHEVALIER, *chantant.*

» Et Bacchus en ſecret
» Succéde, ſuccéde...

Ce bémol eſt-il fin, & va-t'il droit au cœur?
Succéde...
Qu'en dis-tu?

CARLIN.

Mais je dis que dans cet air ſi doux,
Bacchus eſt plus habile à ſuccéder que nous.

LE CHEVALIER, *répéte.*

» Succéde aux droits de ma maîtreſſe.

[*à Léandre.*]

Que vous ſemble, Monſieur, & de l'air & des vers?

LEANDRE, *ſortant de la rêverie où il a été pendant la Scene, prend Clarice par le bras, croyant parler au Chevalier, & la tire à un des bouts du Théâtre.*

Vos intérêts en tout m'ont toûjours été chers;
J'étois fort ſerviteur de Monſieur votre pere,
Et je veux vous ſervir de la bonne maniere.

CLARICE, *à Léandre.*

Je me ſens obligée à votre honnêteté.

LEANDRE, *craignant d'être entendu, la ramene à l'autre côté du Théâtre.*

Je crois que nous ſerions mieux de l'autre côté.

LE CHEVALIER, *fait le même jeu de Théâtre avec Carlin.*

J'ai de ma part auſſi quelque choſe à te dire.
Il faut nous divertir...

CARLIN.

Que diantre! eſt-ce pour rire?

LEANDRE

LEANDRE, *à Clarice.*

Je ſuis, comme l'on ſait, aſſez bien près du Roi;
Je veux vous faire avoir un régiment.

CLARICE.

A moi?

LEANDRE.

A vous-même.

LE CHEVALIER, *à Carlin.*

Ton maître au moins n'eſt pas trop ſage.

CARLIN, *au Chevalier.*

D'accord. Il vous reſſemble en cela davantage.

LEANDRE, *à Clarice.*

Vous avez du ſervice, un nom, de la valeur;
Il faut vous diſtinguer dans un poſte d'honneur.

CLARICE.

Mais, regardez-moi bien.

LEANDRE.

Ah! je vous fais excuſe,
Madame; & maintenant je vois que je m'abuſe.
J'ai cru qu'au Chevalier...

LE CHEVALIER.

Ma ſœur, un régiment!

CARLIN.

Ce ſeroit de milice un nouveau ſupplément:
Et, ſi chaque famille armoit une coquette,
Cette troupe, je crois, ſeroit bien-tôt complette.

LE CHEVALIER.

Cet homme-là, ma ſœur, t'aime à perdre l'eſprit.

CLARICE.

Je m'en flatte en ſecret; du moins il me le dit.

LE CHEVALIER, *à Léandre.*

Je crois bien que vos vœux tendent au mariage:

Ma ſœur en vaut la peine, elle eſt belle, elle eſt ſage.

LEANDRE.

Ah! Monſieur, point du tout.

LE CHEVALIER.

Comment donc, point du tout?
Cette grace, cet air...

LEANDRE.

Il n'eſt point de mon goût.

LE CHEVALIER.

Cependant vous l'aimez?

LEANDRE.

Oui, j'aime la muſique;
Mais, ſi vous voulez bien qu'en ami je m'explique,
Votre air n'a point ce tour tendre, agréable, aiſé;
Et le chant entre nous m'en paroît trop uſé.

LE CHEVALIER.

Et qui vous parle ici de vers & de muſique?
Cet amant-là, ma ſœur, eſt tout-à-fait comique.

LEANDRE.

Vous chantiez à l'inſtant; & ne parliez-vous pas
De votre air?

LE CHEVALIER.

Non, vraiment.

LEANDRE.

J'ai donc tort en ce cas.

LE CHEVALIER.

Je vous entretenois ici de votre flamme;
Et voulois pour ma ſœur faire expliquer votre ame
Savoir ſi vous l'aimez.

LEANDRE.

Si je l'aime, grands Dieux!
Ne m'interrogez point, & regardez ſes yeux.

LE CHEVALIER.

Vous avez le goût bon. Si je n'étois ſon frere,
Près d'elle on me verroit bien loin pouſſer l'affaire;
Mais je ſuis pris ailleurs. Près d'un objet vainqueur,
Je fais à petit bruit mon chemin en douceur.
J'ai juſqu'ici conduit mon affaire en ſilence;
J'abhorre le fracas, le bruit, la turbulence;
Et je vais pour chercher cet objet de mes feux.

SCENE VI.

LEANDRE, CARLIN, CLARICE.

LEANDRE, *à Clarice.*

PUiſque vous deſirez ſi-tôt quitter ces lieux,
Souffrez donc, s'il vous plaît, que je vous reconduiſe.

(*Il met un gant, & préſente à Clarice la main qui eſt nue.*

CARLIN, *à Léandre.*

Vous donnez une main pour l'autre, par mépriſe.

LEANDRE, *ôte le gant qu'il avoit.*

Il eſt vrai.

CLARICE, *à Léandre.*

Demeurez, & ne me ſuivez pas.

LEANDRE.

Je veux juſques chez vous accompagner vos pas.

(*Il donne la main à Clarice juſqu'au milieu du Théâtre, & la quitte pour parler à Carlin.*)

[*Clarice ſort.*]

SCENE VII.

LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE.

J'Ai, Carlin, en ſecret, un ordre à te preſcrire;
Ecoute... Je ne ſais ce que je voulois dire...
Va chez mon horloger, & reviens au plutôt.
Prends de ce tabac... Non, tu n'iras que tantôt.

CARLIN, *à part.*

Le beau ſecret, ma foi!

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE, *retourne pour donner la main à Clarice, & la donne au Chevalier.*

SOuffrez ici, ſans peine,
Qu'à votre appartement, Madame, je vous mene.

LE CHEVALIER, *contrefaiſant la voix de femme*

Vous êtes trop honnête, il n'en eſt pas beſoin.

LEANDRE, *s'appercevant qu'il parle au Chevalier.*

Vous êtes encor là! Je vous croyois bien loin.

Je cherchois votre ſœur, & ma peine eſt extrême...

LE CHEVALIER

Vous ne vous trompiez pas, c'eſt un autre elle-même:
Mais ſi jamais, Monſieur, vous êtes ſon époux,
Dans vos diſtractions défiez-vous de vous.
Une femme ſuffit, tenez-vous à la vôtre;
N'allez pas, par mépriſe, en conter à quelque autre.
Ma ſœur n'eſt pas ingrate; &, ſans égard aux frais,
Elle vous le rendroit avec les intérêts.
Adieu, Monſieur. Je ſuis tout à votre ſervice.

SCENE IX.

LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE.

JE cherche vainement, & ne vois point Clarice.

CARLIN.

N'étant pas en ce lieu, vous ne ſauriez la voir.

LEANDRE.

Ah! mon pauvre Carlin, je ſuis au déſeſpoir.
Que je ſuis malheureux! Contre moi tout conſpire.
J'avois dans ce moment cent choſes à lui dire.
Ne perdons point de tems; ſortons, ſuivons ſes pas,
Je ne ſuis plus à moi quand je ne la vois pas.

CARLIN.

Et quand vous la voyez, c'eſt cent fois pis encore.

SCENE X.

CARLIN *ſeul.*

IL auroit bien beſoin de deux grains d'ellébore.
Il étoit moins diſtrait hier qu'il n'eſt aujourd'hui :
Cela croît tous les jours. Je me gâte avec lui.
On m'a toûjours bien dit qu'il falloit dans la vie
Fuir, autant qu'on pouvoit, mauvaiſe compagnie :
Mais je l'aime, & je ſais qu'un cœur qui n'eſt point faux,
Doit aimer ſes amis avec tous leurs défauts.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

GRace au Ciel, à la fin vous quittez la toilette ;
Votre mere aujourd'hui doit être ſatisfaite.
De notre diligence on peut ſe prévaloir :
Il n'eſt encore au plus que ſept heures du ſoir.

ISABELLE.

Il me ſemble pourtant que j'aurai peine à plaire ;

Et je n'ai pas les yeux ſi vifs qu'à l'ordinaire.
Ma mere en eſt la cauſe ; & ce qu'elle me dit
Me brouille tout le teint, me ſeche & m'enlaidit.

LISETTE.

Elle enrage à vous voir ſi grande & ſi bien faite.
La loi devroit contraindre une mere coquette,
Quand la beauté la quitte ainſi que les amans,
Et qu'elle a fait ſa charge environ cinquante ans,
D'abjurer la tendreſſe, & d'avoir la prudence
De faire recevoir ſa fille en ſurvivance.

ISABELLE.

Que ce ſeroit bien fait! Car enfin, en amour,
Il faut, n'eſt-il pas vrai, que chacun ait ſon tour.

LISETTE.

Oui, la chanſon le dit. Dites-moi, je vous prie,
Si pour le Chevalier votre ame eſt attendrie.
Eſt-ce eſtime? eſt-ce amour?

ISABELLE.

Oh! je n'en ſais pas tant.

LISETTE.

Mais encor?

ISABELLE.

Je ne ſais ſi ce que mon cœur ſent
Se peut nommer amour; mais enfin, je t'avoue.
Que j'ai quelque plaiſir d'entendre qu'on le loue:
Par un deſtin puiſſant, & des charmes ſecrets,
Je me trouve attachée à tous ſes intérêts:
Je rougis, je pâlis quand il s'offre à ma vue;
S'il me quitte, des yeux je le ſuis dans la rue.
Mais que te dis-je, hélas! Mon cœur par-tout le ſuit:
Ses manieres, ſon air occupent mon eſprit;

Et ſouvent, quand je dors, d'agréables menſonges
M'en préſentent l'image au milieu de mes ſonges.
Eſt-ce eſtime ? Eſt-ce amour ?

LISETTE.

C'eſt ce que vous voudrez ;
Mais enfin, c'eſt un mal dont vous ne guérirez
Qu'avec un récipé d'un hymen ſalutaire,
Et je veux m'employer à finir cette affaire.
Le Chevalier, tout franc, eſt bien mieux votre fait.
Léandre a de l'eſprit, mais il eſt trop diſtrait.
Il vous faut un mari d'une humeur plus fringante,
Léger dans ſes propos, qui toûjours danſe, chante ;
Qui vole inceſſamment de plaiſirs en plaiſirs,
Laiſſant vivre ſa femme au gré de ſes deſirs ;
S'embarraſſant fort peu ſi ce qu'elle dépenſe
Vient d'un autre ou de lui. C'eſt cette nonchalance
Qui nourrit la concorde, & fait que dans Paris,
Les femmes, plus qu'ailleurs, adorent leurs maris.

ISABELLE.

Tu ſais bien que ma mere eſt d'une humeur étrange ;
Crois-tu que ſon eſprit à ce parti ſe range ?
Elle m'a défendu de voir le Chevalier.

LISETTE.

Sans ſe voir, on ne peut pourtant ſe marier.
Ne vous alarmez point : nous trouverons, peut-être,
Quelque moyen heureux que l'amour fera naître,
Qui pourra tout d'un coup nous tirer d'embarras.
Un ſort heureux déjà conduit ici ſes pas.

SCENE II.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER, *danſant & ſifflant, à Iſabelle.*

JE vous trouve à la fin. Ah! bon jour, ma Princeſſe,
Vous avez aujourd'hui tout l'air d'une Déeſſe;
Et la mere d'Amour, ſortant du ſein des mers,
Ne parut point ſi belle aux yeux de l'Univers.
De votre amour pour moi je veux prendre ce gage.
(*Il lui baiſe la main.*)

ISABELLE.

Monſieur le Chevalier...

LISETTE, *au Chevalier.*

Allons donc, ſoyez ſage.
Comme vous débutez!

LE CHEVALIER, *à Liſette.*

Nous autres gens de Cour;
Nous ſavons abréger le chemin de l'amour.
Voudrois-tu donc me voir en amoureux novice,
De l'amour, à ſes pieds apprendre l'exercice?
Pouſſer de gros ſoupirs, ſerrer les bouts des doigts?
Je ne fais point, morbleu, l'amour comme un bourgeois:
(*à Iſabelle.*)
Je vais tout droit au cœur. Le croiriez-vous la belle?

Depuis dix ans & plus, je cherche une cruelle,
Et je n'en trouve point, tant je ſuis malheureux!

LISETTE.

Je le crois bien, Monſieur, vous êtes dangereux!

LE CHEVALIER, *à Iſabelle.*

J'ai bien bu cette nuit; & ſans fanfaronnades,
A votre intention j'ai vuidé cent raſades.
Ah! le verre à la main, qu'il faiſoit beau nous voir!
Il fait, parbleu, grand chaud.

ISABELLE.

Voulez-vous vous aſſeoir?

Liſette, des fauteuils.

LE CHEVALIER.

Point de fauteuil, de grace.

ISABELLE.

Oh! Monſieur, je ſais bien...

LE CHEVALIER.

Un fauteuil m'embarraſſe.
Un homme là-dedans eſt tout enveloppé;
Je ne me trouve bien que dans un canapé.
(à Liſette)
Fais-m'en approcher un pour m'étendre à mon aiſe.

LISETTE.

Tenez-vous ſur vos pieds, Monſieur, ne vous déplaiſe;
J'enrage quand je vois des gens, qu'à tout moment
Il faudroit étayer comme un vieux bâtiment,
Couchés dans des fauteuils, barrer une ruelle.
Et, mort non de ma vie! une bonne eſcabelle.

Soyez dans le reſpect. Nos peres autrefois
Ne s'en portoient que mieux ſur des meubles de bois.

ISABELLE.

Paix donc, ne lui dis rien, Liſette, qui le bleſſe.

LISETTE, *à Iſabelle.*

Bon! bon! il faut apprendre à vivre à la jeuneſſe.

LE CHEVALIER.

Liſette eſt en courroux. Ça, changeons de diſcours.
Comment ſuis-je avec vous? m'adorez-vous toûjours?
Cette maman encor fait-elle la hargneuſe?
C'eſt un vrai porc-épic.

ISABELLE.

Elle eſt toûjours grondeuſe:
Elle m'a depuis peu défendu de vous voir.

LE CHEVALIER.

De me voir? Elle a tort. Sans me faire valoir,
Je prétends vous combler d'une gloire parfaite;
Car ce n'eſt qu'en mari que mon cœur vous ſouhaite.

ISABELLE.

En mari! Mais, Monſieur, vous êtes Chevalier:
Ces gens-là ne tauroient, dit-on, ſe marier.

LE CHEVALIERE.

Quel abus! Nous faiſons tous les jours alliance
Avec tout ce qu'on voit de femmes dans la France.

LISETTE, *entendant Mde. Grognac.*

Ah! Madame Grognac!

ISABELLE.

Ah! Monſieur, ſauvez-vous.
Sortez. Non, revenez.

LISETTE.

Où nous cacherons-nous?

LE CHEVALIER.

Laiſſez, laiſſez-moi ſeul affronter la tempête.

LISETTE.

Ne vous y jouez pas. Il me vient dans la tête
Un deſſein qui pourra nous tirer d'embarras.
Elle ſait votre nom, mais ne vous connoît pas.
Nous attendons un maître en langue Italienne,
Faites ce maître-là, pour nous tirer de peine.

LISETTE.

Elle approche, elle vient. O Ciel!

LE CHEVALIER.

C'eſt fort bien dit.
En cette occaſion j'admire ton eſprit.
J'ai par bonheur été deux ans en Italie.

SCENE III.

Mde. GROGNAC, ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

Mde. GROGNAC, *à Iſabelle.*

AH! vraiment, je vous trouve en bonne compagnie!
Quel eſt cet homme là?

LISETTE.

Ne le voit-on pas bien?
C'eſt, comme on vous a dit, ce maître Italien
Qui vient montrer ſa langue.

Mde. GROGNAC.

Il prend bien de la peine.
Ma fille, pour parler, n'a que trop de la ſienne,
Qu'elle apprenne à ſe taire, elle fera bien mieux.

LE CHEVALIER, *à Iſabelle.*

Un grand homme diſoit que, s'il parloit aux Dieux,
Ce ſeroit Eſpagnol; Italien aux femmes;
L'amour par ſon accent ſe gliſſe dans leurs ames:
A des hommes, François; & Suiſſe à des chevaux.
Das dich der donder ſchaleq.

LISETTE.

Ah! juſte Ciel, quels mots.

Mde. GROGNAC.

Comme je ne veux point qu'elle parle à perſonne,
Sa langue lui ſuffit & je la trouve bonne.

LE CHEVALIER, *à Iſabelle.*

Or, je vous diſois donc tantôt que l'adjectif
Devoit être d'accord avec le ſubſtantif.
Iſabella bella, c'eſt vous, belle Iſabelle.

bas

Amante fedele, c'eſt moi, l'amant fidelle
Qui veut toute ſa vie adorer vos appas.

[*Mde. Grognac s'approche pour écouter.*]

LE CHEVALIER, *haut à Iſabelle.*

Il faut les accorder en genre, en nombre, en cas.

Mde. GROGNAC, *au Chevalier.*

Tout votre Italien eſt plein d'impertinence.

LE CHEVALIER, *à Mde. Grognac.*

Ayez pour la Grammaire un peu de révérence.

[*à Iſabelle.*]

Il faut préſentement paſſer au verbe actif;
Car, moi, dans mes leçons, je ſuis expéditif.

Nous allons commencer par le verbe *amo*; j'aime:
Ne le voulez-vous pas?

ISABELLE.

Ma joie en eſt extrême.

LISETTE, *au Chevalier.*

Elle a pour vos leçons l'eſprit obéiſſant.

LE CHEVALIER, *à Iſabelle.*

Conjuguez avec moi, pour bien prendre l'accent:
Io amo, j'aime.

ISABELLE.

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.

Vous ne le dites pas du ton que je demande.
(*à Madame Grognac.*)
Vous me pardonnez bien ſi je la réprimande.
[*à Iſabelle.*]
Il faut plus tendrement prononcer ce mot-là:
Io amo, j'aime.

ISABELLE, *fort tendrement.*

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.

Le charmant naturel, Madame, que voilà!
Aux diſpoſitions qu'elle m'a fait paroître,
Elle en ſaura bientôt trois fois plus que ſon maître.
(*à Iſabelle.*)
Je ſuis charmé. Voyons ſi d'un ton naturel,
Vous pourrez auſſi bien dire le pluriel.

Mde. GROGNAC.

Elle en dit déjà trop, Monſieur; &, dans les ſuites,
Il faudra, s'il vous plait, ſupprimer vos viſites.

LE CHEVALIER.

J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCENE IV.

VALERE, LE CHEVALIER, Mde. GROGNAC, ISABELLE, LISETTE.

VALERE, *au Chevalier.*

AH ! je ſuis, mon neveu, ravi de vous trouver.

[*à Mde. Grognac.*]

Madame, vous voyez, ſans trop de complaiſance,
Un gentilhomme ici d'aſſez belle eſpérance ;
Et s'il pouvoit vous plaire, il ſeroit trop heureux.

LISETTE, *à part.*

Que le diable t'emporte !

ISABELLE, *à part.*

Ah ! contre-tems fâcheux !

Mde. GROGNAC, *à Valere.*

Votre neveu ! Comment !

VALERE.

Il a ſu ſe produire,
Et n'a pas eu beſoin de moi pour s'introduire.

Mde. GROGNAC, *au Chevalier.*

Vous n'êtes pas, Monſieur, un maître Italien ?

VALERE.

Lui ? C'eſt le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, j'en conviens ;
Cela n'empêche pas que, dans quelques familles,
Je ne montre par fois l'Italien aux filles.

Mde. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Comment, impertinente!

LE CHEVALIER, *à Mde. Grognac.*

Ah! point d'emportement.

Mde. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Après vous avoir dit...

LE CHEVALIER, *à Mde. Grognac.*

Madame, doucement,
N'allez pas devant moi gronder mes écolieres.

Mde. GROGNAC, *au Chevalier.*

Mêlez-vous, s'il vous plaît, Monſieur, de vos affaires.
(*à Iſabelle.*)
Lorſque je vous défends...

LE CHEVALIER, *a Mde. Grognac.*

Pour calmer ce courroux,
J'aime mieux vous baiſer, maman.

Mde. GROGNAC, *au Chevalier.*

Retirez-vous.
Je ne ſuis point, Monſieur, femme que l'on plaiſante.

LE CHEVALIER, *prend Mde. Grognac par la main, chante, & la fait danſer par force.*

Je veux que nous danſions enſemble une courante.

VALERE, *les ſéparant, & mettant le Chevalier dehors.*

C'eſt trop pouſſer la choſe; allons, retirez-vous.

SCENE V.

VALERE, Mde. GROGNAC, ISABELLE, LISETTE.

VALERE, *à Mde. Grognac.*

ET vous, pour éviter de vous mettre en courroux,
Dans votre appartement rentrez, je vous en prie.

Mde. GROGNAC, *s'en allant.*

Ouf, ouf, je n'en puis plus.

SCENE VI.

VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE, *à Valere.*

MAis, quelle étourderie!
Pour éviter le bruit, j'avois trouvé moyen
De le faire paſſer pour maître Italien,
Et vous êtes venu...

VALERE.

Mon imprudence eſt haute,
Mais je veux ſur le champ réparer cette faute.
Je m'en vais la rejoindre, & tâcher de calmer
Son eſprit violent, prêt à ſe gendarmer.

(Il ſort.)

SCENE VII.

LISETTE, ISABELLE.

LISETTE.

VOilà, je vous l'avoue, une fâcheuſe affaire.

ISABELLE.

N'as-tu pas ri, Liſette, à voir danſer ma mere?

LISETTE.

Comment donc! vous riez, & vous ne craignez pas
La foudre toute prête à tomber en éclats?

ISABELLE.

Laiſſons pour quelque tems paſſer ici l'orage.
Léandre vient; il faut nous ranger du paſſage.
Ecoutons un moment; nous n'oſerions ſortir.
De ſes diſtractions il faut nous divertir;
Il ne manquera pas d'en faire ici paroître.

LISETTE.

Je le veux. Demeurons ſans nous faire connoître.
Ecoutons.

SCENE VIII.

LEANDRE, CARLIN, ISABELLE & LISETTE *dans le fond du Théâtre.*

LEANDRE.

D'Où viens-tu? Parle donc, réponds-moi.
Je ne te vois jamais quand j'ai beſoin de toi.

CARLIN.

J'exécute votre ordre avec zele, ou je meure.
Vous avez oublié que, depuis un quart-d'heure,
De dix commiſſions il vous plut me charger.
J'ai vu le Raporteur, le Tailleur, l'horloger,
Et voilà votre montre enfin raccommodée,
Elle ſonne à préſent.

LEANDRE, *prenant la montre.*

Il me l'a bien gardée.

CARLIN.

Vous m'avez commandé de même d'achêter
Du bon tabac d'Eſpagne, en voilà pour goûter.

LEANDRE, *prend le papier où eſt le tabac.*

Voyons.

CARLIN.

C'eſt du meilleur qu'on puiſſe jamais prendre,
Dont on frauda les droits, en revenant de Flandre.

LEANDRE, *jette la montre, croyant jetter le tabac.*

Quel horrible tabac! Tu veux m'empoiſonner.

CARLIN.

La montre! Ah! voilà bien pour la faire ſonner!
Quelle diſtraction, Monſieur, eſt donc la vôtre?

LEANDRE.

Oh! je n'y penſois pas, j'ai jetté l'un pour l'autre.

CARLIN.

Ne nous voilà pas mal! La montre, cette fois,
Va revoir l'horloger tout au moins pour ſix mois.

LEANDRE.

Cours à l'appartement de l'aimable Clarice,
Sache ſi pour la voir le moment eſt propice;
Peins-lui bien mon amour, & quel eſt mon chagrin

D'avoir manqué tantôt à lui donner la main.
Va vîte, cours, reviens.

CARLIN, *mettant la montre à ſon oreille.*

La montre eſt toute en pieces.
Vous devriez, Monſieur, exercer vos largeſſes,
Et m'en faire préſent...

LEANDRE.

Va donc, ne tarde pas.
Je t'attends.

CARLIN.

J'obéis, & reviens ſur mes pas.

SCENE IX.

LEANDRE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Approchons-nous.

LEANDRE, *croyant parler à Carlin, & ſans voir Iſabelle & Liſette.*

Carlin, j'attends tout de ton zele.
Si Clarice venoit à parler d'Iſabelle,
Dis-lui bien que mon cœur n'en fut jamais touché;
Par de plus nobles nœuds je me ſens attaché.
Iſabelle eſt jolie, au reſte, peu capable
De fixer le penchant d'un homme raiſonnable.
Malgré les faux dehors de ſa ſimplicité,
Elle eſt coquette au fond.

LISETTE, *à Iſabelle.*

La curioſité

Vous pourra coûter cher, aux ſentimens qu'il montre.

LEANDRE, *croyant répondre à Carlin.*

Mais, me parleras-tu toûjours de cette montre?
Hé bien! c'eſt un malheur. Fais-lui bien concevoir
Qu'Iſabelle ſur moi n'eut jamais de pouvoir,
Et que mon oncle envain veut faire une alliance
Dont mon amour murmure, & dont mon cœur s'offenſe.

ISABELLE.

Il ne m'aime pas trop, Liſette.

LEANDRE, *croyant répondre à Carlin.*

Oui, l'on le dit.
Cette Liſette-là lui tourne mal l'eſprit;
C'eſt une babillarde, en intrigues habile,
Et qui, dans un beſoin, pourroit montrer en ville.

LISETTE, *à Iſabelle.*

Voilà donc mon paquet, & vous, le votre auſſi.
Lui dirai-je à la fin que vous êtes ici?

LEANDRE.

Oui, tu pourras lui dire. Avec impatience
J'attendrai ton retour; va, cours en diligence.
Que les hommes ſont fous d'empoiſonner leurs jours
Par des dégoûts cruels qu'ils ont dans leurs amours!
Je ſavoure à longs traits le poiſon qui me tue.

LISETTE.

C'eſt pendant trop de tems nous cacher à ſa vue:
Et je veux l'attaquer. Monſieur, ſi par haſard
Vous vouliez bien ſur nous jetter quelque regard...

LEANDRE, *ſans les voir.*

Sans ce fâcheux dédit qui vient troubler ma joie,
Je paſſerois des jours filés d'or & de ſoie.

LISETTE.

Vous voulez bien, Monſieur, me permettre, à mon tour,
De vous féliciter ſur votre heureux retour?

LEANDRE, *ſans les voir.*

Au pouvoir de l'amour c'eſt envain qu'on réſiſte.

LISETTE.

Monſieur, par charité...

LEANDRE, *ſans les voir.*

Que le Ciel vous aſſiſte.

LISETTE.

Sommes-nous donc déjà des objets de pitié?
(*à Iſabelle.*)
De tout ce qu'on me dit vous êtes de moitié.
[*à Léandre.*]
Tournez les yeux ſur nous.
(*Elle le tire par la manche.*)

LEANDRE.

Ah! te voilà, Liſette!

LISETTE.

Et ma maîtreſſe auſſi.

LEANDRE, *à Iſabelle.*

Que ma joie eſt parfaite!
Jamais rien de plus beau ne s'offrit aux regards,
Les amours près de vous volent de toutes parts.
Aux coups de vos beaux yeux, qui pourroit ſe ſouſtraire?
Et qu'on ſeroit heureux ſi l'on pouvoit vous plaire!

ISABELLE, *à Léandre.*

Bon! votre cœur pour moi ne fut jamais touché;
Par de plus nobles nœuds vous êtes attaché:
Je ſuis un peu jolie; au reſte, peu capable
De fixer le penchant d'un homme raiſonnable:
Malgré les faux dehors de ma ſimplicité,
Je ſuis coquette au fond.

LEANDRE.

C'eſt une fauſſeté.
Liſette, tu devrois, dans le ſoin qui t'anime,
Lui faire prendre d'elle une plus juſte eſtime:
Tu gouvernes ſon cœur.

LISETTE.

Oui, quelqu'un me l'a dit.
Cette Liſette-là lui tourne mal l'eſprit;
C'eſt une babillarde, en intrigues habile,
Et qui pourroit montrer, en un beſoin, en ville.
Votre panégyrique a pour nous des appas.
Quel peintre! Par ma foi, vous ne nous flattez pas.

LEANDRE, *à part.*

Ah! maraud de Carlin, dans peu, ton imprudence
Recevra de ma main ſa juſte récompenſe.

LISETTE.

J'entends venir quelqu'un. Ah! Ciel! quel embarras!
C'eſt Madame Grognac qui revient ſur ſes pas.

ISABELLE.

Liſette, que dis-tu?

LISETTE.

Votre mere en perſonne.

ISABELLE.

Quel parti prendre, ô Ciel! Je tremble, je friſſonne.
Sa bruſque humeur ſur nous pourroit bien éclater:
Aidez-moi, s'il vous plaît, Monſieur, à l'éviter.

LEANDRE.

Vous cacher à ſes yeux eſt choſe aſſez facile;
Mon cabinet, pour vous doit être un ſûr aſyle;
Entrez-y.

ISABELLE.

Volontiers. Mais, que perſonne au moins
Ne puiſſe nous y voir.

[*Iſabelle & Liſette entrent dans le cabinet de Léandre.*]

LEANDRE.

Fiez-vous à mes ſoins.

SCENE X.

Mde. GROGNAC, LEANDRE.

Mde. GROGNAC.

JE ne la trouve point. Monſieur, où donc eſt-elle?

LEANDRE.

Qui, Madame?

Mde. GROGNAC.

Ma fille.

LEANDRE.

Hé! qui donc?

Mde. GROGNAC.

Iſabelle.

Que j'aurois de plaiſir, avec deux bons ſoufflets,
A venger pleinement les affronts qu'on m'a faits!
Mais je ne perdrai pas ici toute ma peine,
Puiſqu'il faut auſſi-bien que je vous entretienne,
Et vous diſe en deux mots, que je veux, dès ce jour,
Votre oncle vif ou mort, terminer votre amour.
Vous ſavez ſes deſſeins, & qu'un dédit m'engage,
Monſieur, à vous donner ma fille...

LEANDRE.

En mariage?

Mde. GROGNAC.

Comment donc? oui, Monſieur, en mariage, oui;
Et je prétends, de plus, que ce ſoit aujourd'hui.
Je ne puis plus long-tems voir traîner cette affaire,
Et je vais ordonner qu'on m'amene un Notaire:
C'eſt un point réſolu, Monſieur, dans mon cerveau.
La garde d'une fille eſt un trop lourd fardeau.

LEANDRE *ſeul.*

Ce dédit m'embarraſſe & me tient en cervelle.

SCENE XI.

CARLIN, CLARICE, LEANDRE.

CARLIN, *à Léandre.*

J'Ai fait ce que vos feux attendoient de mon zele,
Et j'amene Clarice.

LEANDRE.

Ah ! Madame, en ces lieux
Quel bonheur tout nouveau vous préſente à mes yeux ?

CLARICE.

Malgré votre dédit, je viens ici vous dire
Que mon oncle à vos vœux eſt tout prêt à ſouſcrire.
Mon cœur en eſt charmé ; mais je crains votre humeur,
Et qu'une autre que moi ne regne en votre cœur.

LEANDRE.

Ces ſoupçons mal fondés me font trop d'injuſtice ;
Et je n'aime que vous, adorable Clarice.

SCENE XII.

LEANDRE, CLARICE, CARLIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Clarice.*

MOn maître ici m'envoie avec ce mot d'écrit. (*Il ſort.*)

[*Clarice lit.*]

CARLIN, *au Laquais qui ſort.*

Ce petit joufflu là montre avoir de l'eſprit.

SCENE XIII.

LEANDRE, CLARICE, CARLIN.

CLARICE, *à Léandre.*

DE votre Raporteur je reçois cette lettre.
Vous pouvez de ſes ſoins bientôt tout vous promettre.
Je vous quitte un moment, & je monte là-haut
Pour lui faire réponſe, & reviens au plutôt.

LEANDRE, *l'arrêtant.*

Si dans mon cabinet vous vouliez bien écrire,
Vous auriez plutôt fait.

CLARICE.

Je craindrois de vous nuire.

LEANDRE.

Vous me ferez plaiſir, Madame, aſſurément.

CLARICE.

Puiſque vous le voulez, j'en uſe librement.
Je vais le ſupplier de vous faire juſtice,
Et de continuer à vous rendre ſervice.
J'aurai fait en deux mots.

SCENE XIV.

LISETTE, LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

VOs feux ſont en bon train.
Je vous vois bientôt prêts à vous donner la main :
Le Ciel juſques au bout nous garde de diſgrace!

SCENE XV.

LISETTE, LEANDRE, CARLIN.

LISETTE.

SOrtons, ſortons, Madame; il faut quitter la place.

SCENE XVI.

LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

DAns votre cabinet, Monſieur, j'entends du bruit.
Que veut dire cela ? N'eſt-ce point un eſprit
Qui lutine Clarice ?

LEANDRE.

Ah ! je vois ma mépriſe.
Carlin, tout eſt perdu, j'ai fait une ſottiſe.
En plaçant là Clarice, en mon eſprit diſtrait,
Je n'ai pas réfléchi que dans ce même endroit
J'avois mis Iſabelle.

CARLIN.

Iſabelle ! Ah ! j'enrage.
Nous allons bien-tôt voir arriver du carnage.
Etes-vous fou, Monſieur?

SCENE XVII.

ISABELLE, CLARICE, LISETTE, LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

MAis, qu'eſt-ce que je vois ?
Quelle proſpérité ! Pour une, en voilà trois.

ISABELLE, *à Clarice.*

Vous pouvez dans ce lieu tout à votre aiſe écrire,
Et tant qu'il vous plaira ; pour moi, je me retire.

CLARICE.

Non pas, c'eſt moi qui ſors, & le laiſſe avec vous.
Je ſais qu'on ne doit pas troubler un rendez-vous.

LEANDRE.

Le haſard, malgré moi, dans ce lieu vous aſſemble ;
Mon deſſein n'étoit point de vous y mettre enſemble.
[*à Iſabelle*]
Votre mere, tantôt...

ISABELLE.

Je ſuis au déſeſpoir.

LEANDRE, *à Clarice.*

Madame, vous ſaurez...

CLARICE.

Je ne veux rien ſavoir.

LEANDRE, *à Iſabelle.*

Je n'ai pas réfléchi que...

ISABELLE, *s'en allant.*

Vous êtes un traître.

SCENE XVIII.

LEANDRE, CLARICE, LISETTE, CARLIN.

LEANDRE, *à Clarice.*

LE haſard...

CLARICE, *s'en allant.*

Devant moi gardez-vous de paroître.

LISETTE, *à Carlin.*

Tu nous a fait le tour, mais, vingt coups de bâton,
Dans peu, Monſieur Carlin, nous en feront raiſon. (*Elle ſort.*)

SCENE XIX.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN.

JE tombe de mon haut.

LEANDRE.

Moi, je me déſeſpére.

Allons de l'une & l'autre arrêter la colere.

[*Il ſort.*]

CARLIN *ſeul.*

Courons-y donc: je crains quelque accident cruel,
Et ces deux filles-là vont ſe battre en duel.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALERE, CLARICE.

CLARICE.

DE vos ſoins généreux je vous ſuis obligée:
Mais, depuis un moment, mon ame eſt bien changée.

VALERE.

Plaît-il?

CLARICE.

Je ne veux plus me marier.

VALERE.

Comment!
D'où vous peut donc venir un ſi prompt changement?

CLARICE.

J'ai penſé mûrement aux ſoins du mariage,
Aux chagrins preſque ſûrs où ſon joug nous engage,
A cette liberté que l'on perd ſans retour:

L'hymen eſt trop ſouvent un écueil pour l'amour.
Je ne me ſens point propre aux ſoins d'une famille;
Et, tout conſidéré, j'aime mieux reſter fille.

VALERE.

Je ſais bien que l'hymen peut avoir ſes dégoûts,
Chaque état a les ſiens, & nous le ſentons tous;
Cependant vous vouliez de moi ce bon office.

CLARICE.

D'accord; mais plus on voit de prés le précipice,
Plus nos ſens étonnés frémiſſent du danger.
Léandre eſt pris ailleurs; & pour le dégager,
Votre application peut-être ſeroit vaine.

VALERE.

Calmez-vous, je prétends y réuſſir ſans peine.
Léandre ſent pour vous une ſincere ardeur;
Je pourrois bien ici répondre de ſon cœur:
Et ce n'eſt qu'un devoir de pure obéiſſance
Qui retient juſqu'ici ſon eſprit en balance.

SCENE II.

LE CHEVALIER, VALERE, CLARICE.

LE CHEVALIER.

AH! mon oncle, parbleu, je vous trouve à propos
Pour vous laver la tête, & vous dire, en deux mots..

VALERE.

Le début eſt nouveau.

LE

LE CHEVALIER.

Se peut-il qu'à votre âge
Vous n'ayez pas encor les airs d'un homme ſage?
Si j'en faiſois autant, je paſſerois chez vous
Pour un franc étourdi. Là, là, répondez-nous.

VALERE.

J'ai tort; mais...

LE CHEVALIER.

Mais, mais, mais!

CLARICE.

Quelle eſt votre querelle?

LE CHEVALIER.

Je m'étois introduit tantôt chez Iſabelle
Que j'aime à la fureur, & qui m'aime encor plus;
J'y paſſois pour un autre; & Monſieur, là deſſus,
Eſt venu bruſquement gâter tout le myſtere,
Et m'a mal-à-propos fait connoître à la mere.
Parlez; n'eſt-il pas vrai?

VALERE.

D'accord, mon cher neveu;
Mais je réparerai ma faute.

LE CHEVALIER.

Hé! ventrebleu,
C'eſt un étrange cas. Faut-il que la jeuneſſe
Apprenne maintenant à vivre à la vieilleſſe,
Et qu'on trouve des gens avec des cheveux gris,
Plus étourdis cent fois que nos jeunes Marquis?
Je n'y connois plus rien dans le ſiecle où nous ſommes,
Il faut fuir dans les bois, & renoncer aux hommes.

VALERE.

Je veux vous marier, & votre ſœur auſſi.

LE CHEVALIER.

Ma ſœur? vous vous mocquez.

VALERE.

Pourquoi donc ce ſouci?

LE CHEVALIER, *à Valere.*

Quelle injuſtice, ô Ciel! on me vole, on me pille.
Cela n'eſt point dans l'ordre; & l'on ſait qu'une fille,
Pour enrichir un frere, en faire un gros Seigneur,
Doit renoncer au monde.

CLARICE.

On connoît ton bon cœur,
Et je ſais qui t'oblige à parler de la ſorte;
C'eſt l'amour de mon bien.

LE CHEVALIER.

Oui, le diable m'emporte.

VALERE.

Je prétens lui donner cinquante mille écus,
Vous réſervant, à vous, de mon bien le ſurplus;
Et je veux aujourd'hui terminer cette affaire.

SCENE III.

LE CHEVALIER, CLARICE.

LE CHEVALIER.

VEux-tu que ſur ce point je m'explique en bon frere?
Tu ſais bien qu'entre nous, nous parlons aſſez net.
Un hymen, quel qu'il ſoit, n'eſt point du tout ton fait.

Te voilà faite au tour; nul ſoin ne te travaille;
Et le premier enfant pourroit gâter ta taille.
Crois-moi, le mariage eſt un triſte métier.

CLARICE.

Mon frere, cependant tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Le devoir d'une femme engage à mille choſes:
On trouve mainte épine où l'on cherchoit des roſes:
Le plaiſir de l'hymen eſt terreſtre & groſſier.

CLARICE.

Mon frere, cependant tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Parlons à cœur ouvert, & confeſſons la tête.
Je ſuis un peu coquet; tu n'es pas mal coquette:
Notre mere l'étoit, dit on, en ſon vivant;
Nous chaſſons tous de race, & le mal n'eſt pas grand.
Si quelque amant venoit frapper ta fantaiſie,
Tu pourrois avec lui faire quelque folie.

CLARICE.

Mon frere, cependant...

LE CHEVALIER.

Tu vas te récrier;
Mon frere, cependant tu veux te marier.
Que diable! tu réponds toûjours la même proſe.

CLARICE.

Mais tu me dis auſſi toûjours la même choſe.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CLARICE, LISETTE.

LISETTE.

Bon jour, Monſieur. Depuis votre maudit jargon,
La Madame Grognac eſt pire qu'un dragon ;
Et je viens vous chercher ici pour vous apprendre
Qu'elle veut dès ce ſoir finir avec Léandre.
Elle m'a commandé de lui faire venir
Un Notaire.

LE CHEVALIER.

Bon ! bon ! Il faut la prévenir.

LISETTE, *appercevant Clarice.*

Ah ! vous voilà, Madame ? Hé ! dites-moi de grace,
Au cabinet encor venez-vous prendre place ?
Quelque nouvel amant, en dépit des jaloux,
Vous donne-t'il ici quelqu'autre rendez-vous ?

LE CHEVALIER.

Comment ! un rendez-vous ? Que dis-tu ? prends bien garde,
C'eſt ma ſœur.

LISETTE.

Votre ſœur ! Peſte ! quelle égrillarde !

CLARICE.

Pour faire une réponſe aux termes d'un billet,
Léandre à bien voulu m'ouvrir ſon cabinet
Où j'ai trouvé d'abord Iſabelle enfermée.

LE CHEVALIER.

Iſabelle!

CLARICE.

Et Liſette.

LE CHEVALIER.

Ah! petite ruſée!
Avant le mariage on me fait de ces tours?
L'augure eſt vraiment bon pour nos futurs amours!

LISETTE.

Ici, mal-à-propos votre eſprit ſe gendarme;
Le mal eſt donc bien grand pour faire un tel vacarme!
Ne vous ſouvient-il plus du maître Italien,
Et de cette courante à contre-cœur?

LE CHEVALIER.

Hé bien!

LISETTE.

Hé bien! pour éviter le retour de la Dame
Qui peſtoit contre nous, & juroit dans ſon ame,
Nous avons fait retraite au cabinet, ſans bruit:
Clarice eſt arrivée en ce même réduit
Pour écrire une lettre; & voilà le myſtere.

LE CHEVALIER.

L'un écrit une lettre; & l'autre fuit ſa mere,
Et toutes deux d'abord s'en vont chez un garçon:
C'eſt prendre ſon parti. L'aſyle eſt vraiment bon!

CLARICE.

Liſette, tu remets le calme dans mon ame,
Mon ſoupçon ſe diſſipe, & fait place à ma flamme.
Peut-être à tes diſcours j'ajoute trop de foi;
Mais Léandre aujourd'hui triomphe encor de moi.

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Ecoute donc, ma ſœur.

CLARICE.

Que me veux-tu, mon frere?

LE CHEVALIER.

Mets-toi dans un Couvent; tu ne ſaurois mieux faire.

CLARICE

Je prends, comme je dois, tes conſeils là-deſſus;
Mais l'avis ne vaut pas cinquante mille écus.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

VOilà ce que me vaut ta légere cervelle.
Le maudit inſtrument qu'une langue femelle!
De ſes ſoupçons jaloux pourquoi la guéris-tu?

LISETTE.

Comment, de ma maîtreſſe effleurer la vertu.
J'entends venir quelqu'un. Adieu, je me retire.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LEANDRE, CARLIN.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'Eſt Léandre; tant mieux, j'ai deux mots à lui dire.

[*à Léandre.*]

Un ſort heureux, Monſieur, vous préſente à mes yeux.

LEANDRE, *à Carlin.*

Peut-être elle pourra revenir en ces lieux.

LE CHEVALIER, *à Léandre.*

Je ſais que vous voulez devenir mon beau-frere ;
C'eſt fort bien fait à vous, ma ſœur à de quoi plaire :
Elle eſt riche en vertu ; pour en argent comptant,
Je crois, ſans la flatter, qu'elle ne l'eſt pas tant.
Quand mon pere mourut, il nous laiſſa pour vivre,
Ses dettes à payer, & ſa maniere à ſuivre ;
C'eſt, comme vous voyez, peu de bien que cela.

LEANDRE, *au Chevalier.*

Et n'avez vous jamais eu que ce pere-là ?

LE CHEVALIER, *rit.*

Comment ?

LEANDRE.

Que cette ſœur, Monſieur, j'ai voulu dire.

CARLIN.

L'erreur eſt pardonnable ; il ne faut point tant rire.

LE CHEVALIER.

Je ſais votre naiſſance & votre probité,
Et je ſuis fort content de vous par ce côté.
Vous n'avez qu'un défaut, qui par-tout vous décele,
Dans le fond cependant c'eſt une bagatelle ;
Mais je ſerois content de vous en voir défait.
Vous êtes accuſé d'être un peu trop diſtrait ;
Et tout le monde dit que cette léthargie
Fait inſulte au bon-ſens, & viſe à la folie.

LEANDRE.

Chacun ne peut pas être auſſi ſage que vous:
Tous les hommes, Monſieur, ſont différemment fous;
Chacun à ſa folie: & j'ai grace à vous rendre
De ne trouver en moi qu'un défaut à reprendre.

LE CHEVALIER.

Ce que je vous en dis n'eſt que par amitié;
Et je vous trouve, moi, plus ſage de moitié.
On ne m'entend jamais cenſurer ni médire,
Et je ne dis ici que ce que j'entends dire.

LEANDRE.

On parle volontiers, mais un homme d'eſprit
Doit donner rarement créance à ce qu'on dit.
De louange & d'encens les hommes ſont avares;
Ils font rarement grace aux vertus les plus rares;
Au lieu qu'avec plaiſir, d'une langue ſans frein,
De leurs traits médiſans ils chargent le prochain.
Je ſuis toûjours en garde, & n'ai pas voulu croire
Ces bruits ſemés de vous, fâcheux à votre gloire.

LE CHEVALIER.

Que peut-on, s'il vous plaît, Monſieur, dire de moi?
On n'inſultera pas ma naiſſance, je crois.

LEANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Nul dans l'univers ne peut dire, je gage,
Que dans l'occaſion je manque de courage.

LEANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Peut-on m'accuſer d'être fourbe, flatteur,
Fat, inſolent, ingrat, ſuffiſant, impoſteur ?

LEANDRE, *prend ſa tabatiere, la renverſe, prend ſes gants pour ſon mouchoir.*

Non, vous dis-je, Monſieur; & je ne vois perſonne
Qui de ces vices-là ſeulement vous ſoupçonne:
Mais on ne me dit pas de vous autant de bien
Que je ſouhaiterois. On dit (je n'en crois rien)
Qu'en diſcours vous prenez un peu trop de licence;
Qu'on ne peut ſe ſouſtraire à votre médiſance;
Que vous parlez toûjours avant que de penſer;
Que tout votre mérite eſt de chanter, danſer;
Que, pour vous faire croire homme à bonne fortune,
Vous paſſez en hyver des nuits au clair de lune,
A ſouffler dans vos doigts, & prendre vos ébats
Sur la porte d'Iris qui ne vous connoît pas;
Que ſouvent vous prenez trop de vin de Champagne,
Et qu'il faut que toûjours quelqu'un vous accompagne
Pour pouvoir vous montrer votre chemin la nuit,
Et même quelquefois vous reporter au lit.
Enfin, que ſai-je, moi? l'on charge ma mémoire
De cent mauvais récits que je ne veux pas croire:
Et tout homme prudent doit ſe garder toûjours
De donner trop crédit à de mauvais diſcours.

LE CHEVALIER.

Adieu, Carlin, adieu.

CARLIN.

Monſieur de la Muſique,
Redites-nous encor ce petit air bacchique.

SCENE VII.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN.

VOus avez fort bien fait de lui river ſon clou.
C'eſt bien à faire à lui de vous appeller fou :
Et vous deviez encor lui mieux laver la tête.

LEANDRE.

J'ai bien un autre ſoin qui m'occupe & m'arrête.
Tu t'imagines bien que Clarice en courroux
Se livre toute entiere à ſes tranſports jaloux,
Et m'accable des noms d'ingrat & d'infidelle.
D'une autre part auſſi que peut dire Iſabelle ?

CARLIN.

Vous avez tort. Faut-il qu'à chaque inſtant du jour,
Votre diſtraction nous faſſe quelque tour ?
Vous avez de l'eſprit & de la politeſſe ;
Vous raiſonnez par fois comme un Sage de Grece,
Et d'autres fois auſſi vos faits & vos raiſons
Vous font croire échappé des Petites-Maiſons.

LEANDRE.

Mais ſais-tu bien, maraud, qu'avec ta remontrance,
Tu te feras chaſſer ?

CARLIN.

Monſieur, en conſcience,
Je ne veux point du tout ici vous corriger.

LEANDRE.

Ma maniere eſt fort bonne, & n'en veux point changer.
Je ne reſſemble point aux hommes de mon âge,
Qui maſquent en tout tems leur cœur & leur viſage.
Mon défaut prétendu, mon peu d'attention
Fait la ſincérité de mon intention.
Je ne prépare point avec effronterie
Dans le fond de mon cœur d'indigne menterie;
Je dis ce que je penſe, & ſans déguiſement;
Je ſuis ſans réfléchir mon premier mouvement;
Un eſprit naturel me conduit & m'anime;
Je ſuis un peu diſtrait, mais ce n'eſt pas un crime.

CARLIN.

Ce n'eſt pas un grand mal. Pour être bel-eſprit,
Il faut avec mépris écouter ce qu'on dit,
Rêver dans un fauteuil, répondre en coq-à-l'âne
Et voir tous les mortels ainſi que des profânes.
Au ſuprême dégré vous avez ce défaut,
Et bien d'autres encor.

LEANDRE.

(*Pendant ce couplet il ôte la cravate à ſon valet par diſtraction.*)

Te tairas-tu, maraud?...
Un cerveau foible, étroit, qui ne tient qu'une choſe,
Peut répondre en tout tems à ce qu'on lui propoſe;

Mais celui qui comprend toûjours plus d'un objet,
Peut bien être excuſé s'il eſt un peu diſtrait.

CARLIN, *remet ſa cravate.*

Je vous excuſe auſſi. Mais permettez, de grace,
Que je remette ici chaque choſe en ſa place;
Il n'eſt pas encor tems que je m'aille coucher.

LEANDRE, *déboutonne ſon valet.*

C'eſt le moindre défaut qu'on puiſſe reprocher.
Eſt-il juſte, après tout, que l'on s'aſſujettiſſe
A répondre à cent ſots ſelon leur ſot caprice?
Ce qu'on penſe vaut mieux cent fois que leurs diſcours;
J'irois de ma penſée interrompre le cours,
Pour un jeune étourdi qui me rompt les oreilles
De ſes travaux fameux d'amour & de bouteilles;
Pour un plaiſant qui vient de ſon bruit m'enivrer,
Qui croît me faire rire, & qui me fait pleurer;
Pour un faſtidieux qui n'a, pour l'ordinaire,
Ni le don de parler, ni l'eſprit de ſe taire!

CARLIN, *remettant ſon juſt'aucorps.*

Mais voyez, s'il vous plaît, quelle diſtraction!

LEANDRE.

Je crains pour mon amour quelque altération.
La belle eſt en courroux; toute mon innocence
Ne me raſſure pas, & je crains ſa préſence.

CARLIN.

Je vous dirai, Monſieur, pour ſortir d'embarras,
Comme ordinairement j'en uſe en pareil cas.
Il faudroit qu'une lettre, écrite d'un beau ſtyle,
Put vous rendre près d'elle un accès plus facile.
Mandez-lui que tantôt ce que vous avez fait,
N'eſt qu'un coup d'étourdi.

LEANDRE.

Je ſerai ſatisfait,
Si la lettre, Carlin, a l'effet que j'eſpére.

CARLIN.

Une lettre, Monſieur, remet bien une affaire;
Et trois ou quatre mots en hâte barbouillés,
Font ſouvent embraſſer des amans bien brouillés.

LEANDRE.

En cette occaſion, Carlin, je te veux croire.
Va vîte me chercher la table & l'écritoire.

CARLIN.

Je vais; je cours, je vole, & je reviens à vous.

LEANDRE *ſeul.*

Je veux la raſſurer de ſes ſoupçons jaloux,
Diſſiper ſon erreur. Oui, charmante Clarice,
Vous verrez que mon cœur dépouillé d'artifice,
Ne brûle que pour vous d'un véritable feu;
Et ma main, ſur-le-champ, en va ſigner l'aveu.

SCENE VIII.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN, *préſentant un livre à Léandre.*

TEnez, Monſieur, voilà...

LEANDRE.

Comment! Es-tu donc ivre?
Pour écrire un billet, tu m'apportes un livre!

CARLIN.

Ah! vous avez raiſon. On hurle avec les loups;

Et je ſerai bientôt auſſi diſtrait que vous.
Votre abſence d'eſprit eſt une maladie
Qui ſe gagne aiſément.

LEANDRE.

Eh! tais-toi, je te prie;
Ne me fatigues point par tes mauvais diſcours.
Les valets ſont fâcheux, & ſont tout à rebours.

CARLIN, *apportant une table & une écritoire.*

Pour écrire, à ce coup, j'apporte toute choſe.

LEANDRE, *s'aſſied pour écrire.*

Donne-moi promptement.

CARLIN.

Voyons de votre proſe.
Si pour vous d'Apollon les tréſors ſont ouverts,
Vous pouvez même auſſi vous eſcrimer en vers,
En ſonnet, en balade, en ode, en élégie.
Le ſexe aime les vers.

LEANDRE, *change pluſieurs fois de plume qu'il trempe dans la poudre pour le cornet.*

Quelque mauvais génie
Des plumes que je prends vient empêcher l'effet.

CARLIN.

Je le crois bien, Monſieur; car voilà le cornet,
Et dans le poudrier vous trempiez votre plume.

LEANDRE.

Tu peux avoir raiſon; c'eſt contre ta coutume.

CARLIN, *à part.*

L'écriture eſt un art bien utile aux amans:
Petits ſoins, rendez-vous, doux raccommodemens,
Promeſſe d'épouſer, plainte, douceur, rupture,
Tout cela ſe trafique avecque l'écriture.

Si le papier qui ſert aux amoureux billets,
Coûtoit comme celui qu'on emploie au Palais,
Cette ferme en un an produiroit plus de rente
Que le papier timbré n'en peut rendre en quarante.

LEANDRE, *renverſe ſur ſa lettre le cornet pour la poudre.*

Ma lettre eſt achevée...

CARLIN.

Ah! perdez-vous l'eſprit?
Quelle eſt donc, s'il vous plaît, cette façon de peindre!

LEANDRE.

De mon eſprit trop prompt c'eſt à moi de me plaindre.

CARLIN, *montrant la Lettre.*

Le bel écrit, ma foi, pour un traité de paix!
On croira qu'un démon en a formé les traits,
Les experts écrivains s'y donneront au diable;
Je tiens dès à préſent la lettre indéchiffrable.

LEANDRE, *ſe remet à écrire.*

Il faut recommencer, le mal n'eſt pas bien grand.
Je ne plains point, Carlin, la peine que je prends.

CARLIN.

C'eſt très-bien fait. Mais moi, je plains fort Iſabelle.

LEANDRE.

Iſabelle?

CARLIN.

Oui, Monſieur.

LEANDRE, *écrivant.*

Ne me parle point d'elle.

CARLIN.

Soit. Quand d'une cruelle on veut toucher le cœur,

C'eſt un ſtyle éloquent qu'un billet au porteur,
Qui vaut mieux qu'un diſcours rempli de fariboles.
Si vous vous en ſerviez...

LEANDRE.

Fais treve à tes paroles.

CARLIN, *à part.*

Quand une belle voit, comme par ſupplément,
Quatre doigts de papier plié bien proprement
Hors du corps de la lettre, & qu'avant ſa lecture,
(Car c'eſt toûjours par-là que l'on fait l'ouverture)
On voit du coin de l'œil ſur ce petit papier...
(*Léandre écoute Carlin, & par diſtraction écrit ce qu'il dit.*)
» Monſieur, par la préſente il vous plaira payer
» Deux mille écus comptant, auſſi-tôt lettre vue,
» A Demoiſelle, en blanc, d'elle valeur reçue ».
Et Dieu ſait la valeur! un diſcours auſſi rond
Fait taire l'éloquence & l'art de Cicéron.

LEANDRE, *écrivant.*

Cela peut être vrai pour de ſerviles ames
Qui trafiquent un cœur.

CARLIN.

Aujourd'hui bien des femmes
Se mêlent du trafic.

LEANDRE.

J'ai fini. Je n'ai plus
Qu'à cacheter ma lettre, & mettre le deſſus.

CARLIN.

Le Ciel en ſoit loué! Me voilà hors de criſe.
Je tremblois de vous voir faire quelque mépriſe.
Vous avez plus d'eſprit que je ne l'euſſe cru;

Et

Et j'attendois encore un trait de votre crû.

LEANDRE.

Tu deviens inſolent.

CARLIN.

Ce n'eſt que par tendreſſe.

LEANDRE.

Tiens, porte de ce pas la lettre à ſon adreſſe.
De ton zele empreſſé j'attends tout dans ce jour,
Et me remets ſur toi du ſoin de mon amour.

CARLIN.

Pour vous ſervir plus vîte en cette conjoncture,
Je m'en vais emprunter les aîles de Mercure.

SCENE IX.

CARLIN *ſeul.*

ALlons nous acquitter de notre honnête emploi ;
Remettons deux amans... Mais, qu'eſt-ce que je vois ?
Pour Iſabelle. Oh diable ! aurois-je la berlue ?
Quelque nuage épais m'obſcurcit-il la vue ?
Mais non, j'ai, grace au Ciel, encore deux bons yeux.
Monſieur, Monſieur... Il eſt déjà loin de ces lieux.
Il me ſemble pourtant que, ſelon toute indice,
Le billet que je tiens doit aller à Clarice.
Mais le nom d'Iſabelle eſt peint ſur ce papier.
Ne me joueroit-il point un tour de ſon métier ?
Il peut ſe faire auſſi qu'il inſtruiſe Iſabelle.

De l'état de ſon cœur, & qu'il rompt avec elle,
Lui donne en peu de mots ſon congé par écrit.
Oui, voilà ce que c'eſt, & le cœur me le dit.
Ah! qu'un maître eſt heureux quand un valet habile
A la conception & légere & facile!
Il peut ſe fourvoyer ſans rien appréhender:
Et de tels ſerviteurs ſon nés pour commander.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE, CARLIN.

ISABELLE, *tenant une lettre ouverte.*

CRoit-il que de mon cœur je ſois embarraſſée,
Et que de l'engager on ait eu la penſée?

CARLIN, *à Iſabelle.*

Je ne dis pas cela.

LISETTE, *à Carlin.*

Dans ſon petit cerveau
Penſe-t'il que l'on ſoit bien tenté de ſa peau,
Et de la tienne auſſi?

CARLIN, *à Liſette.*

Je ne l'ai pas trop rude.

ISABELLE.

Pour m'outrager encore, il a mis tant d'étude

A m'offrir un billet pour Clarice dicté.

CARLIN, *à part.*

Le traître a fait le coup, je m'en ſuis bien douté.

ISABELLE.

Mon parti ſur ce point eſt fort facile à prendre.

CARLIN, *à Iſabelle.*

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Je ne veux rien entendre.

CARLIN.

Mais, de grace, un ſeul mot.

LISETTE.

Sors d'ici malheureux;
Va-t-en porter ailleurs ton cartel amoureux.

CARLIN.

On ne traita jamais un courrier de la ſorte.

LISETTE.

Détalons.

CARLIN.

Vous ſaurez...

LISETTE.

Gagneras-tu la porte?

CARLIN.

Mais tu perds le reſpect; je ſuis ambaſſadeur.

LISETTE.

Sortiras-tu d'ici, poſtillon de malheur?
Il eſt enfin parti, malgré ſon éloquence.
Mais d'un autre côté le Chevalier s'avance.

SCENE II.

LE CHEVALIER, ISABELLE, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Iſabelle.*

HE bien! la mere encor fait-elle le lutin?
Pourrons nous nous ſouſtraire à ſon bruſque chagrin?

LISETTE.

Vous ſavez ſon humeur. Ah! juſte Ciel! je trmble,
Elle peut revenir & nous trouver enſemble.

LE CHEVALIER.

Que ce ſoin ne vous faſſe aucune impreſſion.
Je vous prends en ces lieux ſous ma protection.
N'êtes-vous pas ma femme? Et, pour hâter les choſes,
J'ai dreſſé le contrat moi-même avec les clauſes,
Dont mon oncle eſt porteur.

LISETTE.

Tout eſt bien avancé,
Puiſque déjà par vous le contrat eſt dreſſé;
Et l'aveu de la mere eſt une bagatelle.

ISABELLE.

Nous aurons de la peine à venir à bout d'elle.

LE CHEVALIER.

Avant d'accorder tout à mon juſte tranſport,
Je veux ſur ſon eſprit faire un dernier effort,
Me jetter à ſes pieds, lui dire mes alarmes,
Crier, gémir, pleurer, car j'ai le don des larmes.

Liſette m'appuiera. Malgré ſon noir chagrin,
Nous la flatterons tant, qu'il faudra bien enfin
Qu'elle me céde un bien dont mon amour eſt digne.

LISETTE.

Bon! bon! plus on la flatte, & plus elle égratigne;
C'eſt un eſprit rétif, & qu'on ne réduit pas.
Mais je vois votre ſœur tourner ici ſes pas.

SCÉNE III.

LE CHEVALIER, CLARICE, ISABELLE, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Clarice.*

HE bien! ma chere ſœur, quel ſoin ici t'amene?
Et quelle intention eſt maintenant la tienne?
As tu pris ton parti?

CLARICE.

J'eſpére qu'à la fin
Mon oncle avec Léandre unira mon deſtin.

ISABELLE, *à Clarice.*

Tant mieux. Mais puiſqu'enfin vous épouſez Léandre,
L'amitié, la raiſon m'obligent à vous rendre
Un billet amoureux qu'il m'écrit. Le voici.

CLARICE.

De Léandre?

ISABELLE.

De lui.

LE CHEVALIER, *à Iſabelle.*

Quel rôle fais-je ici?
Un rival odieux auroit pu vous écrire?

ISABELLE, *au Chevalier.*

De ce qui s'eſt paſſé je ſaurai vous inſtruire:
Suivez moi ſeulement, & demeurez en paix.
(*à Clarice.*)
Tenez, voilà la lettre, & le cas que j'en fais.
Adieu.

LE CHEVALIER.

(*à Iſabelle.*)
Bon ſoir, ma ſœur. Il faut aller, Madame,
Faire un dernier effort pour couronner ma flamme.

CLARICE *ſeule.*

L'ai-je bien entendu? Dois-je en croire mes yeux?
Mais je puis ſur le champ m'eclaircir encor mieux.
Liſons. *Pour Iſabelle* O Ciel! je ſuis trahie.
Je vois, je tiens, je ſens toute ſa perfidie.
Mais je vois ſon valet.

SCENE IV.

CLARICE, CARLIN.

CLARICE.

APproche, monſtre affreux,
Miniſtre impertinent d'un maître malheureux.
A qui va cette lettre? Eſt-ce pour Iſabelle?

CARLIN.

Madame, c'eſt pour elle, & ce n'eſt pas pour elle.

CLARICE.

Avec ces vains détours penſes-tu me tromper ?
Voyons. Demeure là ; ne crois pas m'échapper.
(*Elle lit.*)
Je ſuis au déſeſpoir, Mademoiſelle, que l'aventure du cabinet vous ait donné quelque ſoupçon de ma fidélité.
Viens-ça, maraud ; réponds, parle.
(*Elle le prend par la cravate.*)

CARLIN.

Miſéricorde!
Cette lettre eſt pour nous la pomme de diſcorde.
Ouf, hai ! je n'en puis plus, vous ſerrez le ſifflet.
Mais, du moins, juſqu'au bout liſez donc le billet.

CLARICE.

Que je liſe, maraud ! Que veux-tu qu'il m'apprenne ?
De ſes déloyautés ne ſuis-je pas certaine ?

CARLIN.

Si mon maître eſt ingrat, puis-je mais de cela ?
Mais il vient ; vous pouvez l'étrangler, le voilà.

SCENE V.

LEANDRE, CLARICE, CARLIN.

Léandre eſt plongé dans la rêverie.

CLARICE, *à part.*

J'Ai peine, en le voyant, à tenir ma colère.

CARLIN, *bas à Clarice.*

Ne parlons pas trop haut de peur de le diſtraire.

CLARICE.

Vous voilà donc, Monſieur! Cherchez-vous en ces lieux
Que ma rivale encor ſe préſente à mes yeux?

LEANDRE, *ſortant de ſa rêverie.*

Ah! Madame: à propos avez-vous lu ma lettre?

CLARICE.

Oui, traître! ma rivale a ſu me la remettre;
Je la tiens d'Iſabelle; & le cas qu'elle en fait
Peut me venger aſſez de ton lâche forfait.

LEANDRE.

Un autre que Carlin en vos mains l'a remiſe?
Le maraud! je ſaurai châtier ſa mépriſe;
Je le rouerai de coups; le coquin, tous les jours
Laſſe ma patience, & me fait de ces tours.
Je le vois. Viens-ça, traitre; aux dépens de ta vie
Je veux tirer raiſon de cette perfidie.
Tu mourras de ma main.

CARLIN.

Ah! Monſieur, doucement.
Grace; je n'ai point fait encor mon teſtament.
[*à part.*]
Non, je n'ai jamais vu de piece d'écriture
Faire tant de procès.

LEANDRE.

Parle ſans impoſture.
Qu'as-tu fait de ma lettre? Et quel affreux démon
Te pouſſe à me trahir d'une telle façon?

CARLIN.

Moi, Monſieur, vous trahir! je vous ſers avec zele;
Je l'ai miſe avec ſoin dans les mains d'Iſabelle.

LEANDRE, *tirant ſon épée.*

Et voilà pour ta mort l'arrêt tout prononcé.

CARLIN.

Quelle faute ai-je fait ?

LEANDRE.

Quelle faute, inſenſé ?

CARLIN.

Oui, vous avez raiſon de vous faire juſtice.

LEANDRE.

Ne t'avois-je pas dit de la rendre à Clarice ?

CARLIN.

A Clarice, Monſieur ? Je veux être pendu
Si je me reſſouviens de l'avoir entendu.

LEANDRE.

Mais le deſſus écrit ſuffit pour te confondre.
A ce témoin muet que pourras-tu répondre ?...
(à Clarice.)
Pour lui faire ſentir ſon peu de jugement,
De grace, prêtez-moi cette lettre un moment.
(Il prend la lettre.)

CARLIN, *à part.*

Bon ! c'eſt où je l'attends.

LEANDRE.

Viens, tête ſans cervelle;
Lis avec moi, bourreau: lis donc... *Pour Iſabelle.*

CARLIN.

Pouf! il faut l'avouer, vous avez, à mon gré,
La préſence d'eſprit au ſuprême dégré.
Lis donc, bourreau; lis donc.

LEANDRE.

Ah! de grace, Madame,

Pardonnez mon erreur en faveur de ma flamme:
Mon cœur n'a point de part au crime de ma main.

CLARICE.

Vous tâchez, inconſtant, à me ſéduire envain;
Mais je ne reçois point un groſſier artifice.

CARLIN.

Je réponds pour mon maître; il n'a point de malice;
Et s'il n'étoit point fou, je veux dire, diſtrait,
Ce ſeroit, je vous jure, un garçon tout parfait.

LEANDRE.

Mais ſi vous avez lu le dedans de ma lettre,
De ces ſoupçons cruels elle a dû vous remettre.

CLARICE.

Ma curioſité m'en a fait lire aſſez;
Je n'en ai que trop lu.

CARLIN.

Mon Dieu! recommencez.
En changeant le deſſus nous changeons bien la theſe.
Vous avez le bras bon, ſoit dit par parentheſe.

CLARICE, *lit.*

Je ſuis au déſeſpoir que l'avanture du cabinet vous ait pu donner quelque ſoupçon de ma fidélité. Votre rivale ne ſervira qu'à rendre votre triomphe plus parfait. Monſieur, par la préſente, il vous plaira payer à Demoiſelle, en blanc, telle valeur reçue, & Dieu ſait la valeur.

CARLIN.

Fi donc, Madame, fi! vous moquez-vous de moi?
Cela n'eſt point écrit.

CLARICE.

Vois donc.

CARLIN, *à Léandre.*

Ah ! par ma foi,
Votre mépriſe ici me paroît fort étrange.
Quoi ! vos billets d'amour ſont des lettres de change?
Vous aurez bientôt fait votre paix à ce prix.

LEANDRE.

C'eſt ce malheureux-là, qui, pendant que j'écris,
M'embarraſſe l'eſprit de ſes impertinences.

CARLIN.

J'ai diablement d'eſprit, on écrit mes ſentences.

CLARICE, *continue de lire.*

Oui, belle Clarice, je n'adore que vous, & fais tout mon bonheur de vous aimer le reſte de ma vie.

CARLIN, *à Clarice.*

Vous trouvez maintenant les termes plus coulans;
Et vous ne venez plus pour étrangler les gens.

CLARICE.

Je reſpire. Ah! Carlin ; c'eſt une joie extrême
De trouver innocent un coupable qu'on aime ;
Et que, ſans nul effort, on fait un prompt retour
Des mouvemens jaloux aux tranſports de l'amour !

LEANDRE.

A mes diſtractions faites grace, Madame ;
Nul autre objet que vous ne regne dans mon ame.

CARLIN, *à Clarice.*

C'eſt une vérité; le plaiſir qu'il reçoit,
Fait qu'il ne vous croit pas où ſouvent il vous voit.
Voici Monſieur votre oncle. A vos vœux tout conſpire.

SCENE VI.

VALERE, LEANDRE, CLARICE. CARLIN.

VALERE, *à Léandre.*

AVec empreſſement, Monſieur, je viens vous dire
Que mon plaiſir ſeroit de pouvoir, en ce jour,
Au gré de vos ſouhaits contenter votre amour.

LEANDRE, *à Valere.*

Je crois qu'à mes deſirs vous n'êtes point contraire.

VALERE.

Je donne volontiers les mains à cette affaire;
Mais il faut du dédit encor vous délier,
Et procurer de plus l'hymen du Chevalier.
Nous nous trouvons toûjours dans une peine extrême.

CARLIN.

Il me vient dans l'eſprit un petit ſtratagême.
(*à Léandre.*)
La vieille ne ſongeoit, dans votre engagement,
Qu'au bien qu'on vous devoit laiſſer par teſtament.

LEANDRE.

Non, ſans doute.

CARLIN.

L'on peut dreſſer quelque machine,
Faire jouer ſous main quelque ſecrette mine . . .

VALERE.

J'ai déjà dans ma poche un contrat.

CARLIN.

Bon, tant mieux.
La mere ne ſait point que je ſuis en ces lieux ;
Elle ne m'a point vu ; je puis aiſément dire
Ce que pour vous ſervir mon adreſſe m'inſpire.

VALERE.

Mais crois-tu...

CARLIN.

Laiſſez-moi, l'affaire eſt dans le ſac.

VALERE

J'entends venir quelqu'un. C'eſt Madame Grognac.

CARLIN.

Je vais tout préparer pour que la mine joue ;
Et vous, ne manquez pas de pouſſer à la roue.

SCENE VII.

VALERE, Mde. GROGNAC, ISABELLE, LE CHEVALIER, CLARICE, LEANDRE.

LE CHEVALIER, *à Mde. Grognac.*

LE deſſein en eſt pris, je ne vous quitte point
Que je ne ſois enfin ſatisfait ſur ce point.
Je prétends, malgré vous, devenir votre gendre :
Vous ne ſauriez mieux faire ; &, pour vous en défendre,
Vous avez beau peſter, crier, tempêter...

Mde. GROGNAC, *au Chevalier.*

Ouais !
Je vous trouve plaiſant au gré de mes ſouhaits,
Je ne pourrai donc pas diſpoſer de ma fille ?
Monſieur, je ne veux point de fou dans ma famille.

LE CHEVALIER.

Là, là... doucement.

Mde GROGNAC.

Paix.

ISABELLE.

Ma mere...

Mde. GROGNAC.

Taiſez-vous.

LE CHEVALIER

Un peu de naturel.

Mde. GROGNAC.

Non.

VALERE, *à Mde Grognac.*

Calmez ce courroux.

Mde. GROGNAC, *à Valere.*

Vous, calmez, s'il vous plaît, votre langue indiſcrette,
Ennuyeux harangueur. C'eſt une affaire faite,
Monſieur ſera mon gendre. Et, pour me délivrer
Des importunités qui pourroient trop durer,
J'ai mandé en ces lieux tout exprès un Notaire.

LE CHEVALIER.

Moi, je m'inſcris en faux contre ce qu'il peut faire.

Mde. GROGNAC.

(à Léandre.)

Mais ou ſommes-nous donc ? Vous, Monſieur le diſtrait ;

Vous êtes là debout planté comme un piquet.

VALERE.

Il ne répond point trop aux offres que vous faites.

Mde. GROGNAC, *à Valere.*

Monſieur, guériſſez-vous des ſoucis où vous êtes:
Quand il ne voudroit point encor ſe marier,
Je n'aurai point recours à votre Chevalier,
Un fat dont la conduite eſt toute impertinente.

VALERE, *à part.*

Et qui lui fait danſer quelquefois la courante.

Mde. GROGNAC.

Un petit libertin qui doit de tous côtés,
Un étourdi fieffé.

LE CHEVALIER, *à Mde. Grognac.*

Paſſons les qualités;
Cela ne rendra pas le contrat moins valide.

SCENE VIII.

VALERE, Mde. GROGNAC, CLARICE, ISABELLE, LE CHEVALIER, LEANDRE, LISETTE, CARLIN, *en Coureur.*

LISETTE.

PLace, place au courrier qui vient à toute bride.

CARLIN, *à Léandre.*

Ah! Monſieur, vous voilà. Quelle fatalité!
Votre oncle ici m'envoie... Ouf, je ſuis éreinté
Pour vous dire... Attendez...

CLARICE, *à Carlin.*

Tu nous fais bien attendre.

LEANDRE, *à Carlin.*

N'as-tu point de ſa part quelque lettre à me rendre?

CARLIN.

Non; depuis qu'il eſt mort le défunt n'écrit plus.

LE CHEVALIER, *riant.*

C'eſt Carlin.

CARLIN, *au Chevalier.*

Ah! Monſieur, vos ris ſont ſuperflus;
De vos pleurs bien plutôt lâchez ici la bonde,
En apprenant le coup le plus fatal du monde,
Et qui fera trembler les pâles héritiers
Juſques dans l'avenir de nos neveux derniers.

CLARICE, *à Carlin.*

Dis-nous donc, ſi tu veux, cette action ſi noire.

CARLIN.

La volonté de l'homme eſt bien ambulatoire!
(*à Léandre.*)
A grand'peine au bon-homme aviez-vous dit adieu,
Qu'il a fait appeller le Notaire du lieu;
Et n'écoutant alors qu'un aveugle caprice,
Bien informé d'ailleurs que vous aimiez Clarice,
Et que vous deveniez réfractaire à ſes loix,
Refuſant d'épouſer celle dont il fit choix.
Sans avoir, en mourant, égard à ma priere,
A teſtamenté tout d'une autre maniere;
Et l'avare défunt, deſcendant au cercueil,
Ne vous a pas laiſſé de quoi porter le deuil.

Mde. GROGNAC.

Ah! juſte Ciel! qu'entends-je?

CARLIN.

CARLIN.

O cruelle diſgrace!
Nous voilà pour jamais réduits à la beſace.

Mde. GROGNAC.

Le défunt a bien fait, & je l'en applaudis;
Il devoit, à mon ſens, encore faire pis.

CARLIN.

Hélas! qu'auroit-il fait!

Mde. GROGNAC, *à Carlin.*

Ta plainte m'importune.
(*à Léandre.*)
Vous, Monſieur, vous pouvez chercher ailleurs fortune,
Votre hymen à préſent ne me convient en rien:
Pour épouſer ma fille il faut avoir du bien.

VALERE, *à Mde. Grognac.*

Mon neveu ne craint point la diſgrace cruelle
D'un pareil teſtament. S'il épouſe Iſabelle,
Je lui donne à préſent mon bien après ma mort.
En faveur de l'amour faites vous cet effort.

Mde. GROGNAC.

Il eſt bien étourdi.

LE CHEVALIER.

Dans peu je me propoſe
De l'être encore plus: ſi je vaux quelque choſe,
C'eſt par-là que je vaux, & par ma belle humeur.

Mde. GROGNAC, *au Chevalier.*

Euh! j'ai cette courante encore ſur le cœur.

VALERE, *à Mde. Grognac, lui préſentant un contrat tout dreſſé.*

Signez donc ce papier... Une plume, Liſette.

LISETTE, *donnant une plume.*

Voilà tout ce qu'il faut.

Mde. GROGNAC, *ſignant.*

C'eſt une affaire faite;
Je ſignerai, pourvu que vous me promettiez
Qu'il deviendra plus ſage, & que vous le ſigniez.

VALERE.

(*à Léandre.*)

D'accord. Vous, pour le prix d'une juſte tendreſſe,
Soyez heureux, Monſieur, je vous donne ma niece.

Mde. GROGNAC, *à Valere.*

Comment donc! Rêvez-vous, Monſieur? Etes-vous fou
De donner votre niece à qui n'a pas un ſou?

VALERE, *à Mde. Grognac.*

Il ne faut pas ici plus long-tems vous ſéduire;
Et vous me permettrez maintenant de vous dire
Que ce faux teſtament, Madame, n'eſt qu'un jeu
Inventé par Carlin pour tirer votre aveu.

Mde. GROGNAC, *à Carlin.*

Parle.

CARLIN, *à part.*

Le dénouement eſt bien prêt à ſe faire.

Mde. GROGNAC, *à Carlin.*

Ne nous as-tu pas dit que l'oncle, en ſa colere,
A d'autres qu'à Léandre avoit laiſſé ſon bien?

CARLIN.

Ma foi, je le croyois. Mais, puiſqu'il n'en eſt rien,
Le Ciel en ſoit loué.

Mde. GROGNAC.

Je ſuis aſſaſſinée.

LISETTE, *à Mde. Grognac.*

Il ne faut point ici tant faire l'étonnée;
C'eſt vous qui nous montrez à choiſir un mari.
Quand votre époux jadis grand Gruyer de Berry,
Voulut vous enlever, vous le laiſſates faire:
Votre fille eſt encor plus ſage que ſa mere.

Mde. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Coquine!

ISABELLE, *à Mde. Grognac.*

Ecoutez-moi.

Mde. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Taiſez-vous, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER, *à Mde. Grognac.*

J'ai, ſi vous la grondez, un menuet tout prêt.

CARLIN, *à Mde. Grognac.*

Vous payerez le dédit, parbleu.

VALERE, *à Mde. Grognac.*

De bonne grace,
Puiſque tout eſt ſigné, que la choſe ſe faſſe.
Pour apporter la paix & calmer votre eſprit,
Je m'oblige pour vous à payer le dédit;
Et je donne de plus cette ſomme à ma niece.

Mde. GROGNAC.

Je ſuis au déſeſpoir. C'eſt à moi qu'on s'adreſſe
(*à Valere.*)
Pour faire de ces tours! Vous ſaurez, en un mot,
Que je ne donnerai pas cela pour ſa dot.
Faſſe qui les voudra les frais du mariage;
Vous l'avez commencé, finiſſez votre ouvrage:
Et je prétends, de plus, qu'en formant ces liens,
On les ſépare encore & de corps & de biens.

(*Elle ſort.*)

SCENE IX.

VALERE, LE CHEVALIER, LEANDRE, CLARICE, ISABELLE, LISETTE, CARLIN.

VALERE.

Rentrons, & ſur-le-champ terminons cette affaire.

LE CHEVALIER, *à Clarice, & à Iſabelle.*

Allons, embraſſez-vous, vous ne ſauriez mieux faire;
Vous ſerez belles ſœurs. Mais, ſur-tout, gardez vous
De prendre à l'avenir le même rendez-vous.

ISABELLE.

Lorſque j'en donnerai, je ſerai plus ſecrette.

CLARICE.

Une autre fois auſſi je ſerai plus diſcrette.

SCENE X.

LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE.

Toi, Carlin, à l'inſtant prépare ce qu'il faut
Pour aller voir mon oncle, & partir au plutôt.

CARLIN.

Laiſſez votre oncle en paix. Quel diantre de langage!
Vous devez cette nuit faire un autre voyage:
Vous n'y ſongez donc plus? vous êtes marié.

LEANDRE.

Tu m'en fais ſouvenir, je l'avois oublié.

SCENE XI. & Derniere.

CARLIN *ſeul.*

AH! Ciel! un jour de nôce oublier une femme!
Cette erreur me paroît un peu digne de blâme;
Pour le lendemain, paſſe; & j'en vois aujourd'hui
Qui voudroient bien pouvoir l'oublier comme lui.

Fin du Quatrieme Volume.

08180

TABLE

DES PIECES CONTENUES

Dans ce Quatrieme Volume.

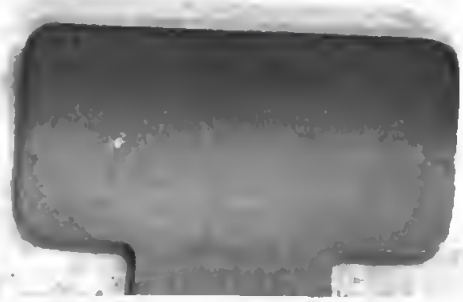
ATREE ET THYESTE, Tragédie par Mr. de Crebillon.

BRITANNICUS, Tragédie par Mr. Racine.

LE COMTE D'ESSEX, Tragédie par Mr. T. Corneille.

LE MISANTROPE, Comédie par Mr. de Moliere.

LE DISTRAIT, Comédie par Mr. Regnard.

Mr Girard Palazzo La Nazza

Monte C.a Dic Segni Sabeoo